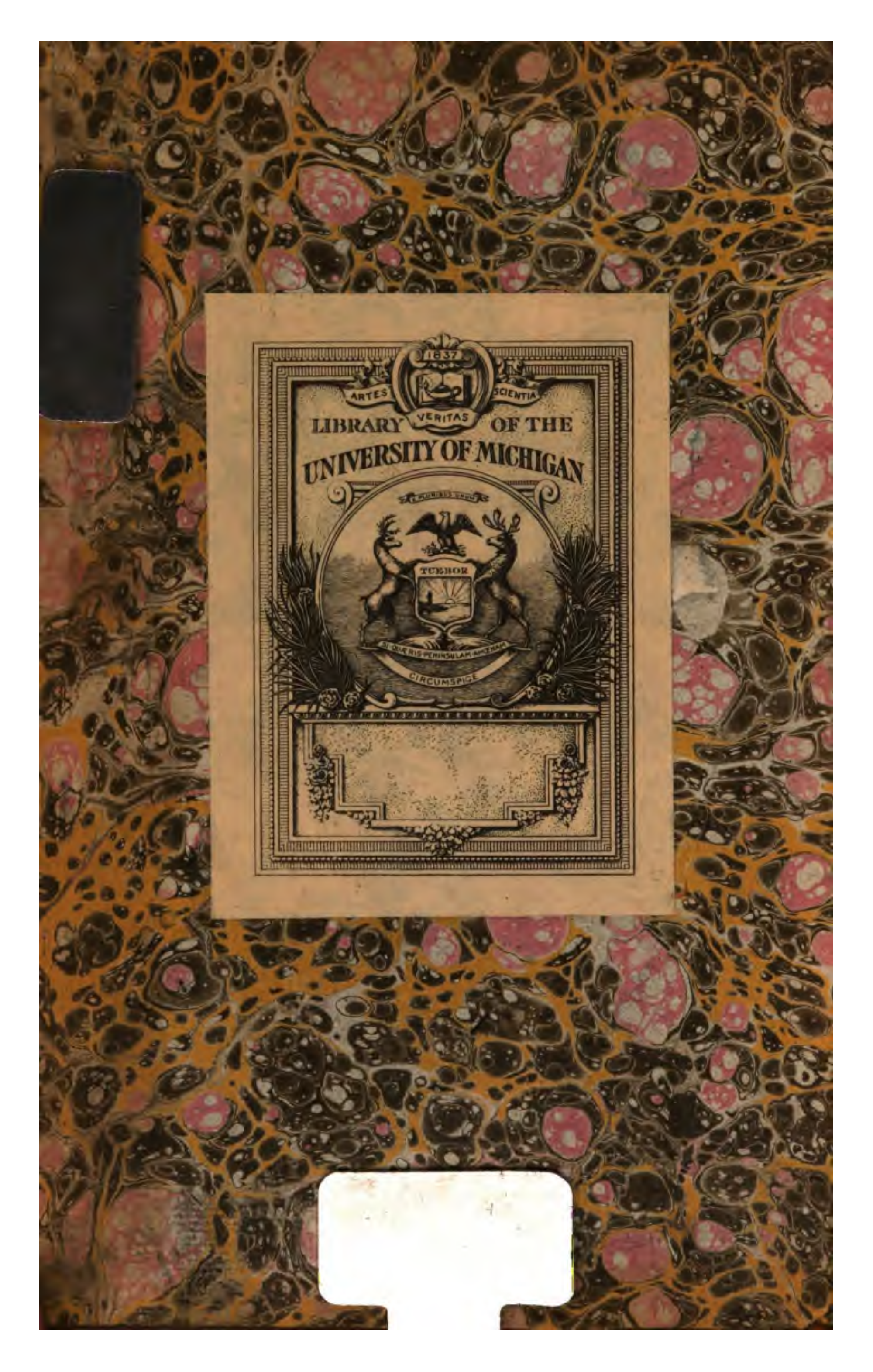
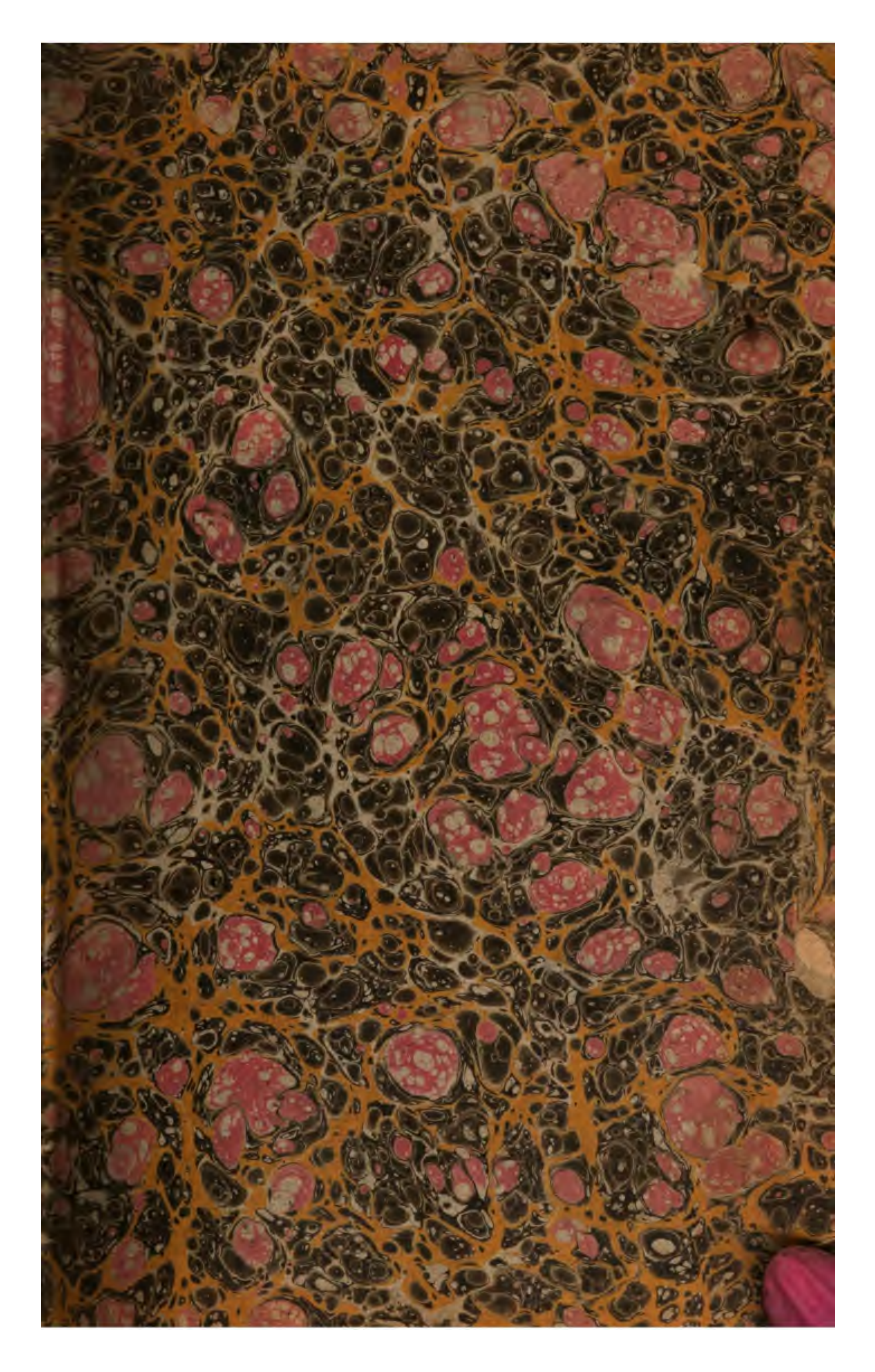

1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE



9-

OEUVRES

DE

LÉONARD.

TOME I.

Se vend

Chez DIDOT LE JEUNE, imprimeur-libraire, quai des Augustins, n.° 22.

OEUVRES

DE

LÉONARD,

RECUEILLIES ET PUBLIÉES

PAR VINCENT CAMPENON.

TOME PREMIER.



A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE.

M. DCC. XCVII.

NOTICE

SUR LA VIE ET LES OUVRAGES DE LÉONARD.

NICOLAS-GERMAIN LÉONARD naquit à la Guadeloupe en 1744. Il vint très-jeune en France, et y passa le plus grand nombre des années de sa vie.

Dès avant l'âge de dix-huit ans, il avait composé sur les idées religieuses un petit poème que l'académie de Rouen couronna. Un succès aussi précoce enflamma son goût pour la poésie, et lui fit produire bientôt d'autres essais, lesquels sentaient à la vérité la faiblesse de son âge, mais semblaient, par leur riant coloris, en imiter la fraîcheur. En très-peu d'années il se surpassa lui-même, et ses premières idylles firent

voir à la France littéraire qu'elle allait compter un poète de plus parmi ses poètes aimables.

Il est un beau moment dans la vie, où l'esprit, encore vierge et plein d'une activité immense, s'agite en tous les sens, et se porte, comme avec fureur, sur tous les livres et tous les objets de nos connaissances. Celui que la nature a formé pour un genre doit alors s'épier soi-même, et peut deviner son propre génie. Si la lecture d'un bon ouvrage le fait palpiter, si la sympathie joue et qu'il se mette à l'unisson; qu'alors il sache où son talent l'appelle, le coup d'électricité lui est donné. Tel fut sur Léonard l'effet des poèmes de Gessner. Il prit donc Gessner pour modèle; il l'eut même pour ami. Dans la suite, en créant ses sujets et ses situations, il garda toujours ce même fonds

d'une sensibilité délicate et d'une douce mélancolie. Il a conformé son esprit à la trempe de son ame : c'est l'unique voie du talent.

Un esprit cultivé peut sans doute obtenir de certains succès en divers genres à la fois; mais certes, il s'abuse quand il se flatte d'y exceller également. Ce fut ainsi que l'ingénieux Fontenelle s'essaya sur l'idylle. Avec la finesse et l'étendue d'esprit les plus rares, il y devait échouer. Né pour l'analyse, il exprimait trop de *pensées*. Il les généralisait toutes, et leur donnait la forme la plus contraire à l'idylle, qui ne doit respirer que la mollesse et l'abandon du sentiment. Aussi le jugement du public l'obligea de finir lui-même par se condamner; mais par un dépit secret, il tâcha d'envelopper dans la disgrace de ses bergers, ceux de

Théocrite et de Virgile. On ne les crut pas aussi grossiers qu'il lui plaisait de le dire ; cependant la chute de ses idylles et l'ascendant de ses décisions, de concert avec les mœurs de Paris, firent tomber parmi nous le goût pastoral. Quelques traits délicats épars dans Segrais, quatre ou cinq morceaux charmants de madame Deshoulières, ne suffisaient pas pour le soutenir, et le goût faible ou bizarre de nos premières *bergeries* était bien loin de nous y ramener.

Léonard aperçut et suivit la vraie route à travers ces écueils. Il omit les détails du ménage champêtre, et ne s'attacha, pour ainsi parler, qu'à la fleur de l'éclogue, c'est-à-dire, aux séduisantes idées du repos de la campagne, au bonheur inexprimable d'une vie innocente, aux délices du véritable

amour, aux accents de la tendresse et de l'amitié, et aux tableaux des beautés de la nature. Il traça ces ravissantes images dans des vers d'un naturel charmant, qui n'ont jamais l'air de la réflexion ni rien d'étranger au sentiment.

Les idylles comprises dans la quatrième et dernière édition qu'il a publiée en 1787, sont toutes de son *bon temps*. Il est pourtant aisé de voir que, dans les dernières et dans les premières, le coloris n'est pas le même. Celles-ci, comme une eau calme et limpide, montrent jusqu'au fond de son ame une sérénité que rien n'a encore affectée : c'est qu'alors tel était son cœur; il était heureux : tandis que les dernières nous présentent la touchante opposition d'une imagination tendre et fleurie, avec une mélancolie pro-

fonde. Il est donc vrai que le don précieux et divin de la sensibilité, cette vie de l'ame, est souvent, hélas ! l'inépuisable source de nos chagrins.

Nul ne l'a plus éprouvé que Léonard. Un malheur affreux lui ravit, sans retour, l'objet qu'il aimait : ni le temps ni les voyages n'ont pu tromper sa douleur. Il conçut, dès ce moment, les germes funestes de langueur qui l'ont consumé et tué dans la force de l'âge. La solitude seule conserva pour lui quelques attraits : il allait s'y rattacher à la vie. Il allait souvent promener ses rêveries dans les bois de Vincennes et de Romainville. Là, sous un ombrage ou au bord d'une fontaine, il évoquait ses fantômes chéris : son cœur, plein d'agitation, s'épanchait alors dans les idylles si attendrissantes du *Bonheur*, de l'*Hermitage*, des

deux Ruisseaux, du *Village dètruit*, et quelques autres semblables.

A la même époque il exhalait encore son affliction dans son premier roman sous le titre de *la Nouvelle Clémentine*. Ce roman eut de la vogue, et fut traduit en italien. Ses amis lui connaissaient un mérite de plus, celui de leur rappeler la cause trop réelle des peines de leur ami.

On sent bien que la composition des romans passionnés ne sympathisait que trop avec son talent, et convenait à la désolation de son cœur. Il mit encore en œuvre un trait fort connu parmi les scènes tragiques qu'enfanta la passion de l'amour. Au commencement du dix-huitième siècle, on voyait encore auprès de Lyon, le *Tombeau des deux Amants*[1]; monument, dit-on, consacré

[1] Ce tombeau fut démoli le 15 juin 1707.

à la fureur digne de quelque compassion, de deux amants désespérés qui, pour rompre des arrangements de famille opposés à leurs vues, s'entretuèrent dans les bras l'un de l'autre. Léonard a fait sur cette idée les *Lettres de deux Amants de Lyon*. Elles sont au premier rang des ouvrages estimés en ce genre. Thérèse et Faldoni ont fait verser bien des larmes. Il composa ces Lettres pendant sa résidence à Liége, où il a passé dix ans. L'estime et l'amitié de M. de Chauvelin lui avaient procuré, en 1773, la place de *chargé d'affaires* de France dans ce petit état. Ses longues relations avec le prince et ses ministres le mirent à portée de connaître l'histoire du pays et de son gouvernement. Il développa cette double matière dans un *Mémoire historique sur l'état de Liége*, trouvé manuscrit dans

ses papiers. Les circonstances politiques de l'Europe, jointes à l'imperfection de l'ouvrage, laissent trop peu d'intérêt à ce mémoire pour en grossir une édition.

Le desir de revoir Paris l'y ramena en 1783 : il ne put y retrouver le calme et la santé. Après un an de séjour en cette capitale, il retourna passer trois ans aux colonies. Il revint à Paris encore en 1787 ; y donna, comme on le disait ci-dessus, la quatrième édition de ses Œuvres, qu'il enrichit de plusieurs idylles, du Poème des Saisons, d'un Voyage aux Antilles, du Roman pastoral d'Alexis, mêlé de prose et de vers ; et trois mois après il repartit pour la Guadeloupe avec le titre de lieutenant-général de l'amirauté et de vice-sénéchal dans cette île.

Il continua d'y chercher dans la cul-

ture des lettres le délassement de ses fonctions austères, et le remède à ses renaissants chagrins. Il conçut dans cet intervalle un projet qu'il avait extrêmement à cœur : c'était un tableau des voyages et conquêtes d'Alexandre. Il en parlait avec enthousiasme, et faisait bien voir que nul de nos écrivains n'avait rempli les idées qu'il avait sur ce beau siècle. Il en avait écrit déja trois livres, malheureusement trop défigurés de ratures pour qu'on ait pu les lire et en tirer parti.

Enfin la perfidie d'un scélérat pensa l'atteindre, et le dégoûta de la Guadeloupe : il revint en France en 1792, ressaisissant de nouveau par l'espérance, des idées de bonheur qu'il poursuivait toujours, et qu'il méconnaissait toujours. Il arrive. Autour de lui, tout respire la tendresse : les objets les plus

aimables et les plus chers l'entourent, le pressent, lui prodiguent les soins..... Le malheureux ! il avait épuisé la coupe du sentiment : son attente est trompée ; il ne sent plus : son cœur était déja mort ; et sa vague inquiétude, croissant de jour en jour, devint le trop assuré présage de sa fin prochaine. Malgré la fréquence de ses évanouissements, il tourna une dernière fois ses regards et ses projets vers cette île sa patrie, qu'il avait quittée l'année précédente avec tant de joie. Rien ne l'arrêta parmi les siens. Il alla expirer à Nantes en 1793, le 26 janvier, le jour même fixé pour son embarquement.

Homme aimable et bon ! vous fûtes pleuré longtemps avant votre mort. La plus digne des femmes, qui fut votre sœur, et tous ceux qui tiennent à elle

par les liens les plus sacrés et les plus doux, n'eurent jamais de peine plus amère et plus vraie que de ne pouvoir vous faire partager le peu de félicité qu'on recueille dans la vie. Puisse un lecteur sensible verser encore quelques larmes sur votre tombe prématurée, et gémir avec vos amis, qu'un cœur si délicat, si vertueux, si tendre, ait trouvé dans ses belles qualités mêmes la cause de toutes ses douleurs!

AVERTISSEMENT

SUR

CETTE ÉDITION.

CETTE édition complète réunit celle de 1787, les Romans qui se trouvaient imprimés à part, et diverses pièces qui n'avaient pas encore vu le jour, et qui composent en partie le premier volume.

Loin d'imiter la nuisible manie des Editeurs qui recueillent de toutes parts les plus faibles ouvrages des bons poètes, on s'est conformé scrupuleusement aux intentions de Léonard; et l'on a rejeté de cette édition toutes les pièces, même déja connues, qu'il avait condamnées, et qu'il ne jugeait plus dignes de sa verve.

C'est avec le même scrupule qu'on a suivi les variantes qu'il a laissées, et profité des corrections qu'il avait indiquées sur ses manuscrits.

OEUVRES

POSTHUMES.

OEUVRES

DE

LÉONARD.

STANCES

SUR LE BOIS DE ROMAINVILLE,

A MON RETOUR DE L'AMÉRIQUE.

ENFIN, je suis loin des orages!
Les dieux ont pitié de mon sort!
O mer! si jamais tu m'engages
A fuir les délices du port;

Que les tempêtes conjurées,
Que les flots et les ouragans
Me livrent encore aux brigands
Désolateurs de nos contrées!

Quel fol espoir trompait mes vœux
Dans cette course vagabonde!
Le bonheur ne court pas le monde;
Il faut vivre où l'on est heureux.

Je reviens de mes longs voyages
Chargé d'ennuis et de regrets ;
Fatigué de mes goûts volages,
Vide des biens que j'espérais.

Dieux des champs ! dieux de l'innocence !
Le temps me ramène à vos piés ;
J'ai revu le ciel de la France,
Et tous mes maux sont oubliés.

Je te salue, aimable rive
Que la Seine orne de ses eaux !
J'entends la sagesse tardive
Qui m'appelle sur tes côteaux.

Du séjour de son premier âge
Qu'il est doux de se rapprocher !
Telle est l'ivresse du nocher
Quand il échappe à son naufrage.

Ainsi le pigeon voyageur,
Demi-mort et traînant son aile,
Revient, blessé par le chasseur,
Au toit de son ami fidèle.

Je les verrai, ces cœurs choisis,
Ces modèles des mœurs antiques ;
Je vais les retrouver assis
Auprès de leurs dieux domestiques.

Ils n'ont point changé de climats.
Tous les jours, dans leurs solitudes,
Le penchant ramenait leurs pas
Sur de paisibles habitudes.

Devais-je, au gré de mes desirs,
Quitter ces retraites profondes?
Avec un luth et des loisirs
Qu'allais-je faire sur les ondes?

Qu'ai-je vu sous de nouveaux cieux?
La soif de l'or qui se déplace,
Les crimes souillant la surface
De quelques marais désastreux,

J'ai vu l'insolente anarchie,
Tenant un fer ensanglanté,
Oser parer sa tête impie
Des festons de la liberté;

J'ai vu marcher sous sa bannière
D'obscurs ramas d'aventuriers,
Vils rebuts qu'un autre hémisphère
Vomit au sein de nos foyers.

Tandis que ces lâches harpies
Distillaient sur moi leur venin,
Un monstre armé par les furies
Me perçait d'un glaive assassin.

Souvent les nymphes pastorales
Me l'avaient dit dans leur courroux :
« Aux régions des cannibales
« Que vas-tu chercher loin de nous ?

« Veux-tu sur ces rives ingrates
« Aller répéter nos concerts ?
« Songe qu'Ovide, pour ses vers,
« Etait sifflé chez les Sarmates.

« Pour la balance de Thémis,
« Iras-tu, laissant ta houlette,
« Au lieu d'un combat de musette,
« Juger des plaideurs ennemis ?

« Tu seras en butte à l'envie,
« A l'injustice des pervers.
« Nul n'est prophète en sa patrie ;
« Celle du sage est l'univers. »

Lieux plus doux ! terre fortunée !
O France, asile des beaux arts !
Je plains ceux que leur destinée
Emporte loin de tes regards.

Et malheur au mortel avare,
Transfuge insensé de tes bords,
Qui, sous une zone barbare,
Va pâlir sur de vains trésors !

Que sont des îles meurtrières
Près de l'éclat de tes jardins,
Et la noirceur des Africains
Près du teint frais de tes bergères?

Le bruit des fouets persécuteurs,
Frappant des esclaves tremblantes,
Vaut-il la voix de ces amantes
Dansant sous des chapeaux de fleurs?

Combien de fois dans ma pensée
J'ai dit, les yeux baignés de pleurs:
Ne verrai-je plus les couleurs
Du dieu qui répand la rosée?

Les voilà ses jonquilles d'or,
Ses violettes parfumées!
Jacinthes, que j'ai tant aimées,
Enfin je vous respire encor!

Quelle touchante mélodie!
C'est Philomèle que j'entends!
Que ses airs oubliés longtemps
Flattent mon oreille attendrie!

Dans tous les lieux où j'ai passé
La moindre tige m'intéresse:
Le beau songe de ma jeunesse
De toutes parts m'est retracé.

O campagnes toujours chéries !
Est-ce bien vous que je revois !
Déja dans la paix de ces bois
Je retrouve mes rêveries.

C'est sous leur voûte que j'aimais :
Sur la mousse où je me repose,
L'espérance, aux ailes de rose,
Sourit aux vœux que je formais.

Aux sons de cette cornemuse
Qui retentit dans les vallons,
Je me rappelle les chansons
Qu'amour inspirait à ma muse...

Souvenirs présents à mes yeux,
Vous me rendez ma jouissance !
Il n'est donc pas vrai, justes dieux,
Que le cœur s'use dans l'absence !

Fallait-il que l'ambition
De mon abri connût la route ?
Ah ! je sais trop ce qu'il en coûte
D'embrasser son illusion.

J'ai vu le monde et ses misères ;
Je suis las de le parcourir :
C'est dans ces ombres tutélaires,
C'est ici que je veux mourir.

Je graverai sur quelque hêtre :
Adieu, fortune, adieu, projets !
Adieu, rocher qui m'as vu naître !
Je renonce à vous pour jamais.

Que je puisse cacher ma vie
Sous les feuilles d'un arbrisseau,
Comme le frêle vermisseau
Qu'enferme une tige fleurie !

Si l'enfant qui porte un bandeau
Voulait embellir mon asile,
O boccage de Romainville !
Couronne de fleurs ton berceau.

Et si sans bruit et sans escorte,
L'amitié venait sur ses pas
Frapper doucement à ma porte,
Laisse-la voler dans mes bras !

Amours, Plaisirs, troupe céleste,
Ne pourrai-je vous attirer,
Et le dernier bien qui me reste
Est-il la douceur de pleurer ?...

Mais, hélas ! le temps qui m'entraîne
Va tout changer autour de moi :
Déja mon cœur que rien n'enchaîne
Ne sent que tristesse et qu'effroi !

Ils viendront ces jours de ténèbres
Où la vieillesse, aux doigts pesants,
Couvrira de voiles funèbres
Les images de mon printemps.

Ce bois même, avec tous ses charmes,
Je dois peut-être l'oublier;
Et le temps, que j'ai beau prier,
Me ravira jusqu'à mes larmes.

SUR
LA MORT D'UN CHIEN.

QU'ON élève aux conquérants
De superbes mausolées!
Que les Muses désolées
Pleurent la mort des tyrans!
Constant, c'est toi que je chante,
C'est pour ton ombre innocente
Que mon encens va fumer;
Ami généreux et tendre,
Les cœurs qui savent aimer
Doivent des fleurs à ta cendre.

L'homme n'est roi que de nom.
Quel trône a-t-il en partage?
Il est fier de l'avantage
Que lui donne la raison;
Mais cet esclave des vices,
Vil jouet de leurs caprices,
Ne fait que changer d'erreur,
Quand les brutes plus sensées
Suivent les lois du bonheur
Que l'instinct leur a tracées.

O toi, compagnon chéri
De mes fraiches promenades,

Combien de fois les Driades
A ton approche ont souri,
Lorsque dès l'aube vermeille,
Gai, sautant, dressant l'oreille,
Dans tes folâtres ébats,
Tu courais sur l'herbe humide,
Tantôt guidé par mes pas,
Tantôt me servant de guide!

Dans les jours de mon printemps
Je crus aux serments des belles,
Je crus aux amis fidèles,
Et fus instruit par le temps :
Faux, légers dans leurs tendresses,
Mes amis et mes maîtresses
M'ont quitté dans le malheur;
De cette foule commune
Toi seul restas à mon cœur,
Et partageas ma fortune.

Je t'avais auprès de moi
Dans le cours de mes voyages;
Dans les lieux les plus sauvages
Je sommeillais sur ta foi.
Fier de protéger ma couche,
Tu t'armais d'un œil farouche,
Et, sentinelle assidu,
Toujours prêt à me défendre,
Au moindre bruit survenu
Ta voix se faisait entendre.

Quel plaisir tu m'as donné
Dans mes pénibles détresses !
En recevant tes caresses
J'étais moins abandonné.
Tu voyais couler mes larmes,
Et tes touchantes alarmes,
Tes yeux fixés sur les miens
Semblaient une voix céleste
Qui disait : Je te soutiens,
Et mon amitié te reste.

Au pâle flambeau des nuits,
Quand j'errais dans les bois sombres,
Tes regards perçant les ombres
Interrogeaient les réduits.
Ta vigilance attentive
M'indiquait l'onde furtive
Où je m'allais engager,
Et, voisin du marécage,
Pour m'avertir du danger
Tu volais à mon passage.

Si dans leur jaloux transport,
Deux chiens se livraient la guerre,
Ton courage tutélaire
S'armait contre le plus fort.
Si quelque main libérale,
Devant ta bouche frugale
Offrait des mets entassés,
Tu n'osais en faire usage.

Quel homme dit, C'est assez,
S'il peut avoir davantage?

Sans fiel quand je te frappais,
Tu me pardonnais l'offense,
Et ta queue, en ma présence,
Jouait en signe de paix.
Si tu te sentais coupable,
D'un air doux et pitoyable,
A mes pieds humble et couché,
Tu prévenais ma menace,
Et j'étais déja touché
Quand tu demandais ta grace.

Ah! si ton ombre m'entend,
Ne crois pas que je t'oublie,
Toi qui consolas ma vie,
Toi, mon fidèle *Constant*.
Quand sur ta tombe champêtre,
Quelquefois ton triste maître
Rappellera tes vertus,
Il dira dans sa pensée:
Mon meilleur ami n'est plus,
Toute ma joie est passée.

LE PERE LAROCHE,

NOUVELLE.

Il y avait plusieurs années qu'un philosophe anglais s'était retiré dans une de nos provinces méridionales. Des désagréments éprouvés dans sa patrie l'avaient forcé de s'en éloigner; et la douceur du climat, les charmes de la retraite, l'aspect romantique du village qu'il habitait, l'avaient fixé dans son nouvel asyle. Il trouvait ce lieu favorable au développement de ses méditations. Seul avec ses livres, il jouissait de la nature, et de ses idées acquises par une longue expérience du commerce des hommes.

On attache trop communément au nom de philosophe, l'opinion de l'indifférence et de l'égoïsme. Smith passait pour un homme insensible, mais on louait la douceur de ses mœurs; et s'il n'était pas facile de l'émouvoir, on pouvait sans peine éveiller sa bienfaisance.

Un matin qu'il était occupé à méditer profondément sur sa lecture, une vieille domes-

tique qui le servait, vint lui dire qu'un voyageur et sa fille étant arrivés dans le village le soir précédent, le père avait été saisi d'un mal subit qui faisait craindre pour sa vie, et que, comme on savait que son maître avait quelques notions de médecine, on l'avait chargée de l'engager à visiter ce voyageur malade. Elle ajouta que c'était une vraie pitié de voir ce bon vieillard privé de secours. Smith posa sur sa table le livre qu'il méditait : la douce humanité rompit le fil de ses idées; sa robe du matin fit place à un habit qu'il se hâta de vêtir, et il suivit sa servante.

La maison où se trouvait l'étranger était la meilleure du village; mais elle était bien chétive. Les vents soufflaient à travers le toit entr'ouvert de toutes parts. Un misérable grabat dressé sur une terre humide, portait le vieillard souffrant. Sa fille était assise à ses pieds : un de ses coudes appuyé sur le lit soutenait sa tête, et ses yeux étaient attachés sur son père.

Elle ne vit point d'abord le philosophe; mais au bruit de ses pas et à ses premières paroles, elle tourna la tête, et un coloris touchant effaça la pâleur de ses joues. Vous

n'êtes pas bien ici, dit Smith au vieillard : il faut venir chez moi. En disant ces mots, il jeta la vue sur Sophie (c'était le nom de cette belle affligée), et il sentit le desir de l'obliger en secourant son père. Le malade fut transporté dans un lieu plus commode; tous les soins lui furent prodigués, et il ne tarda point à se rétablir.

Smith desira connaître son hôte. Il apprit que c'était un ministre protestant des montagnes de la Suisse, nommé Laroche, veuf d'une femme chérie qu'il venait de perdre après une maladie longue, pour laquelle le changement d'air lui avait été prescrit : il retournait chez lui au bout de ce triste et inutile voyage, avec son seul enfant, cette fille dont j'ai parlé.

Laroche était pieux comme il convenait à son ministère : il avait l'énergie de la dévotion, sans en avoir l'austérité. Smith était ce qu'on appelle vulgairement un incrédule : il croyait bien à l'existence d'un Être suprême, mais il pensait que toutes les formes d'adoration étaient à peu près indifférentes. Jamais il n'avait de disputes avec le bon prêtre, sur des matières de religion : il laissait sa gou-

vernante se réunir à Laroche et à sa fille dans leurs prières journalières : pendant ce temps il se promenait avec son chien dans les campagnes voisines, ou se renfermait avec ses livres. Hélas ! disait la vieille servante, mon maître n'est pas chrétien ; mais c'est le meilleur des hérétiques. Il n'est pas chrétien, s'écriait Sophie, et il a sauvé mon père ! Que le ciel le bénisse ! J'aurais souhaité qu'il fût chrétien.

Ma fille, lui dit le veillard, tel est l'effet de la vanité des connaissances humaines, que souvent les esprits les plus distingués s'aveuglent sur les sublimes vérités de la révélation, quand ils ne suivent pour guide que la lueur de la raison. J'ai vu parmi les ennemis du christianisme autant d'hommes vertueux que de libertins ; et j'ai reconnu qu'il était plus aisé de convertir à la vraie foi ces derniers que les autres, parce qu'il est plus aisé de dissiper les prestiges des passions, que de détruire la fausse théorie d'une philosophie spéculative. Mais, disait sa fille, cet homme généreux, ah mon père ! il faut qu'il soit chrétien avant que de mourir. Elle fut interrompue par l'arrivée de Smith. Il lui prit la main

avec un air d'intérêt; elle la retira, s'éloigna de lui en silence, et quitta la chambre. Je viens, dit le bon Laroche, d'offrir à Dieu des actions de graces pour ma convalescence. Cela est juste, répondit Smith. Je serais affligé, continua le vieillard en hésitant, de penser autrement. Si je manquais de reconnaissance envers l'Être suprême, quelle satisfaction aurais-je de cette prolongation de vie, qui peut-être n'est pas un bien réel? Oui, monsieur, disait-il en serrant la main de Smith, j'aurais regret que vous me l'eussiez conservée; mais quand je considère mon rétablissement comme un bienfait de Dieu, j'éprouve un tout autre sentiment; mon cœur se dilate de joie et d'amour pour lui. Je me résigne à faire sa volonté, non comme un devoir, mais comme un plaisir; et je vois tout ce qui m'en éloigne avec moins d'impatience que d'horreur.

Vous parlez bien, mon cher monsieur, dit le philosophe, et vous n'êtes pas assez rétabli pour soutenir de longs discours. Il faut maintenant vous occuper de votre santé, et différer pour quelque temps d'étudier, et surtout de prêcher. Il m'est venu une idée, quand vous m'avez annoncé le desir de retourner

chez vous : je n'ai jamais vu la Suisse, et j'ai grande envie de vous accompagner vous et vôtre fille dans ce pays; je vous soignerai dans la route : j'ai été votre médecin, et je dois répondre de ma cure. Les yeux de Laroche brillèrent de plaisir à cette proposition : il appela sa fille, qui en fut également charmée. Tous deux l'aimaient, et son incrédulité même semblait ajouter une sorte de pitié tendre à l'attachement qu'ils avaient pour lui : car leurs ames n'étaient point formées pour l'intolérance, et ne connaissaient point la haine.

Ils voyageaient à petites journées. Le philosophe était bon dans toute l'étendue de ce terme, et veillait à ce que le vieillard ne se fatiguât point. Ils avaient eu le temps de se connaître, et l'habitude d'être ensemble avait accru leur amitié. Laroche trouvait dans son compagnon un degré de simplicité, de candeur et d'aménité, qui ne se trouve pas toujours dans le caractère d'un savant et d'un sage. Sa fille, qui s'était attendue à le craindre, était également trompée : elle ne voyait point en lui cette demi-importance que donne trop souvent aux grands esprits l'idée de leur

supériorité. Il parlait de tout, hors de philosophie et de religion : il semblait se plaire aux moindres amusements de la vie ordinaire, et s'intéresser aux conversations les plus simples. Quand ses hautes connaissances perçaient quelquefois, c'était avec l'air de la bonhommie, et sans apparence de dogmatisme.

De son côté il était charmé de la société de ce bon ministre et de son aimable fille. Il trouvait en eux les mœurs des premiers âges, avec la culture et la perfection des temps modernes. Celle-ci lui faisait éprouver le sentiment le plus délicieux : ce n'était point l'amour, c'était le plaisir de songer qu'il était l'ami de Sophie : il enviait à son père la possession d'une telle fille.

Après un voyage de sept jours ils arrivèrent à l'habitation de Laroche. Elle était située dans une de ces vallées où la nature avait environné ce vénérable ministre de monts inaccessibles, et semblait reposer, comme lui, dans une paix inaltérable. Un torrent qui se répandait avec furie sur les collines voisines roulait devant sa maison, et allait se briser en cascades à travers les bois qui la couvraient : plus bas il tournait sur une prairie

veloutée, et formait un petit lac au pied d'un village dont l'extrémité présentait de loin en perspective le clocher de l'église de Laroche, s'élevant au milieu d'une touffe de hêtres.

Smith jouissait de la beauté de cette scène champêtre; mais elle rappelait à ses compagnons le souvenir d'une mère et d'une épouse qu'ils avaient perdue. La douleur du vieillard était muette : il prit la main de sa fille qui pleurait, la pressa contre son cœur, essuya une larme involontaire, et fit remarquer à son hôte les objets les plus frappants du paysage qu'ils avaient sous les yeux.

Il y avait peu de temps qu'ils étaient arrivés quand les paroissiens de Laroche, informés de son retour, vinrent le voir, et lui en témoignèrent leur joie. Ces honnêtes gens étaient grossiers, mais sincères; ils essayèrent de le consoler, et Laroche leur en sut gré. Le ciel l'a voulu, dit-il. Ils virent qu'il avait traité cette matière avec lui-même: la philosophie, avec ses arguments, n'en eût pas autant fait.

Le soir était venu : une cloche sonna sept heures, un carillon se fit entendre, et les paysans se rassemblèrent autour de leur pasteur.

Il expliqua ce signal à son hôte. C'est ici, lui dit-il, une de ces soirées de la semaine que nous consacrons à la piété. Mes paroissiens ne manquent guère alors de se réunir à ma famille dans une petite salle qui nous sert de chapelle. Si vous préférez de vous promener, je vous donnerai quelqu'un pour vous suivre, ou vous trouverez ici des livres qui pourront remplir ce moment de solitude. Point du tout, dit le philosophe; je veux accompagner mademoiselle à ces prières. Elle est notre organiste, dit Laroche : nous avons des facteurs dans le voisinage, et j'ai fait dresser un orgue pour soutenir nos chants. C'est un agrément de plus, dit Smith; et ils se promenèrent dans la chambre.

Enfin l'orgue fut disposé; Sophie se mit au buffet; son père tira devant elle un rideau pour la dérober aux regards, et elle commença de jouer un prélude dont l'expression était grave et solennelle. Smith, sans être musicien, était touché des charmes de la musique; et il se sentit d'autant plus ému, que son émotion était imprévue. Cette majestueuse ouverture fut suivie d'un hymne où tout l'auditoire joignit sa voix. Les paroles étaient tirées des saintes

écritures. C'était une louange à l'Être suprême pour le soin paternel qu'il prend des hommes vertueux, et il y avait quelques mots sur la mort du juste. Tout-à-coup l'orgue fut interrompu : on entendit les sanglots de Sophie. Son père fit cesser la psalmodie, et commença les prières. Il fut d'abord troublé; ses paroles étaient confuses; mais son cœur était sur ses lèvres, et l'ardeur de sa piété couvrit son agitation. Ses paroissiens secondaient la ferveur de ce bon vieillard; le philosophe lui-même était ému, et pour un moment il oublia de penser qu'il ne devait pas l'être.

La religion de Laroche était celle du sentiment. L'idée de la Divinité était si naturelle dans son esprit, que chaque sensation l'éveillait en lui. *Notre Père qui êtes aux cieux*, disait-il dans l'abondance d'un cœur pénétré de sa foi; et il le sentait, car tous les hommes étaient ses frères.

Il disait à Smith : Vous regrettez, mon ami, quand ma fille et moi nous parlons des charmes de la musique, vous regrettez de ne pas éprouver cette impression délicieuse qui naît de l'harmonie musicale : c'est une volupté de l'ame, dites-vous, que la nature vous a re-

fusée, et que vous imaginez devoir être exquise, d'après l'effet que vous lui voyez produire sur nous. Pourquoi ne pas dire la même chose de la religion? Je vous jure qu'elle se fait sentir en moi avec le même ravissement. C'est une énergie, une inspiration que je ne voudrais pas perdre pour tous les plaisirs des sens et toutes les jouissances du monde : mais, loin de me faire abandonner ce qui me reste de ces douceurs de la vie, il me semble que la religion ajoute à leurs délices : l'idée que je les dois à la bienfaisance divine, augmente mon bonheur dans les biens que je possède; et quand le temps des revers est venu, elle prête de la force et de la dignité à mon affliction. L'homme, je le sais, n'est qu'un ver; cependant il me semble que je suis allié à la Divinité. Il y aurait eu de la cruauté à notre philosophe, de vouloir obscurcir du moindre nuage l'éclat d'une foi si pure.

Ces entretiens, en effet, étaient bien éloignés d'une recherche métaphysique ou d'une controverse religieuse. Il était, de tous les hommes que j'ai connus, le moins infecté de cette pédanterie et de cet esprit raisonneur qu'on porte dans les discussions. Il vivait avec

Laroche et sa fille, dans une étroite intimité. La campagne qui l'entourait, les mœurs du village, leur comparaison avec celles de l'Angleterre, les remarques sur les ouvrages des grands écrivains, sur les idées qu'ils inspirent, sur les passions qu'ils excitent; d'autres lieux communs où il y avait entre eux un avantage égal ou alternatif, étaient la matière de leurs entretiens. Quelquefois Smith montait à cheval, ou dirigeait ses pas sur les montagnes dont les cimes couvertes d'une neige éternelle, et jetant çà et là des ombres fantastiques, bordent au loin la perspective de la Suisse.

Ce fut avec bien du regret qu'il se sépara d'une société dans laquelle il se trouvait heureux; mais il régla avec Laroche et sa fille un plan de correspondance; et ils lui firent promettre que s'il se trouvait jamais à cinquante lieues de leur maison, il ferait les cinquante lieues pour les voir.

Trois ans après, notre philosophe fit un voyage à Genève. La promesse qu'il avait faite à Laroche et à sa fille lui revint à l'esprit, à la vue de cette chaîne de montagnes qu'il avait souvent contemplée avec eux. Ce

souvenir lui rappela qu'il ne leur avait point écrit depuis quelques mois. La vérité était que son indolence naturelle lui rendait pénible toute correspondance. Tandis qu'il balançait s'il les irait voir, il reçut une lettre du vieillard, qu'on lui renvoyait de Paris où il avait alors fixé sa résidence : elle contenait de douces plaintes sur son défaut d'exactitude; et en qualité de bon ami qui prenait intérêt au sort de sa famille, Laroche l'informait du prochain mariage de Sophie avec un jeune homme de mœurs pures et d'un caractère aimable. Ils avaient été élevés ensemble, et la guerre avait forcé le jeune amant de suivre les drapeaux de son canton au service d'une puissance étrangère. Le terme de ses campagnes étant expiré, il retournait chez lui, et le vieillard l'attendait pour l'unir à sa fille.

Notre philosophe n'était peut-être pas aussi charmé d'apprendre le mariage de Sophie, que le bonhomme le supposait. Ce n'est pas qu'il eût jamais senti de l'amour pour elle; mais il la regardait comme une des plus aimables femmes qu'il eût connues, et il y avait quelque chose dans l'idée qu'elle allait appartenir à un autre, qui l'affectait, sans qu'il

sût pourquoi, d'une manière désagréable. Toutes réflexions faites, il considéra la chose, sinon comme agréable, au moins comme juste et raisonnable, et il se détermina à les visiter.

Le dernier jour de son voyage divers accidents retardèrent sa marche : il fut surpris par la nuit, et arriva fort tard à la vue du lac voisin de la maison de Laroche. Une lumière flottante sur l'eau semblait sortir de la maison. Il vit la clarté briller à travers les arbres, et il s'arrêta à une petite distance du logis. Il supposa qu'il y avait quelques réjouissances de noces, et fit avancer son cheval pour jouir de ce spectacle; mais il fut frappé d'étonnement et d'effroi de voir plusieurs personnes vêtues de deuil, portant des torches, et paraissant revenir d'un convoi. Il s'informe : on lui dit qu'on vient d'enterrer mademoiselle Laroche..... Mademoiselle Laroche ! s'écrie-t-il. Quand? comment? où est-elle morte? où est son père?.... Elle est morte de douleur, lui dit un paysan : le jeune homme qu'elle allait épouser a été tué en duel par un officier français dont il était l'ami, et auquel, avant leur querelle, il avait rendu de grands services.

Son digne père soutient ce malheur avec une résignation céleste : il est même assez maître de lui pour se disposer maintenant à nous faire une exhortation, comme il a coutume de le pratiquer en ces circonstances. Suivez-nous, monsieur, et vous allez l'entendre. Smith suivit cet homme sans proférer une parole.

L'église était faiblement éclairée, excepté près du pupître, où le respectable Laroche était assis. Le peuple chantait alors un pseaume à la louange de cet Être que leur pasteur les avait instruits à bénir. Laroche avait le cou penché, les yeux à demi fermés, l'air concentré dans une profonde méditation. Une lampe placée près de lui éclairait fortement sa tête, marquait les ombres de ses rides vénérables, et augmentait la pâleur de son front que couvraient à peine quelques cheveux blancs.

La musique cessa. Laroche s'arrêta pour un moment, et la nature lui arracha une faible larme. Ses paroissiens étaient plongés dans la douleur ; Smith n'était pas moins affligé qu'eux. Laroche se leva : Père de miséricorde, dit-il, pardonne ces larmes, aide ton serviteur ; élève à toi son ame et celles de tout ce

peuple. Mes amis, Dieu est bon; il l'est en tout temps; il l'est surtout quand nous souffrons. Quand les autres secours nous manquent, quand toutes les sources des consolations humaines nous sont fermées, cherchons alors ces eaux vives qui coulent du trône de Dieu. C'est dans sa bonté qu'est la confiance du malheureux. La sagesse de l'homme est ici de peu d'usage : je ne vous dis pas d'être insensibles, mes amis! je ne le puis..... je ne le puis..... Si je le pouvais!.... (ses larmes coulaient abondamment). Mais je sens trop, et je ne rougis pas de sentir.

Je ne vous parle pas de mon enfant ni de ses vertus; vous les connaissiez. Il y a peu de jours encore que vous l'avez vue jeune, aimable, vertueuse et fortunée; vous qui êtes pères, qui avez jugé de ma félicité, jugez de mon affliction : mais je bénis celui qui me frappe; je vois la main d'un père levée sur moi. Nous ne sommes pas de ceux qui meurent pour toujours; nous savons qu'une autre vie nous est promise. Ne pleurez donc pas pour moi : je n'ai pas perdu mon enfant; bientôt nous nous rejoindrons pour n'être plus séparés.

L'auditoire, à ce discours, fondait en larmes. Le vieillard quitta l'autel; Smith le suivit chez lui. L'inspiration du pupître était passée. Laroche, en revoyant son ami, versa deux ruisseaux de pleurs et se jeta dans ses bras. Ils furent quelque temps sans se parler. Vous voyez ma faiblesse, dit Laroche : c'est celle de l'humanité; mais mon appui n'est pas brisé. Je vous ai entendu au pupître, dit Smith, et je vous félicite de ces consolations. Elles sont réelles, reprit le vieillard; et ma solitude serait affreuse sans cet Être qui la remplit de sa présence. Smith a dit depuis, que l'air, l'expression, la figure de ce bon vieillard étaient restés dans son esprit, et qu'il avait souvent regretté de n'avoir pas sa foi.

OEDIPE ROI,

OU

LA FATALITÉ,

TRAGÉDIE EN TROIS ACTES,

IMITÉE DE SOPHOCLE.

PERSONNAGES.

ŒDIPE, roi.

JOCASTE, épouse d'Œdipe.

CRÉON, frère de Jocaste.

LE GRAND-PRÊTRE.

DIMAS, confident d'Œdipe.

PHŒDIME, confidente de Jocaste.

PHORBAS, vieillard.

IDAS.

SACRIFICATEURS.

LE PEUPLE.

L'OMBRE DE LAIUS.

LES FILLES D'ŒDIPE, personnages muets.

La Scène est à Thèbes.

OEDIPE ROI,

TRAGÉDIE.

[Le théâtre représente une place publique; d'un côté est le tombeau de Laïus, de l'autre le palais d'Œdipe et son vestibule. On voit un autel à la porte du palais; et dans le fond de la scène, des temples, des statues des dieux, des groupes de Thébains qui les environnent; et près de l'autel où l'encens fume, le grand-prêtre au milieu des sacrificateurs.]

ACTE PREMIER.

SCENE I.

ŒDIPE, LE GRAND-PRÊTRE, LES SACRIFICATEURS, LE PEUPLE, DIMAS, L'OMBRE DE LAIUS.

ŒDIPE, sortant de son palais.

Thébains, que faites-vous? Est-ce un vain sacrifice
Qui fléchira du ciel l'effrayante justice?
Pourquoi le fatiguer de vos cris impuissants?
Cessez de le prier et de brûler l'encens;
D'une ville souillée il repousse l'offrande.
En doutez-vous encor? C'est du sang qu'il demande.

LE GRAND-PRÊTRE.

Tout ce peuple avec moi te présente ses vœux,

Grand roi! Tu peux calmer la colère des dieux:
Thèbes chérit en toi son vengeur et son père,
Et le vainqueur du Sphynx est son dieu tutélaire.
Achève ton ouvrage, éclaire nos destins,
Et sois encor pour nous le premier des humains.

(En montrant le peuple.)

Arbitres souverains! cette foule tremblante
Elève à vos autels une voix suppliante.
De la contagion le fléau dévorant,
Dans nos murs désolés passe comme un torrent;
Nos champs sont consumés, nos villes sont désertes,
Et l'enfer chaque jour est accru de nos pertes.
Ministre de vos lois, j'ose me plaindre à vous.

LES SACRIFICATEURS.

Dieux! nous vous implorons.

LE PEUPLE.

O dieux! secourez-nous.

LE GRAND-PRÊTRE.

Si des crimes secrets allument vos vengeances,
Daignez vous expliquer, ô célestes puissances!
Nommez-nous le coupable, et qu'il soit immolé;
Tout son sang coulera quand vous aurez parlé.

(S'approchant du tombeau de Laius.)

Et toi, si dans la tombe où repose ta cendre,
Les cris de tes sujets peuvent se faire entendre,
Si tes mânes sacrés veillent encor sur eux,
Dissipe le nuage épaissi sur nos yeux.
Quand le ciel est d'airain, quand tous les dieux se taisent,
Viens, Laïus, instruis-nous par quels vœux ils s'appaisent.

UNE VOIX, sortant du tombeau.

Une coupable main précipita mon sort.
Thébains ! nul d'entre vous n'a su venger ma mort.
C'est ce crime laissé dans un honteux silence,
Dont les dieux irrités poursuivent la vengeance.

ŒDIPE.

Comment puis-je aujourd'hui percer l'affreux secret
Qui depuis trop longtemps a couvert ce forfait ?
(à l'Ombre.)
Vous qui le connaissez, dites quel est le traître.

LA VOIX.

Il est ici ; ce jour te le fera connaître.

ŒDIPE.

J'en rends grâces aux dieux ! Ce sera donc à moi
Qu'appartiendra le soin de venger ce bon roi !
Ne me condamne point, ombre chère et plaintive,
Si je n'ai déployé qu'une rigueur tardive :
On disait en ces lieux, quand j'y portai mes pas,
Que jamais on ne sut l'auteur de ton trépas.
Eh quoi ! ton sang parlait à ma reconnaissance ;
Ton épouse et ton trône étaient en ma puissance ;
De ces biens, cependant, trop indigne héritier,
Je n'aurais pas puni ton lâche meurtrier !....
Thebains, secondez-moi ! dénoncez le coupable,
L'auteur de tous les maux dont le ciel nous accable ;
Qu'il traîne dans l'exil ses misérables jours,
Sans asile, sans feu, sans espoir, sans secours !
Qu'en horreur à la terre, en horreur à soi-même,
Il porte sur les siens ce fatal anathême !
Malheur à qui naîtra de son sang odieux !

Que ses fils inhumains se déchirent entre eux!
Qu'il survive aux douleurs de sa famille entière,
Et, sans pouvoir mourir, qu'il perde la lumière!
(au Peuple.) (au Grand-Prêtre.)
Allez; et vous, Pontife, adressez-vous aux dieux,
Consultez les enfers, et la terre, et les cieux;
Interrogez encor les flancs de vos victimes;
Enfin, de nos malheurs pénétrez les abîmes.
Mon bras sur le coupable est prêt à se lever.
J'ai fait ce que j'ai dû; c'est au ciel d'achever.

(Le Grand-Prêtre, les Sacrificateurs et le Peuple vont dans le temple d'Apollon, qui est au fond du théâtre.)

SCENE II.

ŒDIPE, DIMAS.

ŒDIPE.

Voilà donc de nos dieux la suprême justice!
Pour le crime d'un seul il faut que tout périsse,
Et tous ces malheureux, du même coup frappés,
Dans l'arrêt de sa mort seront enveloppés!
Mais quoi! ces dieux pour moi furent-ils moins sévères,
Eux qui me bannissant du palais de mes pères,
M'ont dit que j'unirais, dans mes destins affreux,
Le nom de parricide au nom d'incestueux?
Hélas! où m'a conduit cette inutile crainte?
Pourquoi fuir mes parents et les murs de Corinthe?
Je redoutais l'inceste: en me donnant sa main,
Jocaste m'a sauvé du plus funeste hymen:
Mais quel sort de régner sur de tristes contrées,

Jouet des éléments et des dieux abhorrées,
Sur un peuple inhumain, meurtrier de son roi,
Qui du même poignard peut s'armer contre moi!
Laius leur était cher; il méritait de l'être.
Qu'ont-ils fait cependant? ont-ils vengé leur maître?
Il fallait, pour punir un attentat si noir,
Qu'un courroux étranger leur apprît leur devoir!
O rois! tel est le sort de vos grandeurs frivoles;
Du monde où vous régnez vous êtes les idoles;
Un vain peuple a l'envi vous dresse des autels;
Il profane pour vous l'encens des immortels:
Etes-vous dans la tombe? il dément ses hommages,
Du dieu qu'il adorait il brise les images,
Et bientot.... Mais comment a-t-on pu dans l'oubli
Laisser depuis ce temps le crime enseveli?

DIMAS.

Tout ce qu'on sut alors, c'est que dans leur furie,
Des brigands à Laius avaient ôté la vie.

ŒDIPE.

Des brigands à des rois ne s'attaqueraient pas,
Si des hommes puissants n'avaient armé leurs bras.

DIMAS.

Je suis loin d'accuser le frere de la reine....

ŒDIPE.

Créon!...

DIMAS.

A le nommer je me force avec peine;
Mais on le soupçonnait de cet assassinat.

ŒDIPE.

Lui! Créon!...

DIMAS.

Sous Laïus, il gouvernait l'état.
On dit qu'avec sa sœur Créon d'intelligence,
Faisant parler les dieux au gré de sa prudence,
Séduisit ce roi faible, et lui fit éloigner
Son seul fils que les lois destinaient à régner;
Qu'au trône des Thébains voyant la route ouverte,
Du crédule monarque il a tramé la perte.
L'empire était à lui quand le Sphynx a paru:
Mais vous vîntes, seigneur; le monstre confondu
Fit passer dans vos mains ce prix de la victoire,
Ce sceptre dont Créon dut envier la gloire.
Tel fut le bruit commun.

ŒDIPE.

Cependant aujourd'hui
Créon, d'un œil content, me voit régner sur lui.
Souvent la voix du peuple est injuste et trompeuse.
Créon ne montre point une ame ambitieuse:
Eh! quel est l'insensé qui, las de son bonheur,
Voudrait de mes tourments lui préférer l'horreur?
Voici Créon.

SCENE III.

ŒDIPE, DIMAS, CRÉON.

CRÉON.

Seigneur, faut-il vivre ou mourir?
On dit qu'enfin le ciel daigne nous secourir.
Mais un secret effroi captive le Grand-Prêtre:
Ce pontife à vos yeux refuse de paraître.
Il garde le silence: on vient de m'informer

Qu'il connaît le coupable, et craint de le nommer.

ŒDIPE, à Dimas.

Dimas, déclarez lui ma volonté suprême;
Qu'il me vienne parler, qu'il vienne à l'instant même:
Du pied de ses autels je l'irais arracher,
Pour ravir un secret qu'il ose me cacher. (Dimas sort.)

CRÉON.

Quels plus pressants dangers! Puisse l'auteur du crime
Des maux que nous souffrons seul être la victime!

ŒDIPE.

De ses vœux quelquefois on peut se repentir.

CRÉON.

Quel étrange discours! qu'osez-vous pressentir?
Eh! que me fait, seigneur, le destin du coupable?
Quel est donc ce mortel pour moi si redoutable?
Si quelqu'un, réveillant des bruits injurieux,
M'accuse d'exciter la colère des dieux,
Je me flatte du moins que sourd à l'imposture,
Vous ne me jugez pas sur ce honteux murmure.

ŒDIPE.

Ah! j'ai de vous, sans doute, une autre opinion;
Croyez que je repousse un injuste soupçon:
Oui, prince, vous avez des vertus que j'estime,
Et je suis éloigné de vous prêter un crime.
Je l'avoûrai pourtant, si ce peuple en courroux
Dans son aveuglement s'élève contre vous,
Il faut de ses discours démentir l'insolence,
Et faire à tous les yeux briller votre innocence.

CRÉON.

Vous m'étonnez, seigneur: je ne m'attendais pas

Qu'il fallût me laver de pareils attentats.
Assez de renommée accompagnait ma vie
Pour sauver ma vertu de cette ignominie.
Eh ! pourquoi, si le trône avait pu me tenter,
A la mort de Laïus ai-je craint d'y monter?
J'étais roi, si quelqu'un pouvait prétendre à l'être ;
Le Sphynx à mon courage aurait cédé peut-être....
Mais je vous vois régner sans en être jaloux ;
Et satisfait du rang qui me reste après vous,
Œdipe, je vous laisse au milieu des alarmes.
Que ma condition m'offre bien plus de charmes !
Si quelque infortuné veut implorer son roi,
Pour approcher du trône il est guidé par moi ;
Par moi, la vérité s'y fait encor entendre.
Vos bienfaits par mes mains vont au loin se répandre ;
J'ai souvent le plaisir de voir sécher des pleurs,
Et mon nom près du vôtre est placé dans les cœurs.
De mon ambition voilà les témoignages !
Ainsi j'ai des méchants repoussé les outrages....
Mais je vois le Pontife.

SCENE IV.

ŒDIPE, CRÉON, LE GRAND-PRÊTRE, LE PEUPLE.

CRÉON, au Grand-Prêtre.

Eclairez nos esprits !

ŒDIPE.

Le dieu vous a parlé ; que vous a-t-il appris ?

UN THÉBAIN.

Quel est le meurtrier ?

2.e THÉBAIN.

Nommez-nous ce barbare !

3.e THÉBAIN.

Quelle vaine frayeur de votre ame s'empare ?

CRÉON.

Interprète des dieux, vous craignez de parler !

ŒDIPE.

Dites quel est ce monstre, et cessez de trembler.

LE GRAND-PRÊTRE.

Oracle désastreux ! trop fatale science !...
Hélas ! que n'ai-je encor ma première ignorance !

ŒDIPE.

Connaît-on l'assassin ?... Pontife ! répondez.

LE GRAND-PRÊTRE, à Œdipe.

Ah ! vous ne savez pas ce que vous demandez !...
Dieu vengeur ! est-ce toi dont le souffle m'anime ?
O palais abhorré ! lieu souillé par le crime !
O Laïus ! quelle main a déchiré ton flanc !
Où va ce meurtrier tout baigné de ton sang ?
Quel est ce noir hymen, l'effroi de la nature ?
Quels sont ces rejetons, nés d'une tige impure ?
La haine dans leur sein allume les combats.....
O Thèbe ! ô citoyens, témoins de leur trépas !
Quand vous verrez le frère égorgé par le frère,
Reconnaissez des dieux la trop juste colère.

ŒDIPE.

Quel est donc ce transport ? Je ne vous comprends pas.

LE GRAND-PRÊTRE.

La foudre va tomber : redoutez ses éclats !

ŒDIPE.

Quelle audace! Est-ce à moi que ce discours s'adresse?

LE GRAND-PRÊTRE.

Je vous en ai trop dit. Souffrez que je vous laisse.
Œdipe, épargnons-nous un remords mutuel;
Croyez-moi !

ŒDIPE.

Jusqu'à quand me seras-tu cruel?

LE GRAND-PRÊTRE.

Je le suis à vos yeux. Quelle est votre imprudence!
Je le serai bien plus, si je romps le silence.

ŒDIPE.

Il n'importe à quel prix ; achève, éclaircis-moi.

LE GRAND-PRÊTRE.

Vous le serez trop tôt.

ŒDIPE.

Je veux l'être par toi,
Ou de l'assassinat je te crois le complice.

LE GRAND-PRÊTRE.

A quoi me forcez-vous ? Faut-il que j'obéisse?...
Ce coupable, seigneur!... ce coupable!... c'est vous!

CRÉON.

Œdipe!

ŒDIPE.

Moi !

LE PEUPLE, se retirant épouvanté.

Grands dieux !

ŒDIPE.

Redoute mon courroux.

LE GRAND-PRÊTRE.

Eh! qu'ai-je à redouter? La vérité terrible
Me prête contre vous une force invincible.

ŒDIPE, à Créon.

Vous l'avez entendu? Je suis le meurtrier....
Le perfide est soigneux de vous justifier!

CRÉON.

Ah! seigneur, pensez-vous....

ŒDIPE, au Grand-Prêtre.

Poursuis; il faut m'apprendre
Où ta bouche a puisé ce que je viens d'entendre.

LE GRAND-PRÊTRE.

Les dieux seuls m'ont instruit. Organe de leur voix,
Je le déclare encor pour la dernière fois.
Imprudent! vous dormez sur le bord de l'abîme,
Et le glaive est levé pour frapper la victime.
N'accusez de vos maux ni ce prince, ni moi.
Savez-vous à quel prix le sort vous a fait roi?
Savez-vous quels parents vous ont donné la vie,
Quel air vous respirez, quelle chaîne vous lie?
Savez-vous quels forfaits, inconnus aux enfers,
Vous rendent exécrable aux yeux de l'univers?
O déplorable couple uni par les furies!
Hymen! funeste hymen! brise tes nœuds impies!
O terreur!... Je vous vois déchu de vos grandeurs;
Je vois fondre sur vous la foule des malheurs.
Bientôt privé du jour, sans trône, sans asile,

Banni de ces climats, errant de ville en ville,
Quels rochers, quelles mers, quels rivages lointains
N'allez-vous pas frapper du bruit de vos destins!
Alors, accusez-moi; prodiguez les blasphêmes
Au ministre du ciel, à la terre, aux dieux mêmes;
Mais songez que jamais ces dieux, dans leur courroux,
N'ont puni de mortel plus coupable que vous.

ŒDIPE.

Imposteur! bénis-les si ma main te fait grace!
C'est toi qu'il faut punir de ce comble d'audace.

CRÉON.

Pontife, oubliez-vous que vous parlez au roi?

LE GRAND-PRÊTRE.

Seigneur, un souverain n'est qu'un homme pour moi.
Les dieux m'ont informé de leur volonté sainte:
Qui parle au nom des dieux, aux rois parle sans crainte.

ŒDIPE.

Vas, fourbe audacieux! sors, ou crains ma fureur.

LE GRAND-PRÊTRE.

Votre père autrefois jugeait mieux de mon cœur.

ŒDIPE.

Mon père!... Quoi! Polibe?...

LE GRAND-PRÊTRE.

Avant que je vous quitte,
Sachez, au nom du dieu que votre crime irrite,
Que ce palais impur va livrer l'assassin.
C'est alors qu'apprenant son horrible destin,
Il se verra l'auteur du meurtre de son père,
Le frère de ses fils, et l'époux de sa mère.

(Il sort.)

SCENE V.

ŒDIPE, CRÉON.

ŒDIPE.

De quel étonnement il me laisse frappé!
Dans le sang de Laïus mon bras aurait trempé!
O ciel! serait-il vrai? Ce langage funeste
Devient-il dans sa bouche un oracle céleste?

CRÉON.

Quoi! vous croiriez, seigneur, à ces mensonges vains,
Et la voix d'un mortel réglerait vos destins!
Croît-on qu'il lise au ciel nos vertus et nos crimes?
Les avons-nous cachés dans le flanc des victimes?
Jupiter écrit-il ses arrêts éternels
Sur le front des taureaux qu'on immole aux autels?

ŒDIPE

Dans mon cœur éperdu j'ose à peine descendre:
Un reproche secret semble s'y faire entendre.
Gardons-nous de porter un esprit curieux
Sur ces avis puissants qui nous viennent des dieux:
Quel homme sait toujours s'il est juste ou coupable?
Peut-être que le sort, dont la rigueur m'accable,
A l'horreur de ce meurtre a condamné ma main.
Ai-je donc mérité que tel soit mon destin?...
Je rougis devant vous de cet excès de crainte:
Plaignez le trouble affreux dont mon ame est atteinte!
Quand Laïus est-il mort?

CRÉON.

Un an s'était passé,
Lorsqu'au trône thébain le ciel vous a placé.

ŒDIPE.

Ne vous disait-on pas qu'une troupe ennemie,
De ce malheureux prince avait tranché la vie ?

CRÉON.

On l'assurait ainsi.

ŒDIPE.

C'est dans ce même temps
Que peut-être, insulté par l'un de ces brigands,
Je lui perçai le sein. Cette obscure victoire
Vient ici tout-à-coup s'offrir à ma mémoire.
Je marchais sans escorte ; et le meurtre du roi,
Si j'en crois vos discours, ne peut tomber sur moi.
Rentrons : pour échapper aux maux que je redoute,
J'ai besoin d'éclaircir jusqu'aux ombres du doute.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCENE I.

PHŒDIME, LE PEUPLE.

PHŒDIME.

INFORTUNÉS Thébains! sensible à vos malheurs,
Jocaste à cet autel va porter ses douleurs:
Craignez de la troubler; laissez du moins sa plainte
Devant ces dieux vengeurs s'exhaler sans contrainte.

(Le peuple se retire.)

SCENE II.

JOCASTE, PHŒDIME.

PHŒDIME.

Vous le voyez, madame, un peuple audacieux
Vient faire entendre ici ses cris séditieux.
Ce n'est plus sous ses maux une foule abattue;
On assiége ces murs, on en garde l'issue:
Comme si ce palais dérobait aux Thébains
Celui qui de l'état doit sauver les destins!
Cependant le fléau redouble ses ravages.
Hélas! qui soutiendrait ces horribles images?
Qui peut voir ces enfants, ces femmes, ces vieillards,
L'un sur l'autre étendus, pressés de toutes parts,

Des amas de mourants couchés près des fontaines,
Exhalant sur les eaux leurs impures haleines,
Et des spectres errants couverts d'affreux lambeaux,
Qui portent dans les airs la vapeur des tombeaux?

JOCASTE.

Dieux puissants! détournez le bras des Euménides!
Dieux! sauvez mes sujets de leurs traits homicides!

PHŒDIME.

Bientôt ces tristes lieux ne seront qu'un désert.
On dit qu'auprès de Thèbe un gouffre s'est ouvert:
On a vu cette nuit des fantômes funèbres
Se traîner en hurlant dans l'horreur des ténèbres;
On a vu le Dircé rouler des flots de sang,
Et Laïus a paru comme un dieu menaçant.

JOCASTE.

Quel cri persécuteur porte en moi l'épouvante!
Ombre de mon époux! ombre pâle et sanglante,
Est-ce toi que j'entends? Cesse de m'effrayer!
Que veux-tu? quel forfait me faut-il expier?
Eh bien! parle. Ta mort n'a pas été vengée;
Par mon second hymen ta foi fut outragée:
Voilà d'où m'est venu le malheur qui me suit!
Voilà ce qui t'arrache à l'éternelle nuit!

PHŒDIME.

Voulez-vous donc toujours, à gémir obstinée,
Vous reprocher les maux de votre destinée?

JOCASTE.

Lorsqu'à ce jeune Œdipe on a donné ma main,
Thèbes reconnaissante exigeait mon hymen;
Mais je te jure ici que cette chaîne austère

Ne m'inspira pour lui qu'une amitié de mère.
Ce n'était point ces feux, enfants des passions,
Et de nos premiers ans douces illusions.
Te l'avoûrai-je? hélas! soit rigueur, ou justice,
Le ciel nous réunit sous le plus noir auspice.
Je ne sais quel pouvoir semblait me repousser:
De ces nœuds en tremblant je me sentais presser.
Je ne puis démêler cet embarras pénible,
Ces contrariétés d'une ame trop sensible!
Œdipe m'était cher; j'admirais sa valeur,
Et je lui savais gré d'avoir été vainqueur.
Si mon engagement eût été volontaire,
Ce choix était le seul que j'aurais osé faire:
J'y crus voir le bonheur, du moins je l'espérais,
Et j'ai vu mon espoir se changer en regrets;
J'ai vu fuir loin de moi la paix, la confiance:
Il semblait que mon cœur eût perdu l'innocence.
Que de plaintives nuits! que de rêves affreux
Nés des fantômes vains d'un esprit malheureux!
Cette nuit même encor, (le dirai-je, Phœdime?)
Des enfers sous mes pas j'ai vu s'ouvrir l'abîme:
Laïus assassiné s'est montré devant moi.
Ce n'était point un songe.... il parle, je le voi,
J'entends encor l'arrêt qui sortit de sa bouche:
« Perfide! cesse enfin de profaner ma couche! »
Il m'entraîne, à ces mots, dans la nuit du trépas.
Œdipe entend mes cris: je lui tendais les bras:
Il accourt.... O terreur! dans mes mains défaillantes
J'ai trouvé de mon fils les dépouilles sanglantes.
Ces spectres menaçants, ces gouffres ténébreux,

Tout ce mélange horrible est resté sous mes yeux....
Le roi vient; laisse-nous.

SCENE III.

JOCASTE, ŒDIPE.

JOCASTE.

Connaît-on l'homicide,
Seigneur? versera-t-on le sang de ce perfide?

ŒDIPE.

Celui qu'on a nommé.... madame, frémissez!...
C'est moi.

JOCASTE.

Vous!... Se peut-il?... Dit-on vrai?

ŒDIPE.

Je ne sais.

JOCASTE.

Est-ce vous qui parlez?... est-ce Œdipe? Qu'entends-je?
Veillé-je?... Quel discours, seigneur! quel doute étrange!

ŒDIPE.

Peut-être qu'en effet j'immolai votre époux.
Plus d'un guerrier jadis est tombé sous mes coups.

JOCASTE.

Si vous l'aviez vaincu, seigneur, j'ai lieu de croire
Qu'il aurait succombé sans souiller votre gloire.
Mais le connaissiez-vous? l'avez-vous jamais vu?
En quels lieux, et pourquoi l'auriez-vous combattu?
De quel droit a parlé ce prêtre sacrilége?
Je sais quel est des dieux l'auguste privilége:

Ils lisent aisément dans le secret d'un cœur;
Mais un pontife, un homme, est sujet à l'erreur.
De ces oracles faux j'ai trop cru le langage.
Laïus avait reçu je ne sais quel présage,
(Dirai-je d'Apollon, ou plutôt d'un mortel?)
Il devait expirer par un trépas cruel;
Son fils de cette mort devait être coupable:
Tel était du destin l'arrêt irrévocable.
Hélas! je mis au jour cet enfant redouté.
On l'exposa soudain sur un mont écarté:
Il fallut, pour calmer la frayeur de son père,
Qu'il en coûtât un crime à sa barbare mère!
Quel mal ai-je évité? Laïus n'est-il pas mort?
Des brigands en Phocide ont terminé son sort;
Et mon fils, d'un oracle innocente victime,
A péri toutefois sans achever son crime....
Mais qu'avez-vous, seigneur? et pourquoi ce récit
Par un effroi soudain glace-t-il votre esprit?

ŒDIPE.

Vous m'effrayez! Quel mot avez vous dit, madame!
Dans quelle inquiétude il a laissé mon ame!
Quoi! Laïus expira sous un fer meurtrier,
En Phocide?

JOCASTE.

Oui, ce fut dans un étroit sentier;
Entre Delphe et Daulis.

ŒDIPE.

Ah! que viens-je d'entendre!

JOCASTE.

Pourquoi vous écrier? Seigneur, daignez m'apprendre....

ŒDIPE.

Ne me demandez rien, madame ! Dites-moi
Quelle figure alors, quel âge avait le roi ?

JOCASTE.

Ses cheveux blanchissaient ; sa taille était la vôtre :
Le ciel des mêmes traits vous forma l'un et l'autre ;
Et ces rapports frappants que je retrouve en vous,
Me rappellent toujours un malheureux époux.

ŒDIPE.

Dieux ! qui m'avez dicté ce terrible anathême,
L'ai-je, sans le savoir, prononcé sur moi-même?

JOCASTE.

Que dites-vous, seigneur?... vous me faites trembler.

ŒDIPE.

Je frémis de m'instruire..., Achevez de parler:
Laïus était-il seul dans ce chemin funeste ?

JOCASTE.

Deux hommes composaient son cortége modeste;
Il était sur son char.

ŒDIPE.

Chacun de vos aveux
Dans mes esprits troublés apporte un jour affreux.
Et qui de cette mort vous donna la nouvelle ?

JOCASTE.

Un Thébain, de Laïus le compagnon fidèle :
Echappé seul au meurtre, il revint dans ces lieux
Où, regrettant son maître et fuyant tous les yeux,
Il traîne dans l'oubli sa vieillesse importune,
Digne de plus beaux jours, et d'une autre fortune.

ŒDIPE.

Je le veux voir.

JOCASTE, à un officier qui est dans le fond du théâtre.

Allez; qu'on amène Phorbas!...

(à Œdipe.)

Mais d'où vient cet effroi que je ne conçois pas?

ŒDIPE.

Je ne puis me calmer. J'appréhende, j'espère;
Je dois tout éclaircir, et n'ai rien à vous taire.
Dans le cruel état où le sort m'a réduit,
Qui plus que vous, madame, a droit d'en être instruit?
Apprenez donc enfin le sujet de ma crainte.
Héritier de Polybe au trône de Corinthe,
J'étais de mes parents l'espérance et l'amour,
Et partageais déja l'hommage de leur cour.
Dans le brillant éclat de mon destin prospère,
Je ne pus sans fureur entendre un téméraire
Jeter sur ma naissance un doute injurieux.
Je m'en plaignis: le roi punit l'audacieux;
Mais au fond de mon cœur l'affront vivait encore.
Je pars, je vole à Delphe: Apollon que j'implore,
Annonce à mes destins un avenir affreux.
Œdipe, me dit-il, massacrera son père.

JOCASTE.

Ah! grands dieux!

ŒDIPE.

Il sera le mari de sa mère....

JOCASTE.

Quelle horreur!...

ŒDIPE.

Et des fils plus exécrables qu'eux
Seront les dignes fruits d'un sang incestueux....
Cet oracle effrayant me troubla, je l'avoue;
Mais, des faibles mortels comme le ciel se joue!
J'évite cet abîme, un autre est sous mes pas.
Errant, désespéré, voulant fuir ces climats,
J'arrive, il m'en souvient, à cet étroit passage
Où Laïus, dites-vous, périt dans un voyage.
Rencontre déplorable!... A peine l'ai-je atteint,
Qu'un homme, à peu près tel que vous me l'avez peint,
Ordonne qu'à son char je cède la carrière,
Et prétend me forcer de tourner en arrière.
J'étais seul; mais croyant le fils d'un souverain
Peu fait pour supporter l'outrage d'un dédain,
Je fonds sur lui, madame, enflammé de colère:
Je l'attaque; mon bras lui ravit la lumière:
Un second est frappé: le troisième soudain
A ma témérité laisse un libre chemin.

JOCASTE.

Ah! que m'avez-vous dit!

ŒDIPE.

Suis-je assez misérable?
Du meurtre de Laïus si mon bras est coupable,
Contraint de m'exiler reverrai-je les miens?
Je m'expose à former d'exécrables liens,
A porter sur mon père une main criminelle....
O ciel impitoyable! ô fortune cruelle!

JOCASTE.

Phorbas ne peut tarder, et vous allez le voir.

Avant son entretien ne perdez pas l'espoir.

ŒDIPE.

Un mot peut me confondre, ou dissiper ma crainte.

SCENE IV.

ŒDIPE, JOCASTE, IDAS,
UN OFFICIER DU PALAIS.

L'OFFICIER, à Œdipe en montrant Idas.

Seigneur, cet étranger arrive de Corinthe.
Il vient vous confier un avis important.

ŒDIPE fait signe à l'Officier de s'éloigner.

(A Idas.)

Parlez.

IDAS.

Polybe est mort; son trône vous attend.

ŒDIPE.

Polybe ne vit plus!

IDAS.

Sa vieillesse paisible
L'a conduit au tombeau par un cours insensible.

JOCASTE, à Œdipe.

Etes-vous rassuré?

ŒDIPE.

Polybe ne vit plus!
Dieux! qu'annonciez-vous donc à mes sens éperdus?
Pourquoi m'avoir prédit que ma main meurtrière
Oserait se porter sur les jours de mon père?
Cependant chez les morts Polybe est aujourd'hui,
Et les oracles faux sont tombés avec lui.

JOCASTE.

M'en croirez-vous enfin ?

ŒDIPE.

Madame, vos paroles
Auraient dû triompher de mes craintes frivoles:
J'échappe à cet oracle, il est vrai, je le sais ;
Mais il en est un autre, et vous le connaissez.
Tant que Mérope encor jouit de la lumière,
Je ne puis sans frayeur m'approcher de ma mère.

IDAS.

Puis-je savoir, seigneur, d'où vous vient cet effroi ?

ŒDIPE.

D'un oracle fatal prononcé contre moi.
Je joindrai, s'il faut croire à cette voix céleste,
L'horreur du parricide à l'horreur de l'inceste.

IDAS.

Œdipe, (maintenant cet aveu m'est permis,)
Polybe vous trompait ; vous n'êtes point son fils.

ŒDIPE.

Je ne suis point son fils !

IDAS.

Non, je vous le répète.

ŒDIPE.

Mais il me chérissait d'une amour si parfaite !
Pouvait-il tant aimer un enfant inconnu ?

IDAS.

C'était de moi, seigneur, qu'il vous avait reçu.

ŒDIPE.

Je ne suis point son fils !... Eh ! quel est ce mystère ?
Qui suis-je donc enfin? Vous !... êtes-vous mon père ?

IDAS.

Non ; je vous ai trouvé sur le mont Cithéron.

JOCASTE.

Ah dieux !

ŒDIPE.

Dans ce désert j'étais à l'abandon !
Vous l'entendez, madame! Ainsi, dès ma naissance,
L'infortune sur moi signalait sa puissance.
Parents dénaturés ! quelle odieuse loi
A tant de cruautés vous forçait contre moi ?

IDAS.

Celui qui fut chargé d'exposer votre vie
Peut savoir la raison de cette barbarie.

ŒDIPE.

C'est donc un autre encor qui me mit dans vos mains?

IDAS.

Oui, seigneur ; il servait Laïus, roi des Thébains.

ŒDIPE, à Jocaste.

C'est peut-être Phorbas ?... En le voyant paraître,
Depuis un si long temps pourriez-vous le connaître ?

IDAS.

Ses traits me sont présents.

JOCASTE, à Œdipe.

Laissez cet examen !

ŒDIPE.

Ne m'importe-t-il pas d'éclaircir mon destin ?

JOCASTE.

Pourquoi chercher des maux ?... je suis assez à plaindre.

ŒDIPE.

Puis-je me reposer, lorsque j'ai tout à craindre ?

JOCASTE.

Ah ! croyez-moi, laissez ce qu'il faut ignorer :
J'ai d'affreuses raisons pour vous en conjurer.

ŒDIPE.

Non ! ce sont vos frayeurs qui m'engagent encore
A vouloir découvrir un secret que j'ignore.

JOCASTE.

Eh bien ! poursuis, cruel, et comble tes malheurs.....
Adieu ! (Elle veut sortir.)

ŒDIPE.

Vous me fuyez !... Je vous vois toute en pleurs...
Arrêtez.

JOCASTE.

Que veux-tu ?.

ŒDIPE, se jetant à ses genoux.

Par vos pieds que j'embrasse !
Parlez ; daignez encor m'accorder cette grace !

JOCASTE.

Je ne puis. .

ŒDIPE, toujours à ses pieds.

Ah ! parlez, ou me donnez la mort.

JOCASTE, s'arrachant de ses bras et fuyant.

Vas ! tu l'imploreras quand tu sauras ton sort.

ŒDIPE, la suivant.

Je ne vous quitte point.... je prétends me connaître.
(A Idas.)
Vous, suivez-moi ; Phorbas à vos yeux va paraître.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIEME.

SCENE I.

ŒDIPE, IDAS, PHORBAS amené par un officier du palais.

ŒDIPE, sortant du palais avec Idas, lui dit:

EST-CE là le Thébain dont vous m'avez parlé?

IDAS.

C'est lui-même, seigneur.

ŒDIPE, à Phorbas.

Ne soyez point troublé,
Phorbas; approchez-vous.

PHORBAS.

Mon faible corps chancelle....
Dans ces funestes lieux d'où vient qu'on me rappelle?

ŒDIPE, lui montrant Idas.

Regardez ce vieillard; vous est-il inconnu?

IDAS, à Phorbas.

Vos yeux sur Cithéron ne m'ont-ils jamais vu?
Vous portiez un enfant?

PHORBAS.

Quoi! que voulez-vous dire?

IDAS.

Ami, rassure-toi: va cet enfant respire;
Le sort pour l'élever par tes mains le perdit.
Regarde; le voilà!

PHORBAS.

Malheureux! qu'as-tu dit?
Te confonde le ciel!

ŒDIPE, à Phorbas.

C'est toi qu'il va confondre.

PHORBAS.

Qu'exigez-vous de moi, seigneur?

ŒDIPE.

De me répondre.

PHORBAS.

Que vous dirai-je, hélas! monarque infortuné?

ŒDIPE.

Lui donnas-tu l'enfant?

PHORBAS.

Oui, je le lui donnai;
Je voudrais que ce jour eût terminé ma vie!

ŒDIPE.

Plût au ciel qu'à tous deux elle eût été ravie!
Où pris-tu cet enfant, dis? était-il à toi?

PHORBAS.

Je l'ai reçu d'un autre; il n'était pas à moi.

ŒDIPE.

Et qui te l'a donné? quelle était sa naissance?

PHORBAS.

Seigneur!... permettez-moi de garder le silence.

ŒDIPE.

Achève; réponds-moi. De quel sang est-il né?

PHORBAS.

De Laïus.

ŒDIPE.

De Laïus?... Je l'avais soupçonné.

PHORBAS.

La reine à le soustraire avait forcé mon zèle.
Je le pris de ses mains.

ŒDIPE.

Pourquoi le livra-t-elle?

PHORBAS.

Pour le faire mourir.

ŒDIPE.

Pour le faire mourir!
L'inhumaine! son fils!

PHORBAS.

Elle y dut consentir.
Sur la foi d'un oracle, une frayeur cruelle
Etouffa dans son sein la pitié maternelle.
Les dieux lui prédisaient que par un coup du sort,
Cet enfant à Laïus devait donner la mort.

ŒDIPE.

Pourquoi donc l'épargner, homme faible et timide?
Pourquoi tromper l'espoir d'une mère homicide?

PHORBAS.

La pitié m'entraîna: je crus que ce vieillard
Pourrait dans d'autres lieux l'élever à l'écart.
Hélas! il l'a sauvé, (pardonnez ce langage)
Pour offrir du malheur la plus horrible image;
Car, s'il parlait de vous, vos destins sont affreux.
Votre père, seigneur, expira sous mes yeux:
C'est moi qui le suivais dans ce sentier funeste
Où vos mains de ses jours lui ravirent le reste.

ŒDIPE.

Hé bien ! destins affreux ! vous êtes dévoilés !
Faut-il d'autres forfaits ? mes maux sont-ils comblés ?
Je le voulais ; enfin je viens de me connaître.
J'ai donc assassiné celui qui m'a fait naître,
Et de ma mère encor je me trouve l'époux !
Dieux ! voilà votre ouvrage ! Oui, j'en appelle à vous ;
A vous qui me trompiez, et dont la voix terrible,
M'exilant du séjour où je vivais paisible,
M'attira, malgré moi, dans ces tristes climats,
Vers l'abîme secret dont j'éloignais mes pas !
Si des fléaux vengeurs désolent cet empire,
Faut-il s'en étonner puisqu'Œdipe respire ?
O palais nuptial ! écroulez-vous sur moi !
O terre ! ouvre tes flancs ! Ciel ! frappe, et venge-toi !

(Aux deux vieillards.)

Otez-vous de mes yeux ; évitez ma furie,
Cruels, dont la pitié m'a conservé la vie.

(A Idas.)

Toi, retourne à Corinthe annoncer mes refus :
Mon empire est détruit, et mes droits sont perdus.

(Ils sortent.)

SCENE II.

ŒDIPE, DIMAS.

DIMAS.

Seigneur, venez sauver votre épouse expirante.

ŒDIPE.

M'oses-tu faire entendre un nom qui m'épouvante ?
Va ! je n'ai point d'épouse.

DIMAS.

Hélas! sans vos secours,
Elle touche peut-être au dernier de ses jours.

ŒDIPE, *avec fureur.*

De qui me parles-tu?

DIMAS.

Quel trouble vous égare?...
Jocaste va périr....

ŒDIPE.

Hé! plût au ciel barbare,
Que cet infortunée eût fini son destin
Avant le jour affreux souillé par notre hymen!
Périsse sa mémoire! et périsse avec elle
De tout son sang impur la source criminelle!

DIMAS.

Ce discours est horrible!

ŒDIPE.

Il est digne de moi.
Ami, tu vois son fils et l'assassin du roi!
Arrache-moi le jour.... délivre de lui-même,
Délivre de la vie un malheureux qui t'aime!...
Je crois voir les Thébains, dont je fus le bourreau,
S'élever contre moi de la nuit du tombeau;
Laïus sort de la terre, et poursuit sa victime....
Et toi, ma mère! aussi!... Cruels, quel est mon crime?
Eh bien! ce parricide et cet incestueux
Fut malgré lui coupable, et resta vertueux....
Cependant, dieux vengeurs! il faudra qu'il périsse!
Oui, je vais l'accomplir ce sanglant sacrifice....
Eh! puis-je être innocent? Tout, jusqu'à la vertu,

Deviendrait criminel si vous l'aviez voulu !

(Il sort ; Dimas veut le suivre, il lui crie :)

Qu'on me laisse !

SCENE III.

CRÉON, DIMAS.

CRÉON.

Le roi se dérobe à ma vue :
Je trouve sur mes pas une foule éperdue ;
J'entends de cris affreux ce palais retentir ;
Je vois des flots de peuple entrer, rouler, sortir.
J'interroge ; on me fuit ; chacun verse des larmes,
Et je crains d'éclaircir ces mortelles alarmes.

DIMAS.

Hélas ! vous le voyez ; les sanglots et les pleurs
Vous annoncent assez l'excès de nos malheurs.

CRÉON.

Eh quoi ! Dimas, le ciel ajoute-t-il encore
Aux maux que je connais d'autres maux que j'ignore ?

DIMAS.

C'en est fait ; le coupable est enfin déclaré....
Le pontife n'était que trop bien inspiré !

CRÉON.

Dieux ! qu'entends-je ?

SCENE IV.

CRÉON, DIMAS, PHŒDIME.

PHŒDIME.

Ah seigneur ! les vengeances célestes
N'ont jamais éclaté par des coups plus funestes.

CRÉON.

O race de Laïus ! ô sang infortuné !
A quel sort déplorable êtes-vous condamné ?

PHŒDIME.

Sur le destin du roi son épouse éclairée,
Dans son appartement à peine était rentrée ;
Furieuse, elle court : on la voit de sa main
S'arracher les cheveux, se déchirer le sein,
Se rouler à grands cris sur la couche odieuse
Qui dans les bras d'un fils la vit incestueuse.
Dans ce moment Œdipe, (ô nouvelle terreur !)
Œdipe entre : on l'entoure ; il rugit de fureur.
Le désespoir du roi nous permet avec peine
D'occuper nos regards des douleurs de la reine.
Il pousse devant lui les flots tumultueux
De mille serviteurs dont il fixe les yeux ;
Son visage est baigné par un torrent de larmes ;
Sa marche est égarée ; il demande des armes.
Il s'élance à l'instant vers le lit nuptial
Où la reine expirait par un lien fatal :
Sitôt qu'il l'aperçoit, ses entrailles frémissent ;
De ses longs hurlements les voûtes retentissent ;
Il brise le lien.... Ah ! si vous l'aviez vu
Sur ce corps presque éteint se jeter éperdu !
Qui ne frémirait pas de cette horrible scène ?
Un fer tient attaché le manteau de la reine :
Il le saisit, l'arrache, et s'en perce les yeux.
« Oui, je les veux fermer à la clarté des cieux ;
« Je ne mérite plus de revoir la lumière ! »
Il déchire, à ces mots, son humide paupière.

Cette horreur imprévue a glacé tous les cœurs;
Avec des flots de sang on voit couler ses pleurs.
On le connaît à peine; on cherche en sa pensée
D'un monarque si grand la fortune passée,
Et l'on ne trouve plus, au lieu de sa splendeur,
Qu'un assemblage affreux de honte et de douleur.

CRÉON.

O vengeance des dieux! que vous êtes sévère!
S'il faut ainsi punir un crime involontaire,
Quels sont vos châtiments, et que réservez-vous
Pour ceux dont les forfaits méritent ce courroux?

SCENE V.

LES MÊMES, LE GRAND-PRÊTRE, LE PEUPLE.

LE GRAND-PRÊTRE.

Seigneur, et vous Thébains, l'éternelle justice
A par la voix d'Œdipe ordonné son supplice.
Œdipe était coupable, il vient de se punir:
Le ciel est satisfait, ses rigueurs vont finir:
Il s'explique déja par la voix du tonnerre.
Oui, peuple, c'est la paix qu'il annonce à la terre.

ŒDIPE, derrière le théâtre, crie au milieu des éclats du tonnerre.

Qu'on me laisse sortir!

DIMAS, à Créon.

Seigneur, j'entends le roi;
Ses lamentables cris me saisissent d'effroi.

(Le tonnerre continue de gronder.)

ŒDIPE, derrière le théâtre.

Je veux fuir ce palais.... qu'on m'en ouvre la porte!...
Au nom des dieux, ouvrez, et que le crime sorte!

CRÉON.

Ciel! on ouvre.... L'objet qui se montre à nos yeux
Ne fléchira-t-il pas l'inclémence des dieux?

(Le fond du théâtre s'ouvre; on voit dans le palais Jocaste étendue sur sa couche, au milieu de ses femmes éplorées.)

SCENE VI.

LES MÊMES; ŒDIPE, aveugle et le visage ensanglanté, errant sur la scène.

ŒDIPE.

Hélas! hélas!... où suis-je? où vais-je?... ah misérable!
Où pourrai-je traîner le fardeau qui m'accable?
Quels lieux vais-je remplir de mes regrets perdus?
O fortune! ô bonheur! qu'êtes-vous devenus?...
J'appelle à mon secours.... hélas! tout m'abandonne!...
Suis-je dans un désert?... n'est-il ici personne?

CRÉON.

Vous êtes entouré de fidèles amis:
Seigneur, un nom si doux nous est encor permis.

DIMAS.

Nous pleurons avec vous cette extrême infortune;
A tous nos citoyens elle devient commune.

LE GRAND-PRÊTRE.

Un dieu vengeur sur vous vient d'épuiser ses traits;
Implorez sa clémence et cessez vos regrets!

ŒDIPE.

Est-ce vous, mes amis, dont la voix me rassure?
Oui, je vous reconnais dans cette nuit obscure.
Quoi! généreux Thébains, vous ne me fuyez pas!
Quoi! vous daignez me plaindre après mes attentats!
Vous n'abandonnez point ce monstre abominable!
Ah! détournez de moi votre bras secourable!
Chassez ce parricide et cet incestueux,
Trop digne du courroux des mortels et des dieux!

LE GRAND-PRÊTRE.

Hélas! chacun de nous gémit de vous connaître.
Nous reprochons au ciel de vous avoir fait naître.

ŒDIPE.

Malheur à l'inhumain dont la compassion
Me sauva lâchement sur le mont Cithéron!
La faim m'eût dévoré!... Trop funeste service!
Pour prix de sa pitié, dieux! faites qu'il périsse!
Qu'il épargnait de maux à mes amis, à moi,
A tout ce peuple, hélas! victime de son roi!
Je n'aurais pas du moins, par le crime et l'inceste,
Fait descendre sur vous la colère céleste;
Et me voilà couvert de crimes inouis,
Meurtrier de mon père, et frère de mes fils!

CRÉON.

Pourquoi vous accuser? Jouet d'un sort sinistre,
Malgré vous de ses lois vous étiez le ministre.

ŒDIPE.

Non, ne me dites pas que lui seul m'a perdu;
Mais, en me punissant, j'ai fait ce que j'ai dû.
Après l'affreux serment dont la chaîne me lie,

Je n'ai plus désormais d'enfants, ni de patrie.
Thèbes même, où ma vie a commencé son cours,
Ces temples, ces palais, ces murailles, ces tours,
Ces images des dieux, ce trône, cet empire,
Tout m'aurait condamné; je dois tout m'interdire.
Oh! qui m'entraînera dans le fond des déserts?
Qui voudra me plonger dans l'abîme des mers?
Qui de vous, mes amis, finira mon supplice?
Approchez, rendez-moi cet horrible service.

CRÉON.

Vivez, prince: les dieux vous rendront leur faveur.

ŒDIPE.

Qui me parle des dieux?... ah! je leur fais horreur!
Qu'on me laisse habiter les montagnes sauvages!
J'irai sur Cithéron; j'irai sous ces ombrages
Que Jocaste et Laïus m'ont choisis pour tombeau;
Là de mes tristes jours j'éteindrai le flambeau.
Mais, hélas! je suis père! oui, je le suis encore.
Ce n'est point pour mes fils que ma voix vous implore,
O généreux Créon! quel que soit l'avenir,
Leur âge et leur valeur pourront les soutenir.
J'ai deux filles, seigneur; douce et frêle espérance!
Elles vont être en butte aux périls de l'enfance;
Le sort qui les menace excite ma pitié;
Laissez-vous émouvoir aux pleurs de l'amitié!
Hélas! d'un tendre père elles étaient chéries;
Mes yeux les surveillaient; mes mains les ont nourries.
Qu'il me soit accordé d'entendre au moins leur voix,
Et de les embrasser pour la dernière fois!...
Mais, ciel!... ô ciel! quel bruit a frappé mon oreille?

Quel sentiment d'amour en mon cœur se réveille !
Mes filles !... est-ce vous à qui je tends les bras ?

CRÉON.

Oui, près de vous, seigneur, on dirige leurs pas.

SCENE VII,

LES MÊMES, LES DEUX FILLES D'ŒDIPE, conduites par Phœdime qui va les recevoir.

ŒDIPE.

Où sont-elles ?... ô dieux ! rendez-moi la lumière !
Mes enfants, approchez !... embrassez votre... père !

(Elles se jettent en pleurant dans les bras d'Œdipe.)

J'entends de longs sanglots sortir de votre sein !
Vous mouillez de vos pleurs ma criminelle main !
Ah ! je pleure avec vous ! dans mon destin funeste,
De l'usage des yeux c'est tout ce qui me reste.
Quel héritage affreux vous laissent mes forfaits !
Qu'allez-vous devenir ? où vivre désormais ?
Quand l'âge amènera le temps de l'hyménée,
Qui voudrait à vos jours unir sa destinée ?
L'opprobre de mon sang rejaillirait sur lui.
Prince, à leurs faibles ans daignez servir d'appui !
Auront-elles le sort d'un père trop coupable ?
Ah ! ne le souffrez pas ; soyez-leur secourable :
Me le promettez-vous ?

CRÉON.

Oui, je vous le promets.

ŒDIPE.

Donnez-moi votre main.... Pour prix de vos bienfaits,

Vivez, régnez heureux! Recevez ma couronne,
Et ces tendres enfants que je vous abandonne.

(A ses filles en les embrassant.)

Vous, que je suis forcé de quitter pour toujours,
Adieu! priez le ciel qu'il abrège mes jours!

(On emmène ses filles.)

CRÉON.

Seigneur, dans le palais souffrez qu'on vous ramène!

ŒDIPE.

Dans ce palais où j'ai.... tremblez qu'on m'y retienne!
J'y porterais la mort.... Qu'on m'arrache d'ici!

(Un Thébain lui prend le bras pour le conduire.)

DIMAS, l'arrêtant et se jetant à ses pieds.

Dans votre exil, au moins, je vous offre un ami;
Je serai votre guide.

ŒDIPE.

Adieu, Dimas! oublie
Un criminel chargé de son ignominie.
Je ne mérite pas tes secours généreux:
L'amitié ne convient qu'à des cœurs vertueux.

(Il sort appuyé sur son guide.)

LE GRAND-PRÊTRE, au peuple.

Voyez comme le ciel frappe dans sa vengeance
Ce roi dont la sagesse égalait la puissance!
Apprenez, par sa chûte, à n'appeler heureux
Que l'homme à qui la mort vient de fermer les yeux.

FIN.

ÉMILE,

COMEDIE

EN VERS ET EN UN ACTE.

Formam quidem ipsam et tanquam faciem honesti vides, quæ si oculis cerneretur, mirabiles amores, ut ait Plato, excitaret sapientiæ.

CIC. de Off. lib. i, cap. 5.

PERSONNAGES.

M. DORVAL.

M.[me] DORVAL.

SOPHIE leur fille.

ARISTE.

EMILE, élève d'Ariste.

La Scène est à la campagne, chez M. Dorval.

Léonard était très-jeune quand il composa cette Comédie : il l'a depuis retouchée avec soin ; il ne la regardait toutefois que comme une étude faite d'après un des ouvrages de J. J. Rousseau qu'il estimait le mieux.

ÉMILE,

COMÉDIE.

[Le théâtre représente une salle meublée avec goût et propreté, mais sans recherche. Au lever du rideau, sur une petite table auprès de laquelle madame Dorval et sa fille sont assises, on doit voir quelques tasses, une théière, etc. Le déjeûner vient de finir : il est à peu près neuf heures du matin.]

SCENE I.

M.me DORVAL, SOPHIE.

M.me DORVAL.

EH BIEN ! de nos amis a-t-on quelque nouvelle ?

SOPHIE.

Aucune.

M.me DORVAL.

Il faut leur faire une bonne querelle.
Tout un jour sans venir ! je ne sais que penser.
Par un billet du moins ils pouvaient s'excuser ;
Emile est si bien né, son Mentor est si sage !
N'as-tu pas envoyé quelqu'un à leur village ?

SOPHIE.

Ils avaient, en partant, promis de revenir ;
Je ne sais plus d'un jour qui peut les retenir ;
Ils n'ont point fait encore une aussi longue absence.

M.me DORVAL.

Emile m'a semblé sortir par complaisance ;
Il paraissait surtout te quitter à regret,
Autant que j'ai pu voir.

SOPHIE, avec un faux air d'indifférence.

Cela m'étonnerait.

M.me DORVAL.

Comment! je vous croyais parfaitement ensemble!
Je ne l'assure pas, mais, à ce qu'il me semble,
Emile obéissant n'a plus de volonté ;
On dirait un captif sous ton joug arrêté :
A ton ordre il s'élance, il vole, il a des ailes.
Il n'eût pas déja pris quelque chaîne nouvelle ?

SOPHIE, de même.

Je ne sais.

M.me DORVAL.

Qui peut donc t'empêcher de l'aimer ?

SOPHIE.

Moi l'aimer ! est-ce un vœu que je puisse former ?
Négligée, oubliée... et... que sais-je ? peut-être...
Ah ! qu'Emile me laisse, et qu'il reste son maître.

M.me DORVAL.

Pourquoi dissimuler un penchant que je voi ?
Je ne puis t'en blâmer, il est digne de toi.
Je te l'ai dit souvent, je le répète encore :
Aime, et consulte-nous ; fais un choix qui t'honore.
Si quelqu'un sait te plaire et s'il est vertueux,
Il suffit, mon enfant, il est riche à nos yeux.
La fortune se perd, mais la personne reste :

Ma fille, tu le sais ; mon exemple l'atteste.
Pour m'unir à Dorval, ses parents et les miens
N'avaient considéré que nos noms et nos biens :
Vois où nous a conduits cette vaine prudence !
Nous n'avons conservé que notre intelligence ;
Et dans cette union, ce qu'on n'a pas compté
Est ce qui produit seul notre félicité.

SOPHIE.

Emile est emporté par les goûts de son âge ;
Cet asile pour lui n'est d'ailleurs qu'un passage.
De sa légéreté prendrai-je un vain souci ?
Quel droit ai-je après tout de le fixer ici ?...

M.me DORVAL.

Ma fille, rien n'échappe au coup-d'œil d'une mère.
D'où viendraient, à son nom, ce trouble involontaire,
Ces regards, quand il sort, prolongés sur ses pas,
Ces soupirs ?... ah Sophie ! et vous ne l'aimez pas !
Sais-tu bien que c'est nous que ton humeur accable,
Et que depuis hier tu n'es pas connaissable ?
Pourquoi ne pas verser tes peines dans mon sein ?
Qui les partagera ? qui plaindra ton chagrin ?
Qui te consolera, si les mains maternelles
Ne peuvent essuyer ces larmes éternelles ?

SOPHIE, attendrie.

Et vous-même, pourquoi dans ce cœur ingénu
Avez-vous imprimé l'amour de la vertu ?
Oui, je le cache en vain, j'aurais un choix à faire ;
Mais j'attendrai longtemps l'homme qui doit me plaire.

M.me DORVAL.

Mais Emile....

SOPHIE.

Son sort ne peut s'unir au mien.

M.me DORVAL.

Pourquoi?

SOPHIE.

Tout me défend de former ce lien.

M.me DORVAL.

S'il fallait consulter les simples convenances,
J'ignore où je devrais borner tes espérances:
Je connais ton mérite et sais l'apprécier;
Quant au sien, c'est au temps à le justifier.

(Elles se lèvent toutes deux.)

Allons, plus de tristesse; écartons ces nuages:
Emile reviendra, j'en ai de sûrs présages.
Ne vas point lui montrer un front chargé d'ennuis.
Crois-moi, par la beauté les hommes sont séduits,
Mais c'est par la douceur et par la complaisance
Qu'on parvient à fixer leur volage inconstance.

SOPHIE, s'appuyant sur le bras de sa mère.

Ciel! les voici!... Sortons.

SCENE II.

M.me DORVAL, SOPHIE, ARISTE, ÉMILE.

ÉMILE, courant à Sophie.

Sophie! écoutez-nous.

M.me DORVAL, emmenant sa fille.

Nous allons vous revoir, messieurs; reposez-vous.

(Elles sortent.

SCENE III.

ARISTE, ÉMILE.

ÉMILE.

Ariste, elle me fuit.

ARISTE, *gaiement.*

Un instant vous sépare,
Et voilà que de vous déja l'humeur s'empare.

ÉMILE.

J'ai bien vu son dépit!

ARISTE.

Mais quand elle saura
Quel soin nous occupait, elle l'approuvera.

ÉMILE.

Allons donc l'informer....

ARISTE.

Y pensez-vous, Emile?
Vous iriez l'obséder jusque dans son asile!
L'attente est un tourment qu'il faut savoir souffrir.
Mon ami, sans courage il n'est point de plaisir.

ÉMILE.

Et comptez-vous pour rien un jour passé loin d'elle?

ARISTE.

Vous en repentez-vous?

ÉMILE.

La cause en est trop belle.
Mais qu'aura-t-elle dit d'un aussi long retard?
Pour l'appaiser, peut-être est-il deja trop tard.

ARISTE.

Si Sophie à ce point se montrait inflexible,
Dites, qu'y perdez-vous? C'est une ame sensible,
Un cœur compatissant qui doit vous attacher.
Le sort nous mène ici quand nous l'allions chercher.
Nous nous sommes promis, vous le savez, Emile,
D'apporter à ce choix un jugement tranquille,
Et le premier objet qui vous frappe les yeux
Attire en ce moment et votre ame et vos vœux.
Mais Sophie, après tout, vous est-elle connue?
Est-ce assez, dites-moi, de l'avoir si peu vue?
Trois mois suffisent-ils? juge-t-ôn dans un jour
Des défauts d'une femme embellis par l'amour?

ÉMILE.

Ah! l'ame de Sophie est facile à connaître;
Sur son front, dans ses yeux on croit la voir paraître.
Son visage animé de modestes appas
Promet un cœur sensible, et n'en impose pas.

ARISTE.

Je n'y vois rien qui frappe.

ÉMILE.

On peut être plus belle;
Mais quelle est la beauté qu'on ne quittât pour elle?
Avec indifférence on peut s'en approcher;
Mais s'en éloigne-t-on sans se laisser toucher?

ARISTE.

On aime son esprit, mais il est ordinaire.

ÉMILE.

Il n'est point affecté, mais il est sûr de plaire.

ARISTE.

Un caprice l'expose à s'oublier.

ÉMILE.

D'accord ;
Mais donnez-lui le temps de connaître son tort,
La réparation en fait presque un mérite :
Son cœur avec excès se soulage et s'acquitte.

ARISTE.

Sa sensibilité va plus loin qu'il ne faut.

ÉMILE.

Qui ne pardonnerait un si charmant défaut ?
Obligeante, attentive, affable, généreuse,
C'est du bonheur d'autrui que Sophie est heureuse.
Discrète en ses propos, vous avez pu le voir,
Respecter les absents est pour elle un devoir ;
Et sa bouche innocente, où l'éloge respire,
Ne sait ni censurer, ni railler, ni médire.
Mais ce qui dans les cœurs produit l'enchantement,
C'est son noble maintien, son silence décent,
Ses talents enchanteurs que la grace décore,
Que tout le monde admire, et qu'elle seule ignore.
Peut-on porter chez soi plus d'ordre, plus de goût ?
A toute heure occupée elle pourvoit à tout.
Sa gloire est d'embellir la maison de son père,
D'aider, de consoler et de servir sa mère.

ARISTE.

C'est fort bien ; mais aussi parlons un peu de vous.
Suffit-il de s'aimer pour devenir époux ?
Avez-vous éprouvé les effets de l'absence ?
Sophie à ses vertus joint-elle la constance ?

Nouveau venu d'ailleurs, étranger dans ces lieux,
Vous êtes-vous flatté de captiver ses vœux?
Son cœur pour se donner a-t-il dû vous attendre?
Eh! qui sait si quelqu'un n'a pas droit d'y prétendre?
Mais quand il serait vrai que ce choix vous convînt,
Sophie a dix-huit ans, vous un peu plus de vingt;
Quel âge pour l'hymen, pour un état austère!
Savez-vous ce que c'est que d'être époux et père?
D'élever un enfant et de le diriger?
Il faut cesser de l'être avant que d'y songer.

ÉMILE.

Nous aurons vos leçons et votre exemple à suivre.

ARISTE.

Eh! mon ami! crois-tu que je dois toujours vivre?...
Cependant, cher Emile, aime, et, maître de toi,
Sois aimé de Sophie en méritant sa foi.
L'espérance te rit, et ses mains créatrices
Te font un univers de joie et de délices:
Que pourrais-je t'offrir qui valût ces beaux jours?
Jouis: peut-être, hélas! ces moments sont trop courts.

ÉMILE.

Je ne suis point heureux; jamais à votre Emile
L'appui de vos conseils ne devint plus utile.
J'intéresse Sophie, et je n'en puis douter;
Elle aime à me sourire, et, loin de m'éviter,
Ma présence lui plaît. Quand je viens, cher Ariste,
Son visage est joyeux; quand je pars, il est triste.
Elle reçoit mes vœux et mes soins quelquefois,
Me donne des avis, je dois dire des lois;
Mais si j'ose parler d'une douce alliance,

Un geste impérieux m'impose le silence;
Et quand j'ajoute un mot, elle me fuit soudain.
Pourquoi, si j'ai son cœur, ne puis-je avoir sa main?

ARISTE.

C'est que tu ne sais pas, dans le siècle où nous sommes,
Ce que plus ou moins d'or donne de prix aux hommes.
Mon enfant, tu souris.... La médiocrité
Conviendrait mieux peut-être à ta félicité.

ÉMILE.

Eh bien! je vais, je cours où son desir m'appelle;
Et pour avoir l'honneur d'être aussi pauvre qu'elle...

ARISTE, l'interrompant.

Voici monsieur Dorval.

SCENE IV.

M. DORVAL, ARISTE, ÉMILE.

M. DORVAL, à Émile.

On se plaignait de vous,
Et je connais des gens qui sont fort en courroux.
Le raccommodement n'e sera point facile;
Il faudra le tenter. Allez, mon cher Emile,
Entrez, et travaillez à faire votre paix.

ÉMILE.

(à Ariste.

Ah! je m'en doutais bien.... Prenez mes intérêts;
Ami; parlez pour moi.

(Il sort.)

SCENE V.

ARISTE, M. DORVAL.

ARISTE.

Vous avez vu ses craintes ;
De son cœur affligé je recevais les plaintes :
A l'aimable Sophie empressé de s'unir,
Il demande un aveu qu'il ne peut obtenir ;
Et d'un refus constant ignorant le mystère ;
Il me sollicitait d'en parler à son père.

M. DORVAL.

Ma fille a trop d'orgueil pour lui faire entrevoir
Le motif d'un refus qu'il ne peut concevoir.
Il est riche, elle est pauvre ; et cette différence
Exige pour la vaincre une grande constance.

ARISTE.

Lui riche ! il n'en sait rien : daigne-t-il s'informer
Si sa fortune sert à le faire estimer ?
C'est pour lui, grace au ciel ! une ressource vaine :
Il donne aux malheureux son temps, ses soins, sa peine,
Sa personne ; et l'argent, à ses dons ajouté,
Est comme un superflu qu'il n'a jamais compté.
De plus il est robuste, adroit, plein de courage :
Le talent qu'il possède est son seul avantage ;
C'est un bien que le sort ne lui peut enlever,
Et qui le nourrira, quoi qu'il puisse arriver.
Si Sophie avait peur d'une telle richesse,
Je ne concevrais rien à sa délicatesse.

M. DORVAL.

Rendre ma fille heureuse est mon ambition.
Quand j'ai perdu mon rang, ma fortune, mon nom,
Elle m'a consolé de toutes ces disgraces.
Sous ce toit ignoré, loin des grands, loin des places,
Nous vivons sans besoins, contents dans nos revers :
Ma fille me tient lieu de tout ce que je perds,
Et je me réjouis que la bonté céleste
M'ait laissé ce trésor en me privant du reste.
Voyez-la, parlez-lui; mais, pour un choix pareil,
Je n'ai sur son esprit que le droit du conseil.
Peut-être aurez-vous peine à vaincre son silence:
J'ai moi-même, sans fruit, lassé sa résistance;
Rêveuse, combattant de secrètes douleurs,
Je la vois s'échapper pour dérober ses pleurs.
Ces mots insinuants, ces caresses touchantes,
De l'amour d'une mère armes toujours puissantes,
Ne savent plus trouver le chemin de son cœur:
Elle écoute, soupire, et pâle de frayeur,
Elle repousse au fond de son ame oppressée
Un aveu toujours près de suivre sa pensée.

ARISTE, après avoir rêvé un instant.

Eh bien! pour l'éprouver il me reste un moyen;
Je vous en ferai part: mais s'il ne produit rien,
Mon unique ressource est d'affranchir Emile
Des liens dangereux d'un penchant inutile.

SCENE VI.

ARISTE, M. DORVAL, ÉMILE un peu animé.

M. DORVAL.

Quoi! déja de retour?... On vous a mal reçu?

ÉMILE.

C'est une cruauté dont je suis confondu!...
Dans un coin du sallon Sophie était assise:
Elle brodait; j'approche, et d'une voix soumise,
Pour l'absence d'hier j'implorais mon pardon;
Elle se lève alors pour quitter le sallon.
Sa mère lui fait signe: elle reprend sa place,
Mais d'un air composé dont la froideur me glace.
Je voulais, en tremblant, bégayer quelques mots;
Mais madame Dorval a changé de propos.
Je n'osais avancer, ni parler à Sophie:
Elle me fait asseoir, et d'une voix polie
Parle de ma santé, de mes amusements,
Et même elle sourit dans de certains moments.
Me voilà ranimé! déja dans mon audace,
J'allais baiser sa main pour assurer ma grace:
On la retire; et puis, se tournant fièrement,
On prononce un *monsieur* si singulièrement!
Ensuite, m'accablant d'un mépris ironique,
C'était des *oui*, des *non* qui faisaient sa réplique.
Consterné, demi-mort de douleur et d'effroi,
J'essayais d'attirer un seul regard sur moi.
J'en reçois un... ah dieu!... quel regard! de ma vie
D'en avoir un pareil je ne me sens l'envie.

Je suis sorti n'osant, de peur d'être odieux,
Risquer d'ouvrir la bouche et de lever les yeux.

M. DORVAL.

Vous m'étonnez ; ma fille est jeune et simple encore,
Mais sait ce qu'elle doit aux amis que j'honore.
Le mépris dans son cœur ne saurait pénétrer,
Et sur ses sentiments je puis vous rassurer :
Je la connais. Laissons passer quelques nuages :
Le calme, cher Emile, est voisin des orages.

ÉMILE.

Ah ! vous ne savez pas jusqu'où va sa rigueur !
Ses regards, qui semblaient respirer la douceur,
Me jurent à présent une haine éternelle.

M. DORVAL.

Il faut que vous ayez de grands torts avec elle.

ÉMILE.

Des torts ! je n'en ai point. Ah ! croyez-en mon cœur.
Mais Sophie elle-même est-elle sans humeur ?
Par exemple, avant-hier, j'en fus bien la victime :
D'avoir baisé sa robe elle me fit un crime.

M. DORVAL.

Vous ne dites pas tout, Emile, assurément ?

ÉMILE, *un peu confus.*

Elle était avec moi seule dans ce moment :
Voilà tout.

M. DORVAL.

Voilà tout ! Mais sous nos yeux, je gage
Que Sophie eût été moins prude, moins sauvage.
Emile, consultez votre ami sur ce point.

ARISTE.

J'estime mon élève, et je ne pense point
Qu'accueilli par un père, admis dans sa famille,
Il voulût l'en punir en offensant sa fille;
Mais tous les séducteurs ont ainsi commencé.

M. DORVAL.

Et depuis trois grands jours vous êtes délaissé!
C'est aussi trop longtemps garder une rancune,
Et cette bienséance est vraiment importune.
Ma fille loin de nous s'effarouche aisément;
Mais moi, je vous réponds du raccommodement.
Adieu: sur votre absence il faudra vous défendre,
Et je vais préparer Sophie à vous entendre.

(Il sort.)

SCENE VII.

ARISTE, ÉMILE, tous deux rêveurs.

ARISTE, à part.

Oui, mon idée est simple, elle peut réussir.
De cette incertitude il est temps de sortir.

ÉMILE.

Vous ne me dites rien, quand vous voyez ma honte?
Mon ami de mes maux ne tient-il aucun compte?

(Il se jette dans les bras d'Ariste.)

Ariste!... arrachez-moi de ces funestes lieux!
Que faisons-nous ici?... fuyons loin de ses yeux.
Si vous aviez pu voir l'orgueil de son silence!
Comme elle rejetait mon humble prévenance!...
Abandonné, trompé dans mes vœux les plus chers,
Je n'ai plus que vous seul, que vous dans l'univers.

ARISTE, sèchement.

Emile, de sang-froid voulez-vous bien m'entendre?
Je prends pitié des pleurs que je vous vois répandre.
Dans ces gémissements, dans ce trouble confus,
Je cherche mon élève, et ne le trouve plus.
Maintenant amolli dans une vie oisive,
La beauté le gouverne et l'amour le captive.
Il est venu vers vous, cet enfant plein d'attraits,
Timide, souriant, vous dérobant ses traits,
Couvrant ses trahisons des jeux de l'innocence :
Vous l'avez dans vos bras reçu sans défiance;
Enivré, transporté, vous ne m'écoutiez pas
Quand mon expérience annonçait vos combats.

ÉMILE.

Le ciel semblait ouvert dans les yeux de Sophie,
Et je croyais y voir le bonheur de ma vie.

ARISTE.

Oui, l'on veut être heureux : c'est le premier desir,
Le seul qui reste en nous jusqu'au dernier soupir;
Mais ce bonheur, Emile, on s'use à le poursuivre,
Et sans l'avoir atteint on achève de vivre :
Nous le voyons de loin comme un phare trompeur,
Qui semble en l'attirant fuir le navigateur.
Ami, lorsqu'attestant la suprême puissance,
Je te reçus d'un père au jour de ta naissance,
Quand je vouai mes jours pour embellir les tiens,
Savais-je où mon serment étendait ses liens?
Qu'il soit heureux, disais-je, et je suis sûr de l'être!
Mon espoir avec toi parut toujours s'accraître.
Quand l'âge dans ton sein fit germer la raison,

Je parvins à t'armer contre l'opinion ;
J'écartai de ton cœur, quand il devint sensible,
L'attrait des passions souvent irrésistible :
J'étais fier de mes soins, et je m'applaudissais
De prolonger pour toi cette innocente paix.
Mais tu touchais, Emile, à cet instant d'orage
Où l'art s'oppose en vain à la fougue de l'âge ;
Un ennemi nouveau commence à s'élever ;
Cet ennemi, c'est toi : je ne puis t'en sauver.
Indépendant du sort, enfant de la nature,
Tu sais souffrir les maux que l'infortune endure ;
Mais ceux de l'ame encor ne te sont point connus :
Tu vas les éprouver, ils sont enfin venus :
Tu vas connaître l'homme et toute sa misère :
L'humanité sur toi va peser toute entière.
Esclave des desirs, des craintes, des soupçons,
Tu boiras de l'amour les plus mortels poisons.
Quel amas de tyrans, sans altérer ton être,
Peut entrer dans ton ame ouverte au premier maître !
Tu sais souffrir ! sais-tu commander à ton cœur ?
C'est de là cependant que dépend ton bonheur ;
A ses affections ta vie est enchaînée :
Ses vœux sont étendus, mais sa force est bornée.
Vois comme ta pensée a déja pris l'essor !
Tu crains de perdre un bien que tu n'as pas encore.
Si tu l'obtiens, attends de nouvelles alarmes :
Car l'amour se nourrit d'amertumes, de larmes.
Songe, toi qui te plains de l'absence d'un jour,
Quel tourment s'il fallait vous quitter sans retour !
Il le faudra pourtant ; et cet amour te lie,

Comme si la durée en était infinie !
O mon Emile ! apprends à régler tes desirs :
Le devoir et l'honneur vont avant les plaisirs.
Apprends à te priver, quand la vertu l'ordonne,
De ces biens que le sort prête plus qu'il ne donne.

ÉMILE, dont l'inquiétude va en augmentant.

Où tendent ces discours ? qu'allez-vous m'annoncer ?
Je tremble.... expliquez-vous.

ARISTE.

Il faut, sans balancer,
Quitter Sophie.

ÉMILE.

O ciel ! abandonner Sophie !
La tromper !... me souiller de cette perfidie !
Etre un parjure ! un traître !...

ARISTE.

Eh ! ne vouliez-vous pas
Vous-même loin d'ici précipiter vos pas ?

ÉMILE.

Savais-je en ce moment ce que je voulais faire ?
J'étais un malheureux qu'égarait sa misère.

ARISTE.

Vous m'avez mal compris. Non, ce n'est pas de moi
Qu'Emile peut apprendre à violer sa foi ;
Mais je veux qu'il apprenne à supporter l'absence ;
Qu'il gagne, en s'éloignant, le prix de la constance.
Vous avez épuisé votre félicité ;
Pensez-vous retrouver dans la réalité
Les charmes que vos sens goûtaient dans l'espérance ?
Il n'est rien au-delà de cette jouissance.

L'illusion se perd, et l'objet de nos vœux
Se désenchante, hélas! quand il nous rend heureux.
Allez fonder vos droits : pour achever de plaire,
Que de choses encor n'avez-vous pas à faire!

ÉMILE.

Pourquoi me refuser au bonheur qui m'attend?
N'est-ce pas rejeter la main que l'on me tend?
Que je sois son époux, je suis prêt à vous suivre.

ARISTE.

Comment! loin de sa femme Emile pourrait vivre!
S'unir pour se quitter!

ÉMILE.

Eh bien! s'il faut partir,
Si vous me l'ordonnez, je ne sais qu'obéir;
Mais dans le désespoir où la douleur m'emporte,
Il faudra m'arracher du seuil de cette porte.
Je vous dirai : Mon père, accordez à mes yeux
Qu'ils puissent voir encor ces hôtes généreux;
Que je leur dise, Adieu, couple digne d'envie;
Et vous, Sophie, adieu!... je laisse ici ma vie.

ARISTE.

Vous les verrez. Sophie ignore mes desseins:
Parlez-lui; pressez-la d'éclaircir vos destins;
Employez sur son cœur toute votre éloquence,
Et ne partez qu'heureux, ou privé d'espérance....
Elle vient, je vous laisse.

EMILE, SOPHIE.

SOPHIE.

Ariste était ici:
Je le cherchais, il sort..... m'allez-vous fuir aussi?

ÉMILE.

Non : souffrez qu'un instant je me mette à sa place.
Votre froideur, Sophie, annonce une disgrace.
Qu'ai-je donc fait? quel tort me faut-il expier?
Mon absence d'un mot peut se justifier.
Ariste vous dira....

SOPHIE.

Qu'est-il besoin d'excuse?
Voyez-vous qu'on se plaigne? est-ce qu'on vous accuse?
Quoique de vos moments on puisse être jaloux,
Il vous est bien permis de disposer de vous.
Je vous fais aisément grace de votre absence;
Faites-moi grace aussi de mon indifférence.
Je connais les devoirs de l'hospitalité;
Mais avec des égards n'êtes-vous pas traité?
Ai-je manqué pour vous de soins, de complaisance?
Qu'exigez-vous encor? Trois mois de connaissance
Vous donnent-ils ici les droits de l'amitié?
Il faut bien plus de temps avant qu'on soit lié!
Il faut bien autrement qu'on s'éprouve l'un l'autre!
Sais-je si mon humeur conviendrait à la vôtre?
Je ne vous cache point que pour donner ma foi,
Je voudrais un cœur tendre et qui fût tout à moi.
Je dis plus : mes desirs, présomptueux peut-être,

Voudraient faire un amant d'un époux et d'un maître.
Un faible attachement ne peut me contenter :
J'en exige un sans borne, et crois le mériter.
En refusant vos vœux je sens ce qu'il m'en coûte :
Le don de votre cœur est précieux, sans doute :
Personne plus que moi n'estime vos vertus ;
Mais après cet aveu n'attendez rien de plus.

ÉMILE.

Ah Sophie ! est-ce vous qui me faites entendre
Ce doute injurieux à l'amour le plus tendre ?
Je n'aimais point encor ; c'est à vous que j'ai dû
Les charmes d'un lien qui m'était inconnu.
Mon cœur à son penchant livré sans défiance,
Au calme du bonheur s'abandonnait d'avance.
Dans son illusion peut-être il s'est flatté,
Mais vous avez paru me voir avec bonté.

SOPHIE.

Vous ignorez, monsieur, quel obstacle invincible
S'oppose à ce bonheur qui vous semble paisible.
Peut-être avez-vous cru franchir d'un pas aisé
L'espace qu'entre nous la fortune a placé :
Vous vous êtes trompé. Soit orgueil ou justice,
Je ne veux pas, du sort corrigeant le caprice,
Agréer un époux qui de ma pauvreté
N'aurait point à m'offrir la douce égalité.

ÉMILE.

Si ce moyen, Sophie, était en ma puissance ?
Si, renonçant au bien que le sort me dispense,
Je ne souhaitais plus que d'être, comme vous,
Riche des seuls trésors dont mon cœur soit jaloux....

SOPHIE.

Ce parti violent serait fâcheux à prendre.
Du sein de l'opulence il est dur de descendre.
Vous ne prévoyez pas ce qu'entraîne d'ennuis
La médiocrité de l'état où je suis.
Je veux vous éviter la censure commune:
On rirait de vous voir fuir ainsi la fortune;
Il faudrait vous jeter dans le fond d'un désert.
D'ailleurs, présumez-vous que je l'aurais souffert?
Non, je sens trop le prix d'un pareil avantage,
Quand il est par hasard entre les mains d'un sage.
Vous garderez votre or pour faire des heureux,
C'est là l'ambition qui doit fixer vos vœux.
Je ne retiendrai point dans un cercle vulgaire
L'homme né, comme vous, pour jouir et pour plaire;
Et je rends votre cœur à la société,
Satisfaite en secret de l'avoir mérité.

ÉMILE.

Eh! que me fait à moi la censure du monde?
C'est votre seule estime où mon bonheur se fonde.
Que me font les besoins, les maux, la pauvreté?
Je sais subir la loi de la nécessité.
Ah Sophie! avec vous puis-je craindre la peine?
Vous aimez votre mère: elle sera la mienne.
Combien tous vos parents seront chers à mes yeux!
Quelles attentions, quels soins j'aurai pour eux!
Mais vous me condamnez à garder mes richesses.
Eh bien! aux malheureux faisons-en des largesses;
Que la veuve indigente et l'orphelin tremblant
Trouvent dans nos secours un appui consolant.

Soyons pour ces hameaux une autre providence ;
Que votre main propice y verse l'abondance,
Et fasse publier à tout un peuple ému
Que Sophie est encor belle de sa vertu.

SOPHIE.

Ne me surprenez pas ; je me connais, Emile :
Mon cœur est à l'excès superbe et difficile.
La paix qu'on goûte ici peut vous avoir séduit :
Vous êtes abusé sur ce simple réduit ;
Mais le dégoût, l'ennui, que sais-je ? l'habitude
De ne plus voir que moi, de m'aimer par étude,
Peut obscurcir un jour le front de mon époux,
Et de mes biens alors je perdrais le plus doux ;
Je croirais dans vos yeux trouver un témoignage
Que de notre union vous sentez l'esclavage.
Aujourd'hui vous aimez ; l'amour embellit tout,
Mais un sort monotone amène le dégoût.
Vous entrez dans le monde, il faut le mieux connaître :
De plus dignes objets vous fixeront peut-être :
Eloignez-vous, partez, voyez d'autres climats ;
Et si le sort un jour ramène ici vos pas,
Nous vous accueillerons dans cette humble retraite
Comme on reçoit, Emile, un ami qu'on regrette,
Flattés de retrouver le mortel généreux
Qui n'a pas dédaigné le toit des malheureux.

ÉMILE.

Vous me désespérez ! Quel funeste langage !
Quel mélange accablant de faveur et d'outrage !
Moi fuir ! moi vous quitter ! moi, que je cherche ailleurs
Cette douce union qui ravissait nos cœurs !

Avez-vous oublié ces jours purs et tranquilles ?
Ces heures de leçons que vous rendiez faciles,
Nos courses, nos travaux, nos jeux, nos entretiens ?
C'était-là le bonheur, ce sont-là les vrais biens !
On ne les goûte point dans le trouble du monde ;
Mais dans l'obscurité, mais dans la paix profonde,
Auprès de l'amitié qui console nos jours.
Vos lèvres ont cent fois proféré ce discours,
Sophie ; et vous voulez que d'ici je m'exile,
Le cœur, hélas ! trop plein de ce charmant asyle.
Ariste aussi l'exige, il me l'a déclaré.
Pour m'éloigner de vous tout semble conjuré !...
Ariste ! mon ami !... lui que je croyais l'être !
Dès demain, dès ce soir, dans une heure peut-être,
Il m'entraîne ! et je pars, sans savoir seulement
Si j'emporte avec moi le nom de votre amant,
Si ma fidélité, si mon amour vous touche,
Sans en avoir enfin l'aveu de votre bouche.

SOPHIE, troublée.

Votre ami, dites-vous, se dispose à partir ?

ÉMILE.

De ce cruel dessein il vient de m'avertir.

SOPHIE, avec beaucoup d'embarras.

Sa résolution me paraît bien soudaine....
Mais, après tout... Emile... allez, qu'il vous emmène !
Je dois le desirer.... allez, et plût aux cieux
Que vous n'eussiez jamais approché de ces lieux !

(Elle veut sortir.)

ÉMILE, l'arrêtant.

Vous sortez !... ah ! du moins dites une parole,

Un mot de bienveillance, un mot qui me console.

SCENE IX.

SOPHIE, ÉMILE, M.me DORVAL, M. DORVAL, ARISTE.

ARISTE, à Emile.

C'est ici le moment d'affermir nos esprits;
Il faut nous séparer de nos hôtes chéris.
Emile, nous partons; mais leur bonté touchante
A notre souvenir sera toujours présente.

M. DORVAL.

Je ne puis approuver un si brusque départ.

M.me DORVAL.

Ariste, à vos motifs pourrait-on prendre part?

ARISTE.

Dans ces lieux enchantés le temps passe bien vîte,
Madame: nous avons oublié dans sa fuite,
Qu'Emile avait encore une tâche à remplir,
Un voyage entrepris qu'il devait accomplir.

M.me DORVAL.

Mais l'hiver est prochain; la saison des orages
N'est pas, vous l'avoûrez, favorable aux voyages:
Attendez le printemps et restez avec nous.

M. DORVAL, à Sophie.

N'en es-tu pas d'avis?

SOPHIE, avec embarras.

Nous vous en prions tous.

M. DORVAL.

Ariste, à vous garder, quant à moi je m'apprête.

ÉMILE, à Ariste, à demi-voix.

Que vous êtes heureux ! personne ne m'arrête.

M. DORVAL, à Emile.

Comment ! je compte bien vous retenir aussi !
Et, s'il faut m'appuyer, je sais quelqu'un ici....

SOPHIE.

Quel est donc ce quelqu'un ? ... ce n'est pas moi, je pense ?

M. DORVAL.

Avant de m'écouter, tu t'excuses d'avance !
Que t'importe ? pourvu que ce ne soit pas toi.

M.me DORVAL.

Ma fille de ce soin se repose sur moi ;
Je m'en charge.

ÉMILE, se jetant au cou de M.me Dorval.

Ah ! madame !

M.me DORVAL.

Oui, je retiens Emile ;
Son séjour nous est cher.

M. DORVAL.

Ajoutez même, utile.
Ma fille apprend de lui la danse, le dessin,
L'histoire, la musique ; il est son maître enfin.
(S'approchant de Sophie.)
Tu pleures, mon enfant !... mais à voir cette scène,
Dirait-on que pour lui Sophie ait de la haine ?

SOPHIE, toute en pleurs.

De la haine !

M. DORVAL.

Il le dit.

SOPHIE.

Il vous a mal instruit.

M. DORVAL.

On le boude, on l'évite, eh! pourquoi tout ce bruit?

M.me DORVAL, à Sophie.

Ayez, ma chère enfant, un peu de complaisance;
Il faut à notre ami passer un jour d'absence.
Je n'ai point oublié tout ce que je lui doi:
Les talents près de lui se rassemblent chez moi.
J'aime à me rappeler notre aisance première,
En voyant les beaux arts qui me la rendaient chère.

M. DORVAL.

Nous savons sa conduite; et s'il n'est pas venu,
C'est que par des devoirs il était retenu.
Quand il est loin de nous, il a plus d'une affaire:
Il court les champs, observe, examine, s'éclaire;
Tantôt donne un avis, et tantôt le reçoit;
Aux travaux qu'il connaît compare ceux qu'il voit,
Juge des lieux divers les diverses cultures,
Propose aux laboureurs des méthodes plus sûres,
Offre même l'exemple, et manie à leurs yeux
Leur instrument docile à son bras vigoureux.
Il se plaît à chercher dans leurs humbles chaumières
De pauvres paysans, des familles entières;
De leur bien, de leur dette avec eux il s'instruit,
Leur donne peu d'argent, mais le place avec fruit.
Que vous dirai-je enfin? la douleur, la misère,
Ne sont point à ses yeux une chose étrangère:
Il n'est jamais pressé de fuir les malheureux;
Il les sert, les nourrit, prend son repas chez eux,

Et, faisant de son sort oublier l'avantage,
Il reste encor l'égal du pauvre qu'il soulage.

M.me DORVAL.

J'applaudis de bon cœur à d'aussi nobles traits;
Mais de ma fille aussi prenons les intérêts.
Vous le savez, Emile; elle est douce, indulgente,
Mais sur les procédés scrupuleuse, exigeante:
Jalouse de ses droits et de ses volontés,
Elle observe avec soin si vous les respectez,
Si vous les devinez, si votre vigilance
Dans le moment précis fait cesser votre absence:
Elle ne veut vous voir ni plus tôt ni plus tard.
Plus tôt, à vos seuls goûts serait avoir égard;
Plus tard, serait montrer un air de négligence;
Et négliger Sophie! Emile, quelle offense!
N'est-il pas vrai, ma fille?

M. DORVAL.

Eh quoi! prétendez-vous
Qu'il doive exactement se rendre auprès de vous?
Lui prescrire une marche étroite et régulière,
Serait le captiver sous un joug trop austère.
Il lui faut l'air, l'espace, et l'agitation,
Et vos ordres ici le tiennent en prison.

ARISTE.

Je puis être, au surplus, la caution d'Emile.
(A Sophie.)
Loin de vous, à vos lois il n'est pas moins docile.
Bien qu'à la dérobée il pût souvent vous voir,
Aux faveurs du hasard il ne veut rien devoir;
Il a cette fierté d'une ame délicate,

Qui de sa propre estime et se paye et se flatte.
Mais s'il n'approche pas de cet heureux séjour,
Il erre avec plaisir dans les lieux d'alentour;
Il aime à rechercher les traces de Sophie:
Quoiqu'absente, avec elle il passe encor sa vie.

M.me DORVAL.

Je vous crois : cependant, peut-on justifier
Le procédé qu'Emile eut dans cet atelier
Où nous fûmes un jour le surprendre à l'ouvrage,
Chantant et travaillant avec un grand courage,
Les cheveux en désordre et le maillet en main,
Comme un simple artisan qui veut gagner son pain?
C'était assurément un tableau plein de charmes,
Et de plaisir ma fille en répandit des larmes.
Combien dans sa fortune il montrait de grandeur,
Lorsqu'aux travaux du pauvre il soumettait son cœur!
Mais quand j'allais partir, je fus bien étonnée
Qu'Emile nous laissât pour finir sa journée.
Quoi! ne peut-il, disais-je, avec un prix léger,
Satisfaire le maître et le dédommager?

SOPHIE, avec feu.

Ah! ne le blâmez pas! il tenait sa promesse.
S'il avait pour la rompre usé de sa richesse,
Et suppléé par l'or à son engagement,
Bientôt à la fortune asservi lâchement,
Il s'accoutumerait à remplacer par elle
La vertu, le devoir, et la foi personnelle.
Lui qui verse l'argent avec profusion,
L'aurait-il épargné dans cette occasion?
Croyez-vous qu'à rester il n'avait pas de peine?

Il est resté pour moi ! j'en étais bien certaine !

ÉMILE, transporté.

O ma chère Sophie ! organe de l'honneur !
Comme vous pénétrez dans le fond de mon cœur !

M.me DORVAL.

Mais enfin, puisqu'ici l'on parle de promesse,
Hier qu'avait-il fait de sa délicatesse ?
Il s'engage à venir ; l'heure est prise, on l'attend ;
Avec inquiétude on compte chaque instant ;
Le jour fuit, le soir vient, et personne n'arrive !
On les croit morts : jugez si l'alarme était vive !
Il faut faire au galop partir un messager,
Car ils sont tout au moins dans le plus grand danger.
On les trouve bien sains ; et ce qu'on peut nous dire,
C'est que de leur conduite ils viendront nous instruire.

ARISTE, se plaçant entre M.me Dorval et Sophie.

Madame, et vous, Sophie, au nom de l'amitié,
Ecoutez-moi ! ce tort sera justifié.
Nous approchions d'ici, quand notre ame est troublée
Par des gémissements sortis de la vallée :
Nous courons ; nous trouvons un homme renversé,
Qu'en le faisant tomber son cheval a blessé.
Nous crions ; notre voix n'était point entendue.
Le remettre à cheval, c'était peine perdue.
Nous lions dans le bois sa monture à l'écart ;
De nos bras au blessé nous faisons un brancart,
(Le trajet était long, la montagne était rude,)
Et nous entrons chez lui rendus de lassitude.
Que faire ? loin de tout, dans la confusion ?...
Emile sort, il vole, il retourne au vallon,

Prend le cheval, s'élance, et bientôt de la ville
Il accourt précédé d'un chirurgien habile.
Avec son domestique il le suivit à pié,
Sitôt que son exprès vous fut expédié.
Nous avons dans la nuit prolongé notre tâche,
Sans prendre l'un et l'autre un moment de relâche:
Je n'ajouterai rien; nous sortions de ces lieux
Quand nous sommes venus nous offrir à vos yeux.

ÉMILE, à Sophie.

De vous dépend mon sort, il est bien vrai, Sophie!
Mais vous n'espérez pas que je vous sacrifie
Des devoirs à mon cœur encor plus chers que vous.

SOPHIE.

Prends cette main, Emile, et deviens mon époux.
Fière de ton amour, je me rendrai moi-même
Digne, si je le puis, de cet honneur suprême.

ÉMILE, se jetant à ses pieds.

Votre époux! ah! toujours je serai votre amant!
Je veux l'être, Sophie, et j'en fais le serment.

M.me DORVAL.

Emile a triomphé, mais ce n'est pas sans peine.

M. DORVAL.

Avec de six beaux droits il n'est rien qu'on n'obtienne.

ARISTE.

Emile, en recevant ce prix de la vertu,
Vous voyez qu'un bienfait n'est pas toujours perdu.

FIN.

ALEXIS;

ROMAN PASTORAL.

ALEXIS,

ROMAN PASTORAL.

L'ÎLE DES NYMPHES s'élève au milieu des eaux du fleuve Pénée, dans ce beau vallon de Tempé, si connu par le chant pastoral des Muses. Le jour était venu où les habitants de l'île célébraient les fêtes du printemps : cette pompe solennelle y attirait le concours de tous les peuples voisins. Les jeunes Thessaliens s'empressaient de s'y rendre pour se signaler dans les jeux sacrés, ou pour voir les belles insulaires. Un grand nombre arriva de Tempé, et des campagnes délicieuses qui s'étendent sur l'autre bord du fleuve. Là parurent aussi ceux qui habitent le mont Ossa, éternellement ombragé par des forêts de pins ; ceux qui dansent dans les bois odoriférants de l'Hélicon, et sur l'Olympe toujours couvert de lauriers. Des couples heureux marchaient en se tenant la main, et en chantant leurs amours.

Les vieillards eux-mêmes s'associaient aux plaisirs de la jeunesse : car dans cette contrée, où se trouvait réuni, pour la félicité des hommes, tout ce que la nature peut donner, et tout ce que la simplicité des mœurs peut ajouter à la nature, ils faisaient du doux soin d'aimer leur unique affaire.

Parmi les Thessaliens était Alexis, le plus jeune des bergers de Tempé : son cœur n'avait pas encore aimé ; mais le moment approchait où il devait sentir le pouvoir de la beauté.

Une foule d'insulaires vint au devant de cette troupe élégante. Les jeunes filles s'avançaient deux à deux, vêtues d'un lin blanc comme la neige des montagnes. Jamais on n'avait vu tant de charmes réunis. La fraîcheur, l'enjouement, l'éclat du teint, la grace embellie par l'innocence, tout inspirait le desir. La douce et naïve Délie marchait les yeux baissés ; sa chevelure, d'un blond pâle, tombait sur ses épaules en boucles négligées, ou remontait sur sa tête en tresses d'or, et allait se confondre avec les roses de sa couronne. Un feston de violettes descendait autour de sa taille pareille à celle des nymphes : comme ses compagnes, elle portait une corbeille de fleurs

en tribut aux divinités bienfaisantes qui veillaient sur la contrée.

Quand on eut déposé les offrandes sur l'autel, Atis s'en approcha, et jetant un coup-d'œil sur l'assemblée, il chanta ces couplets :

Jeunes bergers ! jeunes bergères !
Venez répéter mes chansons !
Le printemps, aux ailes légères,
Est descendu dans nos vallons.

La douce haleine de Zéphire
Annonce le plus beau des mois.
O nymphes de l'humide empire !
Epargnez nos champs et nos bois.

Nous vous portons des fleurs nouvelles,
Image de nos simples vœux :
Nos beaux jours passeront comme elles ;
Protégez ces moments heureux.

Ne laissez point vos flots rebelles
Couvrir nos asyles charmants ;
Gardez des bouquets pour les belles,
Et des berceaux pour les amants.

Pendant qu'il chantait cet hymne, Alexis contemplait Délie et suivait tous ses mouvements : quand elle se penchait à l'oreille de

ses compagnes, il se penchait pour l'écouter, quoiqu'il fût loin d'elle : quand elle souriait en leur parlant, il souriait comme s'il eût entendu ce qu'elle disait. Une fois elle osa lever sur lui ses regards timides, et rougit ; il baissa les siens, et se troubla. Dès qu'il la vit s'éloigner après le sacrifice, il n'y eut plus de fête pour lui jusqu'au moment où elle reparut.

La lice des jeux étant ouverte, on proposa le prix du chant : c'était une coupe qui sortait des mains de l'artiste ; elle exhalait encore l'odeur de l'olivier. Deux branches de lierre, entrelacées de soucis dorés, erraient autour de ses bords, et se courbaient pour lui former une anse ; au dehors, on voyait un vieux bucheron accablé de son fardeau ; ses genoux chancelaient, et son corps voûté s'appuyait sur un bâton. Un enfant lui donnait un vase plein d'eau, et la douce pitié respirait dans ses regards. L'intérieur de la coupe représentait une jeune fille endormie : un berger, assis près d'elle, agitait un rameau sur son visage, pour en écarter les abeilles ; et plus loin, des agneaux se baissaient sur une fontaine pour humer la surface de l'onde.

Trois bergers s'offraient pour disputer la

coupe. Alexis était le plus jeune. Ses rivaux avaient acquis dans leur art une grande expérience. L'un d'eux avait été formé par le célèbre Daphnis, dont on chantait les airs dans toute la Thessalie ; il était venu des bords où l'Acis roule ses eaux sacrées. L'autre avait quitté le Ménale, habité par le dieu Pan. Il savait toutes les chansons de Lysippe, le plus fameux chanteur de la Grèce : on croyait même qu'il avait eu des leçons d'une Muse dans les bois de l'Hélicon. Alexis n'avait point eu de maître ; mais il était inspiré par l'amour et par la présence de Délie ; sa flûte était de simples roseaux, joints par une cire flexible.

Alcidon chanta, sur une lyre d'ivoire, les premiers temps de l'univers, où tous les hommes étaient pasteurs ; la guerre des dieux, l'exil d'Apollon, et son séjour chez les bergers d'Admète ; les arts portés sur la terre, et le bonheur de la vie champêtre.

Milon, qui le suivit, traça la marche des saisons ; il peignit le printemps couronné de fleurs, conduit par les heures et les grâces ; l'été dépouillant les moissons, et les nayades se jouant dans les eaux : Bacchus et les nymphes, armés de thyrses, venaient annoncer

la vendange et les plaisirs de l'automne : enfin, le triste hiver menait après lui les frimats et les tempêtes.

Alexis parut le dernier. Une douce timidité rendit d'abord sa voix tremblante. Le battement de son sein faisait soulever sa guirlande; et toutes les bergères, charmées de sa frayeur, souhaitaient de le voir triompher. Il chanta de l'accent le plus tendre les plaisirs de sa vie domestique, les sentiments de son premier âge, son amour pour son père : il exprimait avec tant de chaleur les vertus de cet honnête vieillard, que les larmes coulaient de tous les yeux. Au moment où il le peignait accueillant les infortunés, offrant l'hospitalité aux voyageurs, et bénissant les dieux du bonheur de sa journée quand il avait pu faire le bien, tout le cercle se leva; un cri de joie et de plaisir sortit de toutes les bouches, et les applaudissements l'interrompirent. Lui-même, pénétré de son récit, l'œil humide, la voix étouffée par l'excès de son émotion, fut obligé de s'arrêter. On le conduisit aux pieds de la bergère que le sort avait choisie pour donner la couronne au vainqueur; c'était Délie. Il mit un genou devant elle; l'aimable enfant

parut confuse : il était facile de voir que son cœur suivait le don de la couronne.

On proposa ensuite le jeu des opinions, et voici comme on le jouait. Un vieillard établissait une question : quelqu'un y répondait ; et l'opinion de celui-ci était combattue par un voisin, qui à son tour donnait la sienne.

Sophronyme, comme le plus ancien de l'assemblée, demanda ce qu'on devait le plus désirer. Durson dit que c'était les richesses, parce qu'avec elles on peut acquérir les autres biens du monde, tels que l'aisance de la vie, les distinctions, les honneurs, la considération publique, et même l'estime. Durson était un habitant de Thessalonique, nouvellement arrivé à Tempé : ses vastes possessions s'étendaient le long des bords du fleuve ; et dans la simplicité de ces lieux champêtres, il avait porté tout le faste des villes. Arcas répondit que si la fortune offrait des avantages, elle entraînait beaucoup de maux et d'infirmités attachés à la vie opulente, et qu'il préférait la santé, parce qu'elle était la source de la gaieté, de la bonne humeur, de l'insouciance et du plaisir ; qu'elle assaisonnait de l'appétit le mêts le plus frugal, et qu'elle répandait le baume du som-

meil sur des membres exercés par le travail; tandis que le riche, au milieu de ses longues veilles, roulait sur le duvet ses éternelles sollicitudes, et périssait de dégoût à la fumée de ses banquets. Alcippe dit que la santé ne suffisait pas au bonheur, parce qu'il était un âge où l'activité du sang allumait des passions tumultueuses; mais que la vertu donnait la paix de l'ame et des jouissances que l'âge ne pouvait détruire. D'autres ajoutaient, qu'avec la vertu il fallait encore la puissance de faire le bien, parce que sans elle, l'homme vertueux n'a que des vœux stériles; et ils souhaitaient d'être rois, afin de rendre leur peuple heureux. Quelqu'un répondit, que la félicité publique était une belle chimère; qu'il était presqu'impossible aux rois d'y prétendre, parce qu'ils se laissent trop souvent gouverner par les passions d'autrui, et tromper par les flatteurs dont la voix murmure à leur oreille qu'ils sont les bienfaiteurs du monde, que leur règne est béni, et qu'il n'y a point d'infortunés dans leur empire. Ceux-là desiraient un ami, ajoutant que l'amitié doublait les plaisirs et partageait les peines, et que les rois eux-mêmes descendaient du trône pour chercher des amis,

Quand ce fut le tour d'Alexis, il dit, avec une rougeur modeste et en regardant Délie, que la tendre union de deux époux lui paraissait le comble du bonheur : il établit son opinion sur des preuves si touchantes, qu'il entraîna tous les suffrages, et l'on convint que ce sort était celui qui approchait le plus de la félicité parfaite.

Le vainqueur des jeux avait le droit d'offrir ses couronnes à la bergère qu'il préférait, et toutes les jeunes filles rangées autour d'Alexis attendaient son choix : il s'approcha de Délie, et lui mit en tremblant ses couronnes sur la tête. Les battements de mains s'élevèrent au milieu de l'assemblée, et Délie, placée sur un trône de verdure, fut pour ce jour la reine de la fête.

Quand Vesper parut, les bergers de Tempé repassèrent le fleuve, au bruit d'une musique harmonieuse qui retentissait dans les échos des montagnes. Délie resta longtemps immobile sur le rivage ; elle suivait des yeux la flotte qui fendait les ondes, et elle disait : O Alexis ! qu'un vent doux et propice te favorise dans ta route ! que la brillante étoile du soir te conduise vers la cabane de ton père,

de ce bon vieillard dont le fils est si digne de lui ! A ces mots, elle s'éloigna tristement avec ses compagnes. Alexis, penché sur le bord de son bateau, ne cessa de la voir qu'au moment où elle se perdit dans les ombres du crépuscule : alors il demeura morne et silencieux. Les bergers lui disaient en riant : Alexis ! tu aimes. Il soupirait, et se taisait. Les autres contaient leurs aventures, et montraient les présents qu'ils avaient reçus de leurs maîtresses. Alexis n'avait que des souvenirs, mais ils suffisaient à son bonheur. Dès qu'il revit son père, il voulut lui parler de son triomphe, et ne l'entretint que de la belle insulaire. Il lui faisait le récit de tous ses charmes, et le vieillard souriait aux tableaux de son fils. O mon père ! disait le jeune homme enivré d'amour, les yeux de Délie sont comme le ciel ouvert ; les paroles qui coulent de ses lèvres sont plus douces que le miel. Heureux le sein qui l'a nourrie, et le vallon qui la possède ! Ah ! sans doute, à sa prière, la fraîche rosée, fille de Jupiter, descend pour baigner les campagnes ; sans doute les pleurs de l'infortuné se tarissent auprès d'elle. Délie doit répandre sur ceux qui l'approchent l'oubli de la douleur ; car en

la voyant, on ne songe plus qu'à la voir. Alexis avouait seulement qu'elle était orpheline et pauvre; et le vieillard lui dit: Mon fils, tu fais bien de l'aimer; car rien n'est si beau que d'aimer la vertu: les biens de la fortune périssent; mais le trésor d'une ame douce et bienfaisante est un présent du ciel que le temps ne peut nous ôter, et qui nous console de l'absence de tous les autres.

L'amour avait fait languir Alexis depuis la saison des fleurs jusqu'à la moisson: il résolut enfin de vaincre sa timidité, et de passer dans l'île des Nymphes. Les nuages dorés de l'orient annonçaient le retour de la lumière, quand il se rendit à l'autre bord. En reconnaissant les lieux où il avait vu Délie, il se livrait à cette mélancolie si chère aux amants qui retrouvent les vestiges de leur bonheur. Egaré dans un doux oubli de lui-même, il suivit quelque temps la rive du Pénée, tapissée d'une fraîche pelouse, et il entra dans un bois dont l'obscurité flattait sa rêverie: des berceaux de myrte y formaient une voûte impénétrable au jour: Là, le chèvre-feuille courait en festons sur des touffes de jasmins, ou montait autour de l'acacia qu'il couronnait de ses

guirlandes. On ne pouvait pénétrer dans ce bocage sans éprouver un sentiment de volupté ; et plus d'une bergère, que les soins d'un amant n'auraient su vaincre, avait été gagnée par les charmes de cet asyle.

Alexis fut étonné de voir un tombeau dans un si beau lieu. Ce monument était d'une grande simplicité : sur la pierre sépulcrale, on avait représenté une rose fanée, avec cette inscription : « Elle fut belle. » Près de là, il aperçut un vieillard assis sur le gazon, et penché sur les genoux d'une bergère qui l'écoutait. Il était couronné d'hyacintes; ses cheveux parfumés, et l'élégance de son vêtement, s'accordaient assez bien avec une certaine mollesse voluptueuse répandue dans ses manières. Il chantait ces vers en mariant sa voix au son d'une lyre :

Hâtons-nous d'aimer, ô Delphie!
Ce beau jour est encore à nous.
Que mon ame à la tienne unie
Trompe l'effort du temps jaloux!

Qu'un doux souvenir me console
Des autres biens que j'ai perdus!
Quand l'âge du bonheur s'envole,
On vit dans l'âge qui n'est plus.

Ce vieillard était Sophronyme. Il connaissait le cours des astres et les différents systêmes du monde ; mais sa science ni ses années ne l'avaient pu garantir de l'amour, et toute sa philosophie allait échouer aux pieds d'un enfant.

Alexis lui demanda qui était renfermé dans ce tombeau, dont la pierre paraissait nouvellement posée : il tremblait que ce ne fût Délie. Au nom d'Églé, il soupira. Eh quoi ! dit-il, la compagne de Délie ? cette jeune Églé qui faisait la joie de nos fêtes dans le printemps ? Oui, répondit Sophronyme ; il y a quelques jours qu'elle cueillait encore des fleurs dans ces prairies. Mais d'où vient ta surprise ? la nature nous a-t-elle promis une longue vie ? ne vois-tu pas sur les buissons le ver dévorer le bouton de la rose ? Dans ce peu de jours que Jupiter nous accorde, qui de nous a le droit de lui dire, Pourquoi ne les rends-tu pas plus nombreux ? Nous passons sur la terre, et demain nous ne serons plus. Le vent sifflera dans nos cabanes désertes ; et le berger qui verra leur solitude, demandera si elles furent habitées. Il dit ; et reprenant sa lyre, il continua de chanter.

Alexis gémit de ce que les dieux n'avaient point donné à une fille aimable la durée qu'ils prodiguent souvent à des êtres moins dignes de la lumière ; et comme il s'éloignait, des sanglots se firent entendre. Il écarta doucement le feuillage, et vit paraître Délie, mais pâle, abattue et défigurée par la douleur. Ses yeux étaient flétris ; ses cheveux négligés tombaient au hasard, et sa démarche annonçait le trouble de son esprit. Elle s'approcha du tombeau, et le couvrit des fleurs qu'elle portait. Tous les jours elle allait le visiter ; tous les jours elle y versait des larmes, et rien ne pouvait les tarir. Églé avait été l'amie de son enfance et la confidente de ses pensées : elle l'avait aimée avec une tendresse qu'on citait pour modèle. Il est un âge où tout est passion. Elle disait en pleurant : Que n'es-tu encore sur la terre, ô ma fidèle amie ! Tu partageais tous mes plaisirs ; nous dansions sur le même gazon ; le même ruisseau nous baignait de son onde ; la fleur que tu cueillais était celle que j'allais cueillir ; nous n'avions qu'un desir et qu'une ame. O ma chère Églé ! puisse la terre qui te couvre être légère à ta cendre ! puissent les filles des pasteurs y dé-

poser dans chaque printemps les premières violettes ! et quand les vents orageux de l'automne dépouilleront les bois qui t'ombragent, que le voyageur, en passant auprès de toi, t'accorde une larme ! Un jour, je l'espère, quand le noir fleuve des enfers se repliera autour de nous, des amis diront, en s'embrassant sur notre tombe : Ici reposent deux fidèles compagnes ; on les appelait les deux sœurs ; elles ne furent séparées que par la mort. L'âge où elles vécurent était celui de l'amitié la plus parfaite. Oh ! c'était un temps heureux ! on savait bien aimer.

Alexis pleurait en l'écoutant ; il voulut l'aborder, mais ses genoux tremblants refusèrent de le conduire. Quand elle se fut retirée, il fit une guirlande d'immortelles, et la suspendit aux branches qui entouraient le tombeau. Le lendemain, il y porta une couronne de jasmin : une autre fois, ce fut la coupe qu'il avait gagnée aux fêtes du printemps. Délie soupçonna que ces présents venaient d'Alexis ; et pour s'en convaincre, elle se rendit un jour, de grand matin, dans le bosquet d'Églé. Elle vit bientôt arriver Alexis : il portait un panier de fruits qu'il déposa sur le tombeau ; et s'étant

prosterné, il s'écria : Ombre d'Églé ! je te conjure, au nom de ton amitié pour Délie, de la rendre sensible à mon amour ! Une voix lui répondit : « Elle t'aime. » Il courut au lieu d'où sortait la voix ; mais il ne vit personne, et il crut qu'une divinité bienfaisante lui avait parlé.

L'été penchait vers sa fin ; l'instrument de Cérès faisait tomber les épis, et l'air retentissait des chansons du moissonneur. Alexis avait repris sa gaieté ; l'espoir d'être aimé de Délie le ranimait ; on le voyait promener la faucille, ou ramasser les gerbes et dresser la meule dorée. Il aperçut dans les sillons éloignés une bergère couronnée de roses : ses bras nus rassemblaient les javelles ; une douce langueur était répandue sur son visage ; elle ne se mêlait point au chant de ses compagnes ; triste et pensive, elle restait quelquefois immobile au milieu de ses travaux, et la gerbe s'échappait de ses mains. Elle s'approcha de la fontaine de Diane pour se désaltérer. Trois grands chênes ombrageaient la source, que le reflet du feuillage teignait d'un vert sombre, quoiqu'elle fût aussi pure que le cristal. Alexis reconnut Délie, et l'aborda. Permets-moi, lui

dit-il, de puiser avec ta coupe dans cette eau transparente. Délie lui présenta la coupe qu'elle avait remplie d'eau, et lui dit, en baissant les yeux : Cette coupe que tu vois est bien belle ! je l'ai trouvée sur le tombeau de mon amie, et je donnerais ma brebis la plus chère pour savoir à qui je la dois. En parlant ainsi, les mouvements de son sein ressemblaient à ceux d'une vague agitée. Alexis répondit, d'une voix tremblante : Celui de qui vient cette coupe donnerait son troupeau, et tout ce qu'il possède, pour être aimé de toi. Délie rougit, et dit, en attachant sur lui des yeux pleins de douceur et de tendresse : O Alexis ! j'aime celui qui a rendu ces soins à la mémoire de mon amie ! Le berger, ravi de joie, avoua que c'était lui ; et Délie, avec un souris charmant, lui apprit qu'elle le savait.

Ils s'éloignèrent des moissonneurs, et ils continuaient de marcher en se parlant de leur amour. Le soleil, au plus haut de son cours, versait des torrents de feux, et l'air était brûlant. Alexis invita Délie à s'arrêter près d'une source entourée d'arbrisseaux.

Un siége de verdure, au bord d'une fontaine,
    Se présentait au voyageur.

Le Zéphir, de sa douce haleine,
Caressait les lauriers en fleur
Qui protégeaient les eaux de leur ombre incertaine.
Le poirier s'y courbait sous le poids de son fruit,
Et près d'un monument revêtu de feuillage,
La source en jaillissant tombait, à petit bruit,
Dans un bassin de coquillage.
Ces vers étaient gravés sur le bord du rivage :
« Philinte, qui repose au fond de ce bocage,
« A consacré sa vie à faire des heureux ;
« Et pour éterniser ses bienfaits généreux,
« Il a conduit ces eaux et formé cet ombrage. »
Alors parut dans le bosquet
Une femme jeune et vermeille :
Elle avait sous son bras un vase plein de lait,
Et des fruits parfumés étaient dans sa corbeille
Qu'une anse de jonc soutenait.
Elle invite Alexis et sa belle compagne
A s'arrêter sous cet abri,
Tandis que le soleil embrâsait la campagne.
Les fruits sont étalés sur le gazon fleuri :
La gaîté présidait à ce repas champêtre ;
Et l'hospitalité n'avait jamais, peut-être,
Offert à deux amants de banquet plus chéri.
S'étant bien témoigné leur tendresse naïve,
Ils voulurent savoir quel était le pasteur
Dont la prévoyance attentive
Avait ainsi comblé les vœux du voyageur.
Philinte était son nom, dit la jeune bergère ;
Je puis vous en parler, son fils est mon époux.

A révérer les dieux, à servir la misère,
Il mit son bonheur le plus doux.
Dans les derniers jours de sa vie,
On le voyait souvent, sur le bord du chemin,
Inviter les passants, d'un air de courtoisie,
A boire, sous son toit, une coupe de vin.
Bientôt il s'avisa d'ombrager de verdure
Ce lieu des bergers fréquenté;
Et pour les rafraîchir dans l'ardeur de l'été,
Il y fit arriver l'eau d'une source pure.
Hélas! il jouit peu du fruit de ses travaux:
Il mourut; et sa cendre est ici renfermée,
Afin qu'en respirant l'ombre de ces berceaux,
L'homme reconnaissant bénisse le repos
Du bienfaiteur qui l'a formée.
Alexis fut ému. Cet ombrage est bien doux,
Et cette onde bien salutaire;
Mais les récits touchants que tu viens de nous faire,
Ont encor, disait-il, plus de charmes pour nous.
Puissent les dieux payer ton ame hospitalière!

Les heures passent vîte pour les amants: le soleil se couchait quand Alexis ramena sa compagne au hameau. Le voilà le plus content des hommes. Il était l'ame de tous les jeux. Au lever de l'aurore, il chantait sur les collines, et la voix de l'alouette hupée n'était pas plus gaie que la sienne. Le soir, il conduisait sa barque dans une anse de l'île qui

présentait un sûr abri : de là, par des sentiers détournés, il descendait dans un vallon où Délie menait ses troupeaux. Il avait soin de se faire entendre à son amie, en jouant sur sa flûte un air dont ils étaient convenus. A ce signal, Délie tressaillait d'aise; son chien fidèle allait, en agitant sa queue, jusqu'au pied de la montagne, et il aboyait en regardant les hauteurs. Quand Alexis arrivait, il avait peine à respirer : la rapidité de sa course, et le transport de son cœur l'empêchaient de parler. Délie passait légèrement la main sur son front pour l'essuyer, et ne manquait jamais de l'embrasser. Le berger mettait à ses pieds ses présents champêtres; c'était une corbeille, ou une guirlande, ou quelqu'autre ouvrage fait dans les loisirs de sa journée. Elle lui laissait arranger ses tresses blondes qui tombaient sur ses épaules : tantôt il les renouait avec un ruban; ou les faisait descendre en longs anneaux autour de son cou d'albâtre; tantôt sur un chapeau de paille négligemment posé, il lui formait un panache de fleurs, et laissait flotter sa chevelure au gré des vents. Délie avait la voix douce et flexible. Alexis lui apprenait des chansons; et quand elle chan-

tait, les yeux fixés sur elle, la bouche ouverte, il semblait respirer sa voix. Il lui montrait à enfler des chalumeaux ; quand elle les avait pressés de ses lèvres, il les portait aux siennes : souvent, le bras posé contre le sein de la bergère, il dirigeait ses doigts sur l'instrument, et il sentait les battements de son cœur. Souvent aussi le couple heureux dansait en chantant des rondes plaisantes. Leurs chiens les regardaient ; les béliers sautaient ; les brebis, en bêlant, exprimaient leur joie ; le ciel et la terre souriaient ; les arbres, les hameaux, les collines, près d'eux, autour d'eux, tout semblait s'animer, comme en fendant les ondes on voit marcher le rivage. D'autres fois, ils se faisaient des récits. Quand Alexis contait, Délie se penchait sur ses genoux ; puis elle lui jetait un coup-d'œil, et il perdait le fil de l'histoire.

Un jour que la chaleur était brûlante, ils se promenèrent près d'une cascade qui tombait d'une roche élevée, d'où elle allait écumer dans un bassin profond que la nature avait creusé : des noisetiers et des saules en couvraient les bords. Délie trempa ses pieds dans le bassin, et Alexis l'imita. A peine ces

folâtres enfants sentirent l'impression de l'eau fraîche et limpide, que leur gaîté devint plus vive. Ils chantaient et se répondaient. La bergère prit un peu d'eau dans le creux de sa main, et la jeta sur Alexis, qui lui en rendit une pluie abondante. Alors des pieds et des mains elle fit jaillir l'onde autour d'elle, et ils ressemblaient aux dieux des fleuves qu'on représente appuyés sur une urne et les cheveux ruisselants. Délie riait si fort, que son bouquet tomba dans le courant de la fontaine, et son sein découvert parut comme deux boutons de rose agités par le vent. Alexis, dans son ravissement, portait les yeux sur cette gorge naissante qu'il n'avait jamais vue, et sur une jambe fine dont la blancheur était éclatante. Délie lui dit d'aller cueillir un autre bouquet: il obéit, et revint les mains pleines de fleurs. Il la trouva couchée sur le gazon, à l'ombre des myrthes voisins. Il se mit à son côté pour raccommoder sa parure; et tandis qu'il l'arrangeait, elle se regardait dans la source, et disait: Connais-tu l'origine de cette fontaine? C'était jadis une nymphe de Diane qui se nommait Alcyone. Si tu m'en pries beaucoup, je te conterai son aventure. Je ne sais cependant si

je dois la dire ; car je crains de m'attirer le courroux du dieu Pan. Conte toujours, dit Alexis ; nous l'appaiserons ensuite par des sacrifices. Elle sourit, et fit le récit suivant :

Alcyone, que tu vois là
Se rouler en vague écumante,
Etait une nymphe charmante
Pour qui le dieu Pan s'enflamma.
Ce fut un grand malheur pour elle ;
Mais Alcyone, heureusement,
Etait aussi sage que belle,
Et fit voir qu'on peut aisément,
Bien qu'on ne soit qu'une mortelle,
Refuser un dieu pour amant.
Un jour que la jeune innocente
S'en allait au bord des buissons,
En fredonnant quelques chansons,
Voilà le dieu qui se présente !
Déja ses bras vont la saisir ;
Un rameau les sépare à peine :
Elle sent sa brûlante haleine ;
Elle entend la feuille frémir.
L'effroi précipite sa fuite.
Il a beau dire : Arrête un peu !
Alcyone ! je suis un dieu !...
Elle courait encor plus vîte.
N'as-tu pas vu, pendant l'été,
Le soir, au moment d'un orage,
Le vent, avec rapidité,
S'élancer le long d'un bocage ?

Tel on voit le dieu s'approcher.
La pauvre nymphe épouvantée
Dans sa course, était arrêtée
Au sommet d'un affreux rocher.
Sauve-moi, dit-elle, ô Diane!
Tandis qu'elle achevait ces mots,
Pan l'atteignait d'un bras profane,
Et sent une onde diaphane
Couler de ses mains à longs flots.
Sur un mont stérile et sauvage,
Ainsi fond la neige au printemps.
Alcyone depuis ce temps,
Baigne, en murmurant, ce rivage.

Alexis rit beaucoup de ce conte. Il disait : Je me représente la figure de Pan, quand l'eau s'écoulait de ses mains. Il devait être bien confus ! Ne parle point si haut, dit Délie, en jetant les yeux autour d'elle ; ce dieu pourrait nous entendre, et tu sais que son visage est toujours bouffi de colère. Alexis effrayé, contint le rire qui revenait sur ses lèvres, et n'osa plus parler de l'aventure de Pan.

Cependant l'automne était venu, et déja les champs se coloraient de ces teintes d'orangé, de pourpre et de vert pâle, qui annoncent le départ des beaux jours. Un calme enchanteur était répandu sur toute la nature. Des vaches pleines de lait mugissaient dans le si-

lence des campagnes : des vignerons, assis sur la prairie, faisaient couler le vin nouveau qui brillait dans les coupes, et buvaient à l'ombre de leurs vêtements suspendus sur les rameaux : les vieillards, chancelant d'ivresse, sacrifiaient un bouc au dieu des raisins : les enfants portaient aux nymphes des festons chargés de grappes. Les ris, les jeux, les doux baisers volaient autour des jeunes filles, comme les feuilles de l'automne, dont les tourbillons sont emportés par le vent du midi, volent sur la tête du voyageur. Alexis et Délie, mollement couchés dans le vallon, s'enlaçaient de leurs bras amoureux : un arboisier leur prêtait un peu d'ombre ; à leurs côtés, les fruits roulaient sur la terre, comme si Pomone eût renversé sa corbeille. Ils contemplaient cette opulence des campagnes, et redoublaient leurs caresses. Les forêts, autour d'eux, présentaient des effets merveilleux d'ombre et de clarté. Les troncs d'arbres, frappés par le soleil couchant, semblaient des colonnes d'or, qui soutenaient une voûte de feuillage nuancée de toutes les couleurs. A leurs pieds, des fontaines pures comme la rosée se filtraient dans les montagnes ; et dans le lointain, une chaîne de ha-

meaux s'étendait de colline en colline, jusqu'au bout de l'horizon. Du sein des monts azurés, le Pénée sortait avec majesté, réfléchissant les couleurs des nuages et les derniers rayons du soleil. Une vapeur transparente et pourprée suivait son cours, et se répandait dans les airs: cette brillante exhalaison s'élevait comme l'encens que la reconnaissance des hommes fait monter vers le ciel. C'était au milieu des plus belles scènes de la nature, qu'Alexis et Délie s'occupaient de s'aimer, de se le dire, et ne croyaient jamais se l'être assez dit. Ils goûtaient toute la félicité que des mortels peuvent soutenir. Leur vie était une suite de plaisirs simples, uniformes et répétés, dont le charme naissait de ce retour même et de l'habitude, ce doux état de l'ame, qui fait ressembler le bonheur à un sommeil paisible embelli de songes flatteurs. Mais qui ne desire pas pénétrer dans l'avenir? On veut être heureux, et par le bien dont on jouit, et par le bien qu'on espère. Il y avait une grotte qui servait de temple à l'Amour: l'intérieur en était revêtu d'un long rideau de pampres, qui formait au dessus de l'autel un dais de feuillage. La statue de l'Amour était l'ouvrage d'un fameux sculp-

teur d'Athènes ; le dieu avait le doigt sur la bouche, comme pour indiquer la loi du mystère, et de l'autre main il montrait à ses pieds deux colombes qui se caressaient.

Sosthène était le pontife de ce temple rustique : sur son visage vénérable respirait la sagesse douce et riante ; on l'honorait comme le dieu dont il prononçait les oracles. Il savait bien que la divinité ne communique point aux hommes les secrets cachés dans la nuit des temps ; mais, en plaignant leur crédulité, il s'en servait pour leur donner l'amour des vertus. Sur l'émail des prairies, et dans les solitudes fleuries de la nature, il s'occupait des moyens de perfectionner la raison et d'atteindre au souverain bien. Ses jours coulaient dans ces sublimes études ; et en cherchant le bonheur des autres hommes, il avait trouvé le sien. Alexis et Délie résolurent de l'aller consulter : ils ne souhaitaient pas de savoir s'ils cesseraient de s'aimer ; les charmants enfants étaient bien sûrs de s'aimer toujours ; mais ils craignaient qu'on ne troublât leur union. Pour s'en éclaircir, ils portèrent à Sosthène des corbeilles pleines de fleurs et de fruits, et se prosternant à ses pieds, ils lui de-

mandèrent quelle serait leur destinée. Le pontife, qui voyait tous les jours les tendresses de ce couple innocent, leur dit d'abord qu'ils s'aimaient, et ils furent étonnés de sa science. Il ajouta que cet amour ne cesserait qu'avec leur vie : ils le savaient ; mais ils furent aussi contents que s'ils ne l'avaient point su. Alors les ayant relevés, il leur dit : Mes amis ! continuez de vous aimer, et reposez-vous sur les dieux des sollicitudes de l'avenir : ils veillent pour vous quand vous dormez : ils vous ont donné l'espérance, cette compagne de l'homme, qui le suit jusqu'au tombeau. Que deviendrait-elle, si vous connaissiez votre sort ? Pour appuyer ce discours, il leur fit ce récit :

Hier, j'ai vu dans un bosquet,
Se glisser un enfant, d'un âge faible encore,
Charmant comme une grâce, et frais comme un bouquet
De roses qui viennent d'éclore.
Ses yeux étaient cachés ; un bandeau les voilait :
Son souris semblait doux comme la tendre aurore.
Il était seul, il était nu ;
Il se jouait sous le feuillage,
Et butinait mes fruits, comme si mon bocage
A ce fripon d'enfant avait appartenu.
Je suis vîtement accouru,
Craignant qu'aux arbrisseaux il ne fît du dommage.

Mais quand je le tançais, le petit séducteur,
D'un air qui ne peut se décrire,
M'a jeté sa couronne, et m'a fait un sourire
Que j'ai senti jusqu'à mon cœur.
Mon courroux s'est perdu; j'ai dit que sans rien craindre
Il pouvait disposer de ce qui lui plairait,
Et s'en aller quand il voudrait,
Lui jurant par les dieux de ne pas le contraindre.
Alors il a repris son souris gracieux,
Et d'une voix si douce il m'a flatté l'oreille,
Que le chantre des bois le plus mélodieux,
Fût-ce le rossignol, n'en a point de pareille.
Je suis aussi vieux que le temps,
Et d'un enfant, dit-il, je n'ai que l'apparence.
Je t'ai connu, Sosthène, à la fleur de tes ans,
Lorsque tu menais dans les champs
Les bœufs qui de leur maître annonçaient l'opulence,
Quand tu venais sur ces côteaux,
Pour la belle Amarille enfler tes chalumeaux :
Tu me dois les moments les plus doux de ta vie.
Maintenant je protège Alexis et Délie,
Et je viens, en quittant ce couple fortuné,
Fouler tes prés fleuris, me jouer dans tes ondes.
Si de gazons touffus ce rivage est orné,
C'est qu'ils boivent les eaux fecondes
Où souvent je me suis baigné.
Il s'élève, à ces mots, comme un oiseau volage,
Jusques sur la cîme des bois.
J'ai reconnu l'Amour en voyant son carquois,
Et son dos garni de plumage.

O mes amis ! prenez courage ;
Car ce dieu vous chérit et vous tient sous ses lois.

Alexis et Délie furent charmés d'apprendre qu'ils étaient sous la protection de l'Amour ; et Sosthène leur ayant conseillé de se rendre heureux par l'hymen, le berger voulut sur le champ présenter Délie à son père. Il se mit à lui faire un bouquet, roula autour de ses doigts sa chevelure bouclée, lui ceignit le front d'une guirlande ; et, sa parure achevée, il la conduisit à l'autre bord du fleuve. Quand ils arrivèrent auprès d'Aristée, le vieillard était assis devant la porte de sa cabane, et jouait avec quelques enfants de bergers ; car il aimait l'enfance ; il la respectait ; et rien ne lui inspirait des idées plus gaies que la vue des plaisirs de cet âge. Délie le salua d'un air timide, elle baissait la tête et rougissait en l'abordant ; une grace charmante était répandue dans son embarras ; à peine ses beaux yeux osaient furtivement s'échapper autour d'elle. Une de ses mains tenait celle d'Alexis, et l'autre jouait avec les anneaux de ses cheveux qui lui tombaient sur le sein. Alexis souriait de sa frayeur. Ne crains rien, lui dit-il ; mon père est le

meilleur des hommes ; il t'aimera comme il m'aime ; et se jetant aux pieds d'Aristée, il ajouta : Tu vois celle que j'ai choisie, ô mon père ! si tu consens à notre union, elle ne peut manquer de plaire aux dieux. Délie se mit aussi aux genoux du vieillard, et baisa sa main qu'il lui tendait pour la relever. Il les contemplait avec un ravissement paisible. Les souvenirs de son printemps se réveillaient dans son ame, et quelques larmes coulaient sur ses joues flétries. Que j'ai de joie, disait-il, de vous voir contents ! rien ne rafraîchit mon sang comme l'image du bonheur. Délie, en ce moment, leva sur lui ses yeux émus, et il reprit en soupirant : Je crois revoir ma chère Chloé ; elle avait ce sourire ingénu, cette simplicité touchante ; elle habitait comme toi l'île des Nymphes, et je me souviens de l'ivresse que j'éprouvais quand je traversais le fleuve pour accourir à la cabane de sa mère. Heureux temps de l'aimable jeunesse ! félicité qu'on ne retrouve plus ! pourquoi passes-tu si vîte ? Tout périt, mes enfants ! la mémoire seule des vertus demeure dans l'ame du sage, pour le consoler de ses pertes. Mais nos plaisirs étaient quelquefois troublés par des peines,

et si vous rencontrez des épines parmi les roses du bonheur, il ne faut pas en murmurer; les dieux n'ont réservé que pour leur demeure céleste une volupté sans mélange. Délie était attendrie jusqu'aux larmes. Les accents d'Aristée coulaient dans son cœur, comme un rayon de l'aurore dans les ombres de la nuit. O mon père! lui dit-elle, que ton langage est consolant! Heureux celui que le ciel a favorisé d'un tel père! Il lui répondit: Tu seras aussi ma fille; Alexis a fait un bon choix: il trouve avec la beauté, la vertu qui vaut mieux encore. Alexis écoutait cet éloge avec transport; il prit la main de Délie, la mit doucement dans celle du vieillard, et les pressa contre ses lèvres.

Aristée voulut que leur hymen fût célébré avant la fin de l'automne. Le berger sauta de joie; et regardant déja Délie comme sa compagne, il lui fit voir toute son habitation. Elle admirait l'ordre et la propreté des meubles: un grand nombre de vases et de coupes, formés d'une terre blanche et polie, était rangé contre les murs: les uns servaient à la laiterie; d'autres étaient destinés à renfermer dans leurs vastes flancs le jus de la vendange. On

voyait dans un coin de la chaumière les instruments de labour, dont le fer brillait à la clarté du foyer. Dans des chambres voisines, s'élevaient des monceaux de grains amassés pour l'hiver, et des guirlandes de raisins pendaient aux solives du toit. Ici c'était un faisceau de chanvre, que les jeunes filles devaient filer dans leurs veillées d'hiver; là l'osier pliant attendait la main du berger pour se tresser en corbeilles. La maison était entourée de granges, d'étables, de colombiers, de parcs où les jeunes coursiers déployaient leurs jarrets nerveux; de petites enceintes peuplées d'oiseaux domestiques, et de bancs de gazon, où les ruches des abeilles étaient ombragées par les feuilles du citise. Près de là s'offrait un étang bordé de peupliers, où les poissons se jouaient en liberté. Alexis leur avait appris à venir au son de sa flûte; et quand il la faisait retentir, tout le peuple des eaux s'agitait parmi les joncs couverts de mousse, et se pressait le long des bords pour le suivre.

Les troupeaux étaient revenus de la prairie et rentraient dans l'étable. On entendait de tous côtés le mugissement des vaches fatiguées du poids de leur lait: mille brebis, écla-

tantes comme la neige, s'entassaient à l'entrée de la bergerie, comme des nuages blancs s'amassent dans les plaines du ciel : les unes descendaient des pâturages de l'Olympe, où naissent les fleurs du genêt; d'autres avaient suivi les bords du Pénée et marchaient à la file. Chaque troupeau avait son berger. Les laboureurs ramenaient les charrues, et hâtaient les pas tardifs des bœufs accouplés. Le bruit des roues, le hennissement des chevaux, les voix confuses de tous les serviteurs d'Aristée, annonçaient son opulence rustique; et les chants de joie qui se mêlaient à ce tumulte étaient l'expression du bonheur qu'il répandait autour de lui.

Délie enchantée de tout ce qu'elle avait vu, disait à son ami : Oh! que nous serons heureux! J'imagine être déja dans ta cabane: là, pendant que tu conduis les travaux champêtres, je file la laine dont tu dois te vêtir; je prépare ton repas; je m'occupe de toi; quand je ne te vois pas, je t'attends, et cela me console. Oui, disait Alexis, tous nos jours seront des fêtes : les heures passeront si vîte! nous verrons sitôt arriver le soir! le lendemain viendra, et nous croirons être encore à

la veille. Ils se parlaient ainsi en regagnant l'île des Nymphes. La lune les éclairait du haut des collines ; sa lumière argentée qui se projetait sur les eaux, la fraîcheur d'un beau soir, la tranquillité du fleuve, et le petit bruit de son onde, tout portait au cœur de ces amants l'impression de la volupté. Ils ne pouvaient se séparer, et longtemps après s'être quittés, ils se disaient encore adieu.

Dès que le bruit se fût répandu qu'Alexis et Délie allaient être unis par l'Hymen, les bergers des deux rives promirent de se trouver à cette fête ; et l'Aurore matinale les vit voguer sur le fleuve dans des bateaux ornés de verdure. C'était un spectacle charmant de voir cette flotte répandre sur le bord une foule de bergers dont la marche ressemblait à un triomphe, et qui semait sur sa route le parfum des campagnes.

Alexis, frais et brillant comme un beau jour de mai, était auprès d'Aristée, qui s'avançait en chancelant, appuyé sur l'épaule de son fils. Sophronyme portait sur ses cheveux blancs une couronne de fleurs ; il marchait en tenant la main de Delphie, et chantait des vers à l'Hymen. Dioclès les suivait ; il avait

longtemps occupé les premiers emplois à la cour de Pyrrhus, et venait de les quitter pour achever ses jours dans le vallon de Tempé.

A leur tête s'avançait Atys, le premier chanteur de ces contrées; il s'était dévoué dès son enfance à l'art des vers, et se rendait cher aux Muses, dont il ornait souvent l'autel de ses offrandes. Un jour que, dans les bosquets sacrés où le Pénée épand ses ondes, il composait de nouveaux chants pour les dieux, il entendit une voix qui l'appelait. Il sortit des bois, et vit dans une grotte voisine le dieu du fleuve, distingué par sa barbe limoneuse et sa chevelure verdâtre, au milieu d'une troupe de nymphes qui chantaient. Alors Leucothoé, la plus belle des nymphes, s'approcha d'Atys, et lui fit présent d'une lyre, en disant qu'il était digne de la toucher. Tel était le berger qui conduisait aux noces d'Alexis les habitants de Tempé.

Quand tout le cortége fut arrivé auprès de la cabane de Délie, Atys accompagna ces vers des doux accents de sa lyre.

L'étoile du matin paraît;
Eveille-toi, jeune bergère!
Ouvre les yeux, fuis sans regret
De cette couche solitaire.

Comme la vigne, sans l'ormeau,
Humble, débile, abandonnée,
Succombe à son triste fardeau,
Et rampe, à la terre enchaînée :

Ainsi, dans sa virginité,
Une fille pâle et flétrie,
Sans l'Hymen, n'a jamais goûté
Les plus doux plaisirs de la vie.

Viens, Hymen, viens donner l'essor
Aux jeux dont la foule t'appelle !
Descends sur un nuage d'or,
Ceint d'une guirlande immortelle.

Délie est la fleur du matin
Qu'aucun zéphir n'a caressée,
Et qui va dans son jeune sein
Recevoir la fraîche rosée.

Mais elle tarde à s'éveiller,
Et le jour dore les montagnes ;
Les feux de l'Hymen vont briller :
Ouvre la porte à tes compagnes !

Avance-toi ! voici l'époux !
Flambeaux, cachez votre lumière !
Jeunes époux, enlacez-vous
Comme des branches de lierre !

La pudeur arrête tes pas;
Je vois déja couler tes larmes.
Oh! que ces timides combats
Pour ton amant auront de charmes!

O douce nuit! hâte ton cours!
Lit brûlant, trône de délices,
Que tu feras naître d'amours!
Que tu verras de sacrifices!

Quel tableau quand un jeune enfant,
Penché sur le sein de sa mère,
Avec un sourire innocent
Etendra ses mains vers son père!

Vivez longtemps, vivez heureux!
Moissonnez les fleurs du bel âge,
Et puissent vos derniers neveux
Rappeler encor votre image!

Alors on vit sortir de la cabane une beauté céleste, ornée de fleurs et de guirlandes; c'était Délie, c'était l'amour, c'était l'innocence avec tous ses charmes. Elle marchait accompagnée de sa nourrice, qu'elle avait toujours gardée auprès d'elle, et qui lui servait de mère. Elle fut conduite au temple, où Sosthène bénit les deux époux.

Quand le sacrifice fut achevé, la foule se porta dans le bois voisin, où Sosthène avait fait préparer un banquet sous des berceaux de myrthe ; car son plaisir était de servir les indigents : il était bienfaisant comme la Providence ; et dans cette occasion il avait voulu, en faveur de Délie, faire les honneurs de la fête. Tout y inspira la joie ; tous les cœurs y étaient contents. L'abondance du repas, la beauté des fleurs et des fruits qui décoraient la table, le rire innocent qui courait sur toutes les bouches, et l'appareil de ces convives animés d'une douce ivresse, offraient le tableau le plus ravissant. Dioclès était enchanté. Assis près d'Aristée, sur un lit de pampres nouveaux, et le front ceint d'une couronne d'anet, il tenait une coupe de vin, et à mesure qu'il buvait, le souvenir de ses grandeurs passées fuyait de son esprit comme un songe de la veille. Livré à la gaîté du festin, il jouissait d'une félicité qu'il n'avait point connue au milieu des courtisans et des esclaves. Aristée lui disait : Vous voyez ici une image de notre vie ; elle s'écoule dans un bonheur toujours égal. On dit qu'il fut un temps où des ruisseaux de lait baignaient les plaines : que ces

peintures ne soient pas nées de la brillante imagination des poètes, et qu'il y ait eu sur la terre un âge d'or, que nous importe? Nous réalisons le siècle d'Astrée; nous retrouvons ses biens dans la modération de nos desirs. Ici, les jeux de la fortune ne rendent point un jour différent d'un autre: aucun changement n'arrive dans le cours du plus grand âge; chacun vit comme il est né, comme il mourra. Honorer les dieux, aimer nos frères et suivre les lois, voilà toute notre histoire. Dioclès sourit: Je conçois, dit-il, qu'avec de pareilles mœurs, vous ne devez pas desirer le luxe de nos villes. Quelques-uns de nous, reprit Aristée, séduits par un vain desir de gloire, avaient quitté nos campagnes pour servir dans les armées de Pyrrhus: mais lorsqu'après de longues années de misère et de fatigue, ils sont revenus dans leurs foyers, quand ils ont revu cette terre chérie qu'ils avaient tant de fois regrettée, ô Dioclès! avec quelle joie ils reprenaient leur vêtement rustique et le soin de leurs troupeaux! Mais, dit l'étranger, comment se font vos unions? Chez un peuple aussi sage, il doit suffire de s'aimer pour se convenir. Aristée répondit: L'estime ici ne se

vend point ; la tendresse forme les nœuds, et la foi les rend éternels. Dans les jours de fête consacrés aux dieux , toute la jeunesse s'assemble ; les cœurs cherchent les cœurs ; une bergère se donne à celui qu'elle aime, et elle l'aimera jusqu'à la mort. Les parents n'ont point d'égard à ces considérations politiques qui font passer la richesse avant la vertu ; deux amants sont unis quand ils se plaisent. Ils auront pour opulence la santé, le travail actif, l'amour qui charmera leurs peines, des enfants qui seront l'appui de leur vieillesse, et la bonté des dieux qui s'étend sur toute la nature.

Comme il parlait encore , on entendit la voix de Sophronyme , et il se fit un grand silence. Toutes les bergères l'avaient prié de chanter , et Delphis lui ayant donné sa lyre , il dit ces couplets :

Approchez-vous, prêtez l'oreille
Aux accents d'un joyeux docteur !
Vous entendrez une merveille ;
J'apprends le secret du bonheur.

Retenez bien cette science,
Elle est toute dans ma chanson :
Je ne veux rien pour récompense
Que le succès de la leçon.

Suivez dans la verte jeunesse
Le dieu qui préside aux amours ;
Hélas ! les jours de son ivresse
Sont les plus rapides des jours.

Si vers le déclin du bel âge
Vous lui restez encor soumis,
Gardez vos sens pour son usage,
Et votre cœur pour vos amis.

Donnez à la froide sagesse
Quelques minutes de loisir,
Quelques heures à la tendresse,
Et toute l'année au plaisir.

Loin des cours, loin de la fortune,
Vivez aussi libres que l'air :
Un nœud de fleurs, s'il importune,
Devient une chaîne de fer.

Dans la vieillesse qui chancelle,
Si le luth revient sous vos doigts,
Chantez encore à quelque belle
Ce que vous fûtes autrefois.

Voilà le bonheur de la vie !
Mais j'en sais un autre plus doux,
Celui d'être aimé de Délie,
Et c'est le sort de son époux.

On battit des mains aux vers de Sophronyme, et le vin qui recommença de couler, anima

toutes les voix. Enfin, les instruments ayant donné le signal de la danse, on se leva, et la jeunesse folâtre se mit en mouvement. Les sauts, les jeux de mains, les contes plaisants durèrent jusqu'au moment où la nuit ramena son noir attelage dans le ciel. Alors les deux époux et leur cortége traversèrent le fleuve au bruit des chansons. Les Heures qui suivaient en silence le char de Phœbé, souriaient du haut des airs ; et l'Amour, aidé des Nymphes, poussait doucement vers le rivage le bateau qui portait ce couple heureux. Les vagues s'amollirent autour d'eux ; un doux zéphir enfla leurs voiles ; et le Pénée, sortant de ses grottes humides, applaudit à leur passage.

FIN DU ROMAN PASTORAL.

LETTRE

SUR UN

VOYAGE AUX ANTILLES.

LETTRE

SUR UN

VOYAGE AUX ANTILLES.

Vous savez, madame, avec quel regret je vous ai quittée: mon chagrin me suivit jusqu'à Nantes, où j'allais m'embarquer; mais quand je fus dans la rade, quand je respirai l'air de la mer, je repris un peu courage. Vous n'imaginez point l'impression que fait sur des insulaires la vue de cette mer dorée par le soleil levant, dans une matinée d'avril, et le souffle d'un vent frais, et le bruit des voiles agitées, et les cris des matelots, et les apprêts du voyage. Ce goût aventurier, qui nous saisit dès que nous mettons le pied dans un navire, nous promène gaiement dans le pays des chimères. Nous réalisons en idée toutes les fables des voyageurs; et tandis que le bâtiment nous emporte, l'essaim des riants projets vole autour de nous. Ces flots turbuents que nous avons à parcourir n'ont rien

qui nous effraie ; le danger même ajoute au plaisir, et semble nous rendre plus cher l'élément que nous bravons. On se sent je ne sais quelle audace dans cette maison mobile qui, soutenue de trente voiles, rase l'onde avec la légéreté d'un oiseau. Ce fut dans ces dispositions heureuses que je saluai le beau rivage de la France, et les citoyens aimables que je laissais à Nantes. Je dis adieu aux Muses que je n'espérais plus revoir de longtemps, et je partis.

A cinquante lieues des côtes de Bretagne, nous fûmes visités par de petits oiseaux que la force des vents avait poussés vers la pleine mer. Plusieurs venaient se réfugier dans les cages de nos poules, et quand ils s'étaient reposés de leurs fatigues, ils reprenaient leur vol vers la terre. Nous les traitions avec bonté ; c'étaient nos derniers amis de France.

A la hauteur des Canaries, nous eûmes une nuit charmante. Le ciel était semé d'une multitude d'étoiles bien plus brillantes que les vôtres. Des feux légers parcouraient l'atmosphère dans tous les sens. La mer, un peu sombre, était animée d'une brise fraîche, et ses flots, devenus phosphoriques, étincelaient

de toutes parts. Les bonites et les baleines, en se jouant sur les vagues, y laissaient une longue traînée de lumière, et les sillons du navire étaient comme enflammés. La lune se leva et changea la scène. Des bords de l'orient jusqu'à nous, la surface unie de l'océan parut couverte d'une pluie d'argent, et ses petits flots ressemblaient à des feuilles de nacre agitées par le vent. Les souffleurs, en se balançant sur cette belle mer, jetaient dans l'air des gerbes d'eau qui retombaient en gouttes brillantes. Représentez-vous dans ce moment une troupe de fous dansants au son du violon. Il est impossible d'exprimer le charme que l'instrument répandait dans ce vaste silence et au milieu de ces déserts. Assis sur le bord du navire, immobile, regardant la lune, je me retraçais des temps heureux. Une mélancolie délicieuse me ramenait aux plaisirs de ma jeunesse. Aux airs de certaines contredanses qui venaient quelquefois me frapper l'oreille, mon cœur se reportait sur des souvenirs attendrissants, et les larmes tombaient de mes yeux. Je crois que cette sensation vive et pénétrante pouvait naître aussi du contraste singulier de notre état d'inquiétude avec la gaîté d'un bal.

D'ailleurs j'avais souvent éprouvé le même effet dans les campagnes, quand j'entendais de loin le chant d'une romance, ou les sons de quelque instrument. L'émotion me gagnait insensiblement; je rêvais, je m'oubliais, et la nuit me trouvait encore occupé de cette mélodie rustique.

Le séjour de la mer offre si peu d'objets variés, que le moindre événement excite un grand intérêt. Un jour nous crûmes voir un rocher: rien ne l'indiquait sur la carte. On fit des conjectures: bientôt on distingua une masse flottante; un matelot cria que c'était un bâtiment brisé. On porta toutes les voiles vers ce débris, qui pouvait retenir des malheureux: quelqu'un vit une blancheur à sa surface; on supposa que c'était un signal donné par ces pauvres gens; la pitié nous pressait d'arriver; nous mourions de peur de ne pas les joindre à temps. On reconnut enfin la carcasse d'un navire, mais vide d'habitants. La blancheur que nous avions vue était une multitude de coquillages dont ce bois paraissait couvert. Le bâtiment avait déposé peut-être son misérable peuple au fond des eaux; car nous étions à plus de quatre cents lieues d'aucune terre.

Un triste événement suivit de près cette apparition. Le plus jeune de nos mousses tomba dans la mer : elle était grosse, et l'obscurité du soir la rendait effrayante. L'enfant fit un cri : on lui jeta un bout de cable, on s'efforça de l'atteindre ; mais nos soins furent inutiles. Dans notre position, un seul être enlevé à notre petite société laissait un grand vide. Nous suivions de l'œil, avec terreur, les flots où il se débattait, et bientôt nous cessâmes de le voir. Les prières qu'on dit alors, dans ces ténèbres lugubres, à la vue de cet élément furieux qui nous menaçait encore, portaient dans l'ame un sentiment de crainte. C'étaient comme les gémissements d'une famille abandonnée dans un désert, et qui vient de voir un des siens dévoré par une bête féroce. L'enfant, dans la journée, avait échappé deux fois au même sort ; mais il lui fallut céder à sa destinée. En supposant qu'il saisît la carcasse dont j'ai parlé, et vers laquelle il pouvait nager, je le trouvais bien à plaindre d'être forcé d'y mourir de faim. Cependant j'avais observé que beaucoup de poissons la suivaient, attirés par ses coquillages. Etait-il impossible qu'il en prît quelques-uns, et qu'il trouvât ainsi à se

nourrir jusqu'au passage du premier navire, qui ne pouvait tarder à paraître dans une mer aussi fréquentée ? Ces réflexions me consolèrent un peu : tout ce que j'imaginais était dans l'ordre naturel, et je ne serais pas éloigné de penser que mon petit mousse fût sauvé.

Nous passâmes le tropique avec les vents alisés, qui me rappelaient cette douce température dont j'avais joui dans vos campagnes. Un navire anglais fit route avec nous pendant quelques jours; il vint nous voir, et nous lui rendîmes sa visite. La société est bientôt faite quand les besoins sont réciproques. Notre compagnon nous traita généreusement; et les vins ne furent point épargnés. Chacun avait devant soi douze verres continuellement remplis. Les voix de nos marins, pendant le repas, allaient frapper l'écho des nuages ; et quand il fallut retourner au navire, plusieurs étaient si chancelants, qu'ils faillirent de se noyer. Les gens timides qui n'avaient pas osé nous suivre, faisaient grande chère de leur côté ; on se portait des santés d'un bord à l'autre; et nos deux bâtiments, déployant leurs voiles sur une mer superbe, flottaient majestueusement ensemble. Je n'ai jamais vu de

vaisseau plus propre que celui de nos Anglais. Le capitaine était un petit homme roux, clignotant de l'œil et peu parleur. Il conduisait à la Grenade un Américain, porteur d'une large face où le sourire de la bonhomie se déployait. Cet habitant possédait huit plantations dans son île, et avait dépensé cinq cents guinées pour décorer le navire qui le ramenait.

Nous étions alors dans les parages des Antilles. Impatient de découvrir la terre, on croyait l'apercevoir dans chaque nuage qui reposait au bord de l'horizon. La vue d'un oiseau, ou de quelques herbes flottantes, excitait en nous des mouvements de joie. Les frégates planaient dans les airs. Les marsouins faisaient briller l'ébène de leur dos sur l'écume de l'onde : des milliers de poissons volants s'élevaient comme une nuée blanche, et étaient poursuivis par les dorades, qu'on pourrait appeler les reines de la mer, si l'empire appartenait à la beauté. A ces tableaux animés se joignaient des accidents de lumière, et des prestiges de couleurs qu'aucun art ne saurait peindre. Je remarquai une soirée singulière, où le ciel du plus bel azur était bariolé de

longues bandes de pourpre, et moucheté par bouquets, comme une magnifique étoffe des Indes. Le soleil couchant lançait sur cette riche draperie des rayons d'or qui partaient de son foyer comme une gerbe éclatante, et allait colorer de nouveaux nuages.

A la chûte du jour, on vit Marie-Galante, la Desirade et la Guadeloupe. On apercevait la fumée des habitations de cette dernière île, et une teinte de verdure qui charmait des yeux fatigués depuis six semaines du spectacle uniforme de la mer. La lune se leva derrière les montagnes, et jeta une douce clarté dans leurs mornes sauvages dont elle tranchait les ombres. Quelques lumières se montraient faiblement dans ces grandes solitudes; on distinguait des barques de pêcheurs près du rivage; on entendait le bruit des flots qui se brisaient contre les rochers. Le matin éclaira des scènes plus gaies. Nous nous étions approchés de la Capestère de l'île, dont les bords rougeâtres, frappés des rayons du jour, paraissaient teints de couleur de rose. Cette belle ceinture était émaillée d'un vert tendre, et coupée par des rivières qui se répandaient en longues sinuosités dans les plaines. Nous pou-

vions voir le saut du Carbet, qui forme une cascade brillante sur des mornes élevés. Du milieu des bois sortaient des maisons blanches, dont le séjour nous faisait envie. En nous avançant vers la grande-terre, nous rasâmes de près ses côtes brunes, chargées de mangliers, et dessinées comme une suite de festons. Enfin la Pointe-à-Pitre nous présenta son port, et un pilote vint nous y conduire à travers une flotte de navires ornés de banderolles et de pavillons de toutes les couleurs. Son quai bordé de tamarins et de maisons opulentes, cette forêt de mâts qui semblent se confondre avec la verdure des arbres, ce mouvement d'un peuple nombreux, et la perspective du port, situé au centre de l'île dont il laisse voir les deux rives, offrent un coup-d'œil vraiment superbe. L'industrie a créé cette jolie ville qui, par le bonheur de sa position, par l'activité de son commerce, et par la faveur du gouvernement, peut devenir la capitale des Antilles. Le plan de ses rues est régulier: on a bâti ses maisons avec les pierres tirées des mornes voisins; on a coupé des rochers qui arrêtaient la circulation de l'air; on a comblé des terrains que la mer couvrait; on a

fait une place publique et une salle de théâtre : il ne manque plus à cet établissement qu'un air salubre et des eaux douces ; le temps pourra les lui donner, si l'on dessèche les marécages qui l'environnent, et si, par un canal proposé depuis longtemps, les eaux du Lézard arrivent un jour jusqu'à ses fontaines, dont les nymphes n'ont que des urnes vides. Quoiqu'il y ait peu de société dans la ville, on y trouve quelques maisons d'agrément : il en est une entr'autres, où se rassemble un cercle choisi d'étrangers et de citoyens toujours sûrs d'être accueillis par les maîtresses du logis, qui usent noblément de leur fortune.

Je montai à cheval pour me rendre à la Basse-terre, auprès des administrateurs. Il me fallut traverser sur un bac la rivière salée qui sépare la Guadeloupe de la Grande-terre ; je côtoyai ses tristes bords chargés de paletuviers, et noircis dans la soirée par un horrible tourbillon de moustiques et de maringoins. Les vapeurs qui s'exhalent de ces terrains toujours trempés, portent dans les quartiers voisins le germe de la fièvre, lorsqu'après les pluies le soleil pompe cette humidité malfaisante. Delà vient que les Abîmes, la Baie-

Mahaut, le Marquisat et le Petit-Bourg ne jouissent pas d'un air aussi pur que les quartiers secs et situés au vent de l'île. Je me détournai pour voir à Sainte-Rose un ami; j'arrivai chez lui par une avenue de galbas qui forment sept allées majestueuses. C'est une volupté que d'être au point du jour sous ces grands arbres, et d'y entendre le chant des merles, des grives et des ortolans, qui font un ramage aussi doux que celui des oiseaux du printemps. Cette solitude est embellie par une femme aimable; et si, avec cela, les vertus, la fortune et la considération suffisent au bonheur, M. Godet n'a rien à desirer. Nous allâmes le lendemain dans les bois situés sur les hauteurs de son habitation : ils sont baignés par des ravines qui animent cette antique verdure. J'admirais le gommier, dont la tige droite et magnifique ressemble aux plus hauts mâts de navires. Quand on coupe son écorce, elle répand des ruisseaux d'une eau blanche et gluante. Les résolus me charmaient par l'élégance de leur forme : ils s'élevaient en belles girandoles; leurs branches projetées en parasol, et couvertes d'un feuillage touffu, représentaient un lustre en pyramide. On dirait que

la nature s'est épuisée dans la production de ces énormes colosses! Elle ne laisse échapper autour d'eux que de faibles avortons, des liannes molles et timides, qui s'appuient sur leur tronc robuste et se nourrissent de sa sève. J'en vis une multitude prodigieuse. Il n'y avait point d'arbre qui ne fût embrassé par une de ces liannes; c'était comme sa compagne. Celles qui étaient plus fortes montaient droit aux branches; d'autres faisaient autour du tronc plusieurs enlacements, puis redescendaient à terre en longues filières, y repoussaient de nouvelles tiges, et, par un goût d'inconstance un peu naturel à leur sexe, allaient embrasser les arbres voisins. La lianne d'eau me parut la plus curieuse: celle qu'on me fit remarquer montait auprès de son arbre, comme une longue pompe de quinze pieds de hauteur et de quatre ou cinq pouces de diamètre; son écorce était brune, sans aucun nœud, d'une substance délicate: l'intérieur en était rempli d'une moëlle spongieuse. Nous coupâmes une portion de cette lianne, qui nous donna plusieurs pintes d'une eau douce, fraîche et légère: c'est une ressource dans les bois où l'on ne trouve point d'eau courante. Lorsqu'en sortant de ces om-

brages on porte sa vue sur les campagnes, on est ravi de la beauté du paysage et de la fertilité de ces bords où la grande rivière de Goyave, comparable à la Seine, promène dans cent détours le caprice de son onde. En parcourant de l'œil les champs couverts de cannes, qui ressemblent à des moissons encore vertes, ces moulins à vent, ces habitations pareilles à des villages, et cette belle rivière qui les arrose, je me rappelai la France; et je sentis mon cœur prêt à fuir vers les lieux qu'il avait quittés. L'idée des beaux arts qui avaient fait le charme de ma vie, les souvenirs plus doux de l'amitié et des plaisirs tranquilles dont j'avais joui parmi les miens, dans des campagnes chéries, dans d'aimables habitudes, tous ces sentiments vainqueurs de l'absence, que je portais avec moi, se réveillèrent avec force, et il n'y eut plus moyen de me récréer de la perspective que j'avais sous les yeux.

Je me remis en route avant le jour; le zéphir du matin, et l'odeur des citronniers en fleurs qui bordaient le chemin, rendaient cette promenade délicieuse. Je me reposai au Petit-Bourg, chez M. de Saint-Germain, dont l'habitation élevée offre les sites les plus riants.

En passant à Sainte-Marie, je pris plaisir à voir les bosquets de M. Poyer, ornés de jasmins et d'orangers, dont les allées entretiennent sous leur ombre une fraîcheur éternelle. J'arrivai le soir à la Capesterre, chez M. Dubroy, ancien conseiller de la colonie, et l'un de ses cultivateurs les plus distingués. De jeunes esclaves s'occupaient dans la maison à dépouiller le mil ; c'était une veillée champêtre. Elles firent une chanson dont je fus le héros. Je me trouvais en pays de connaissance avec des poètes ; leurs couplets n'avaient ni règle ni mesure ; quatre mots les faisait chanter pendant une heure ; mais elles avaient le mérite d'improviser, et, comme Mascarille, elles dansèrent ensuite leur chanson.

Avec le chant et la danse, le nègre supporte tout et se console de tout ; il ressemble au Caraïbe qui danse en pleurant sur la tombe où son père vient d'être enseveli. Pendant mon séjour à la Pointe-à-Pitre, j'étais voisin d'un capitaine danois qui, après une navigation de trois mois, où il avait perdu une partie de ses officiers et de son équipage, venait d'arriver de la côte de Guinée presque mourant, avec soixante nègres, seul reste de quatre cents

qu'il avait transportés. C'était, en vérité, un tableau pitoyable de voir ces malheureux assis le matin sur le pavé de la rue, la plupart nus et décharnés, les coudes appuyés sur les genoux, soutenant leur tête, et regardant d'un œil consterné les esclaves de leur couleur occupés autour d'eux. De jeunes femmes, de quinze ou seize ans, tenaient des enfants à leurs mamelles déja pendantes, et presque desséchées de fatigue et de misère. Il n'y avait point de jour où ces infortunés ne portassent en terre quelques-uns de leurs compagnons d'esclavage, et ils y paraissaient insensibles. Dès qu'on leur permettait de danser, tous ces cadavres ambulants se mettaient en mouvement; on entendait se mêler à leurs voix frêles les áccents de la joie; le rire brillait sur leurs visages mouillés de larmes, et ils perdaient en sautant le souvenir de leurs maux. Quand les soldats marchent le matin pour aller relever la garde, une troupe d'enfants noirs des deux sexes s'en va, demi-nue, dansant devant le tambour avec une légéreté qui fait plaisir à voir; ils ont l'air de bondir et d'effleurer la terre. Quand les nègres se servent du marteau, ils frappent en mesure; s'ils creusent les sil-

lons, ils ont des mouvements cadencés; ils chantent en travaillant dans la plaine; ils chantent en revenant du travail. Les voix douces des femmes, leur chant composé de sept ou huit notes, qui revient sans cesse, et la mélancolie de leur musique, ont quelque chose d'attendrissant. Elles forment un chœur à part, et les nègres chantent alternativement avec elles.

Il faut convenir que le travail morne et silencieux des paysans en France, donne une idée plus sérieuse de leur fatigue. Ici, tout paraît gai, surtout dans les habitations dont les maîtres sont humains. Chez M. Dubroy, je jouissais du tableau d'un peuple heureux. Jamais il ne permettait à un commandeur de frapper ses nègres. Je les voyais revenir à la fin du jour, contents, répétant leur refrein, et portant des herbages qu'ils avaient coupés pour les bestiaux. Ils mettaient bas leur charge sur la prairie voisine de la maison, et ils s'étendaient sur l'herbe fraîche, en attendant l'heure de la retraite : alors, enfermés chez eux, ils n'avaient plus d'occupation jusqu'au retour du soleil. Chaque famille possédait une case assez propre et un petit jardin; plusieurs

se formaient au bout de l'année un pécule de trois ou quatre cents livres. Sans soucis pour leur nourriture qui leur était fournie, et pour leur santé à laquelle on veillait, ils se mettaient en état, au bout de peu de temps, d'avoir eux-mêmes des esclaves pour les soulager dans leurs travaux. Je faisais quelquefois, avec mon hôte, la tournée de son hameau, et c'est alors que je voyais combien il était aimé. Il visitait toutes les cases de ses nègres, pour que rien ne leur manquât. J'admirais ces campagnes opulentes, dont la fertilité était son ouvrage. Il venait de faire planter cinq mille pieds de bananiers, dans une vallée sauvage, arrosée par la rivière du Pérou; et cette végétation était merveilleuse. On défrichait pour lui de vastes forêts qu'il allait mettre en culture. Il avait fait croître, dans une de ses terres, le plus grand bois de canneliers qui fût dans l'île. Quatre habitations florissantes autour de lui composaient son domaine, et son travail les avait acquises. Sa famille, établie honorablement, faisait la gloire de sa vieillesse. Sa maison était celle de la bienfaisance et de l'hospitalité; il y recueillait alors l'enfant d'un pauvre habitant, qui trouvait en

lui un second père. Une veuve respectable et sa fille n'avaient pas eu d'autre asyle. Enfin il était digne de son bonheur.

La Capesterre est le plus beau lieu de la colonie; c'est le séjour de plusieurs grands propriétaires, qui se rassemblent souvent pour se donner des fêtes. M. de Bélille, dont la maison est généreusement ouverte à l'affluence de ses amis et de ses voisins, les avait invités à un festin où je me trouvai. La table était dressée sous une longue tonnelle de jasmins toute chargée de fleurs : elle laissait voir aux convives les beautés de son jardin : c'étaient des bosquets d'orangers avec leurs pommes d'or; des cascades qui se répandaient dans un bassin, à l'extrémité des parterres; et dans le fond de la perspective, quatre grands palmistes dont les têtes panachées flottaient au gré des vents. Il serait à souhaiter que les habitants de nos colonies prissent ainsi quelques soins pour l'embellissement de leurs terres. S'ils tiraient partie des eaux et de la faveur du site, les prodiges de la féerie naîtraient sous leurs mains; mais la plupart, et souvent les plus riches, logés dans de mauvaises cases, ne songent pas même à s'y procurer les aisances

de la vie qui peuvent en adoucir les peines. Renfermés, comme des sultans jaloux, sous leur toit couvert de chaume, dans des plaisirs obscurs, au milieu d'un triste sérail, plus misérables que l'esclave dont ils sont les rivaux, et qu'on leur préfère, ils ne savent point sacrifier aux grâces.

Daignez me suivre, madame, dans la route qui me reste à faire. Nous traversons le Pérou, la grande rivière et le Carbet, dont les eaux pures comme votre ame fertilisent toutes ces plaines. En côtoyant les bords de la mer, nous pouvons y remarquer une sensitive épineuse qui s'y propage avec la plus grande fécondité. Parmi les arbres touffus qui s'élèvent dans la profondeur des mornes, et qu'un amas de tiges grimpantes environne de ses guirlandes, nous distinguons le pois doux, dont le parfum nous invite à respirer sous son ombre. Nous voici sur les hauteurs du Dos-d'Ane ; l'œil s'égare de là sur huit ou dix lieues de vallées, qui fuient en se contournant avec leur draperie de verdure et de fleurs. De vastes forêts paraissent perdues dans l'immensité de cet espace. La mer se présente au loin dans toute sa majesté. On aime à suivre des yeux, jusqu'à

son rivage, la pente douce des collines, dont le vert nuancé contraste agréablement avec l'azur des flots. Mais quel sentiment on éprouve, lorsqu'au milieu de ces scènes ravissantes, on découvre une humble cabane, située dans la perspective des montagnes; quand on entend mugir près de cette habitation champêtre quelques vaches qui paissent librement, et qui, de temps en temps, soulèvent la tête pour contempler ce beau ciel et ces fertiles campagnes! Avec quel plaisir je m'arrêtai près d'une chûte d'eaux ombragées par de grands arbres, où le frémissement des feuilles, le bruit de la source et l'aspect de ces ombres flottantes, répandues sur la cascade, appelaient dans mon cœur la méditation et le repos! J'aurais passé des jours entiers à rêver dans ce désert! Il y avait un coin de vallon, coupé brusquement par de hautes montagnes, où des monceaux d'arbres s'entassaient les uns sur les autres, avec un désordre sauvage et pittoresque; on eût dit que le Créateur les avait jetés par masses pour remplir le vide de ces abîmes. Sur les collines d'alentour, je voyais des moissons de cannes d'un vert tendre, avec leurs flèches ornées d'un panache blanc,

des touffes de cafés avec leurs grappes couleur de feu, des bananiers qui penchaient sur le torrent dans l'enfoncement du vallon, et dont les longues feuilles enrubanées ressemblaient à des banderoles agitées par le vent.

Je passai du quartier des Trois-rivières dans celui de la Basse-terre, dont la route est embaumée par l'odeur des acacias. Le soleil allait se coucher; un nuage s'éleva du côté de l'orient, et un arc-en-ciel, qui embrassait la moitié du firmament, appuya ses cornes sur deux montagnes, entre lesquelles s'offrait à perte de vue une perspective aérienne. Une vapeur transparente descendait de toutes les parties du météore céleste, et laissait entrevoir derrière elle toutes les richesses du paysage, qui seulement semblait un peu éteint. On voyait, comme à travers une gaze, des chaînes de collines qui, de forêt en forêt, montaient jusqu'aux nues, des torrents qui tombaient de la cîme des mornes en longs filets d'argent, des maisons placées sur la pointe des rochers, des troupeaux paissants, et des bandes de nègres occupés dans les jardins. Ces objets, doucement éclairés, paraissaient dans le tableau, dont la bordure était éclatante, et con-

trastait avec le reste de l'horizon chargé d'ombrages. J'entrai dans une forêt obscure, et je vis encore dans les clairières une portion de l'arc-en-ciel briller sur le feuillage.

La ville de la Basse-terre s'étend le long du rivage de la mer, et va finir au bourg Saint-François, dont la rue principale est décorée d'une longue allée d'arbres, et d'une fontaine publique. La rade est peu sûre ; on y compte rarement plus de dix navires, et dans la saison de l'hivernage ils sont forcés de l'abandonner. Les maisons de l'intendance et du conseil sont de mauvaises cases de bois qui menacent ruine. Ce que je vis de plus remarquable à l'intendance, est un tableau de madame le Brun. Cette production d'un charmant artiste, si loin de son auteur, si loin de la patrie des arts, me fit souvenir d'un pays qu'il faut regretter longtemps avant de l'oublier.

C'est surtout dans le nouveau monde que ces regrets se font sentir. Les talents n'y sont point connus ; et l'homme de lettres, fût-il créole, y porte un air étranger. Les colonies ne reçoivent de l'Europe que des brochures de rebut, des pacotilles de mauvais romans, qui vont amuser le désœuvrement de quel-

ques femmes. Hors un petit nombre de gens instruits qui ont des livres, le reste vit dans une entière ignorance de tout ce qui ne tient pas au commerce ou à l'administration rurale; et dans ces objets mêmes, il ne suit qu'une routine aveugle. Nous avons une chambre d'agriculture qui, depuis son établissement, n'a pas mis au jour une page utile. Ce sont peut-être des observations de ce genre qui ont fait dire à l'auteur des *Recherches sur les Américains*, qu'à l'âge de vingt-cinq ans nous n'étions plus capables de penser. Quoique M. Paw me paraisse ôter un peu légèrement cette faculté de l'esprit à une moitié du globe, je crois que ce qu'il dit de la dégradation de notre espèce, n'est que trop réel. M. l'abbé Raynal, qui dans son immortel ouvrage, en peignant les créoles, répand sur ce tableau toutes les fleurs de son génie, n'a présenté qu'un modèle idéal auquel nous sommes bien loin d'atteindre. Je sens tout le prix de cet éloge consacré par une plume éloquente, et j'offre les actions de grâces de mes compatriotes à l'homme célèbre qui l'a tracé; mais il faut aussi rendre hommage à la vérité. On trouve généralement en nous de

l'énergie par accès ; des vertus de tempérament qui n'ont point de suite ; des éclairs d'esprit qui s'éteignent dans la nuit de l'indolence ; une médiocrité passive qui ne nous laisse déployer ni de grands talents, ni de grands vices ; un sentiment de mollesse, accru par le dégoût des obstacles et par l'amour du repos ; un défaut de mémoire et une langueur d'imagination, qui peuvent venir de la faiblesse de nos organes. Quelques bonnes qualités compensent ces imperfections. Le créole est doux et bienfaisant ; il a l'ame aimante, l'esprit sans fraude et sans détours. L'insouciance qu'il porte dans le monde, et la confiance qu'il a dans les hommes, vont souvent jusqu'à l'excès. On ne peut cependant lui refuser une sagacité peu commune ; mais, comme dit la Rochefoucauld, l'esprit chez lui est la dupe du cœur. Il traite honorablement les étrangers : tout leur est prodigué pour donner plus de prix à son accueil. Ses mœurs en ce point, comme en beaucoup d'autres, ressemblent à celles du Caraïbe qui, après avoir fait partager son repas, veut encore que vous en emportiez les débris. J'ai vu dans des fêtes publiques un banquet couvert d'un grand nombre de mêts,

qui disparaissaient dans un quart-d'heure; hommes, femmes, enfants, chacun emportait un plat, et la table restait vide.

L'hospitalité, si commune autrefois, est devenue plus rare depuis qu'on en a tant abusé. Un des dangers les plus ordinaires attachés à cette facilité d'accueillir les voyageurs, était celui de voir sa femme ou sa fille séduite par ces aventuriers, et le désordre introduit dans sa famille. Il y en a même eu plusieurs qui, étant mariés en France, venaient chercher dans nos îles à former de nouveaux liens. Quelquefois encore un Européen presque inconnu s'introduit chez un habitant, à l'aide d'un roman qu'il débite, et demeure auprès de lui des années entières; on le souffre par faiblesse, par habitude, ou par le besoin de société: mais il en résulte moins d'accidents, parce qu'on y veille, et qu'en général la classe des étrangers qu'on accueille aujourd'hui est mieux composée. Nos colonies ne reçoivent plus, comme dans leur origine, l'écume de la nation. On y compte un grand nombre d'habitants et de négociants bien nés; la guerre y a déposé de braves militaires; et par un charme attaché à ces îles fortunées,

ceux qui ne voulaient qu'y passer ont fini par s'y fixer.

Nos ameublements et nos habits ont conservé jusqu'à présent leur simplicité première, et le luxe n'a gagné que les femmes. Il lui serait difficile de faire plus de progrès. L'habitant n'a souvent qu'une richesse fictive; il vit sur son crédit; il a des terres et des nègres sur lesquels il ne doit pas compter; la désertion, la mortalité, les ouragans, les saisons pluvieuses, d'autres accidents peuvent le rendre pauvre au milieu de son opulence: souvent aussi l'idée d'achever ses jours en France, lui fait regarder sa maison comme un lieu de passage. De là vient que la plupart n'ont chez eux pour tous meubles, que des tables, des lits et quelques chaises.

L'administration domestique est chargée d'imperfections; et tant que les maîtres n'y porteront pas un esprit plus éclairé, leur fortune sera précaire. Il est certain que la terre n'est rien sans les bras qui la font valoir; que les frais d'exploitation sont énormes; qu'on emploie à l'entretien d'une sucrerie le tiers de son produit, et souvent la moitié, et qu'on n'en retire pas toujours un dixième net au bout de l'an-

née. La vraie richesse de l'habitant devrait être son atelier ; mais des nègres mal traités et mal nourris vivent peu de temps, ou se dispersent dans le marronage. On leur fait faire des courses et des travaux forcés ; on les expose, dans des temps de pluie, aux intempéries de l'air et de l'humidité dont ils deviennent les victimes ; ou bien on les laisse mourir de faim. Il faudrait que leur sort fût adouci. On devrait éviter de les transplanter ; car les nègres créoles tiennent au sol où ils sont nés, et les autres à leurs habitudes. La fécondité de leurs femmes suffirait pour remplacer ceux qui meurent ou deviennent infirmes. Dans les habitations de deux cents noirs bien entretenus, il peut y avoir par année douze naissances et six morts. Cette observation est d'autant plus importante, que l'espèce, dit-on, commence à s'épuiser dans l'Afrique ; qu'indépendamment des guerres intérieures et du cours de la nature, les Européens leur enlèvent tous les ans près de cent mille individus, et qu'on est réduit maintenant à les aller chercher dans le fond des terres. Il serait donc à propos de prévoir l'époque où la rareté des nègres privera les colonies des forces qui les soutiennent. On pourrait accroître

chez soi la population par une administration indulgente ; et si de trop fortes capitations, en frappant sur la tête de l'esclave, n'allaient pas directement au but contraire, l'habitant encouragerait les mères par des distinctions et des récompenses attachées à la pluralité des enfants. Alors il viendrait peut-être un temps où, riches de nos seules indigènes, nous n'aurions plus besoin de dépeupler l'Afrique pour exploiter nos sucres. Cette opinion, dictée par l'humanité, l'est aussi par la politique. Il paraît vraisemblable que si les transplantations continuent pendant un siècle, une partie du monde ne pourra plus fournir à l'autre les bras dont elle a besoin pour sa culture.

Les vivres sont un objet essentiel et trop négligé. Dans la Grande-terre, on plante peu de manioc et beaucoup de bananiers ; mais dans la saison des orages, un coup de vent balaye tout un plant de bananes, et détruit en un jour la provision de plusieurs mois. Il faut observer que ce fruit, donné seul, ne peut suffire à la subsistance des nègres. Quelques habitants leur distribuent par semaine une livre et demie de farine de manioc, et deux livres de morue ; le plus grand nombre ne leur donne

que l'une ou l'autre. Il y en a qui leur permettent de travailler pour eux le samedi, et se dispensent de les nourrir ; ce qui est encore pis. Alors ces malheureux errent pour chercher des aliments, et deviennent voleurs ou vagabonds. Pour peu qu'on eût en soi un sentiment de justice naturelle, on serait indigné d'entendre dire qu'il est dans le monde un pays où, après avoir occupé de pauvres serviteurs à labourer la terre, à la sueur de leur front, pendant six jours entiers de la semaine, on les congédie le septième sans les payer, sans les avoir nourris, en leur disant d'aller chercher leur pain.

J'ai vu des habitants acheter des barils de harengs gâtés pour leurs nègres ; ils aimaient mieux les empoisonner à peu de frais, que de payer plus cher une nourriture salubre : tant l'avarice connaît peu ses intérêts !

La manière dont on nous élève dans l'enfance, nous accoutume, pour ainsi dire, à ne pas distinguer nos esclaves de nos chevaux. C'est une grande pitié de voir des marmots frapper de misérables domestiques dont ils connaissent déja la dépendance ; et se préparer, par cette violence prématurée, à la ty-

rannie d'un autre âge. Ainsi les jeunes gens deviennent durs, hautains, incapables de subordination, et gênés dans la société où l'ame honnête ne vit que de sacrifices. Dans la maison paternelle, entourés d'esclaves pour qui leurs desirs sont des lois, ils s'abandonnent sans mesure à la fougue d'un tempérament ardent que rien n'arrête. L'abus des plaisirs épuise leurs facultés. Deviennent-ils chefs de maisons et pères de famille ? leurs femmes délaissées sont les tristes compagnes de la nouvelle Agar qu'ils leur associent : cependant il n'y a point d'épouses plus tendres ni de meilleures mères. Serait-ce qu'elles ne prennent pas assez de soin pour fixer un époux ? Dira-t-on qu'elles négligent de plaire ? que trop de nonchalance nuit à leurs grâces, et trop de despotisme à leur pouvoir ? que maîtresses impérieuses, quand on leur résiste elles ont rarement cet art, si connu de leur sexe, d'ordonner en priant, et que, pareilles à l'élément qui les environne, sous un calme apparent elles cachent les tempêtes ? Mais on avouera du moins qu'elles sont d'un commerce aimable et liant ; que sans être parfaitement belles, leur figure est fine, et porte une ex-

pression de douceur qui va jusqu'à l'ame ; que leur accent, quand il n'est point traînant, quand elles n'y mettent point d'afféterie, respire la candeur, et que si leur premier abord est un peu froid, on en est bien dédommagé, dans une société plus intime, par leur bonté facile, leur tournure ingénue et piquante, et les agréments de leur esprit. Il est fâcheux que des êtres si doux osent armer contre leurs esclaves une main qui n'était destinée qu'à faire des heureux ! Il faut accuser leur éducation vicieuse, quand un si beau naturel s'oublie dans des cruautés qui lui sont étrangères.

Les mœurs, autour d'elles, sont continuellement violées par l'usage. Je me souviens qu'autrefois, dînant à la Martinique chez une veuve âgée, je vis, parmi ses valets qui la servaient à table, un nègre de douze à treize ans entièrement nu : on me dit qu'apparemment son linge était à la lessive. A l'arrivée des navires négriers, où quatre cents noirs sont dans l'état de pure nature, de jeunes femmes vont sans scrupule les visiter, et choisir ceux qui leur conviennent. Quoi qu'il en soit, la licence règne peu dans les campagnes, où l'on mène

encore la vie des anciens patriarches. Les frères et les sœurs s'aiment comme au temps d'Abraham, et c'est la faute de leur solitude si les cœurs simples donnent par fois à leur amitié le caractère de l'amour. Le climat leur inspire une grande passion pour le mariage, et les détermine à faire promptement succéder un nouvel époux à celui qui n'est plus. J'ai connu une veuve qui l'était pour la septième fois : elle pleurait encore ses sept maris, et se disposait à prendre le huitième. Ces exemples sont communs, et ne doivent pas étonner sous un ciel aussi brûlant. Ce qui m'étonne vraiment, c'est qu'elles puissent aimer tant de fois : mais leurs sensations les plus fortes ne sont que fugitives ; toujours portées vers les extrêmes, elles passent avec la même facilité du plaisir à la dévotion, de l'amour à l'indifférence, et des regrets à l'oubli : on ne saurait avoir plus de mobilité dans l'esprit avec une volonté plus décidée.

L'habitude qu'elles ont de manger tout le jour, et de céder à leurs fantaisies pour des fruits âpres ou d'autres aliments bizarres, altère leur constitution, et peut influer sur cette pâleur de teint qui leur donne, en tout temps,

l'air de la convalescence. Elles font aussi trop peu d'exercice ; couchées pendant des matinées entières sur des lits découverts, dont les rideaux de gaze sont agités par un souffle enchanteur, elles attendent que le midi les appelle à la table, où vingt servantes les environnent, et elles en sortent pour se bercer dans des hamacs, jusqu'à ce que l'agrément d'un beau soir les invite à la promenade, ou à des parties de bains, toujours suivies d'une collation. C'est dans cette vie uniforme que les années s'écoulent pour elles avec la rapidité des jours. Le défaut de variété dans les saisons leur rend la durée du temps moins sensible, par la continuité des mêmes scènes.

Lorsqu'on les a vues se traînant chez elles avec mollesse, appelant une esclave pour se faire éventer, ou pour ramasser un mouchoir échappé de leurs mains, on est émerveillé de voir dans un bal la légéreté de leurs pas, la souplesse de leurs mouvements, le feu, la grâce et la vivacité de leur danse. Et ne croyez pas qu'elles goûtent rarement ce plaisir. Les créoles sont un peuple dansant : maîtresses et servantes, tout est en branle au son d'un instrument, celles-là dans leurs sallons, celles-ci

dans les cours, dans les jardins, et jusques dans leurs cabanes.

Pour vous faire juger de nos fêtes, madame, je voudrais vous peindre celle que M. de Clugny, gouverneur de l'île, donna pour la naissance d'un de nos princes. Vous seriez charmée du goût qu'il y mit, de la manière dont son épouse en fit les honneurs, et de l'élégance des danseuses, qui n'auraient point déparé l'assemblée la plus brillante. Il faut du moins vous donner l'idée d'une noce de nègres que je vis peu de jours après chez M. Desmarêts. Différentes nations de noirs y parurent distinguées par leurs drapeaux. L'épousée, tenant les bouts de son tablier dans ses deux mains, était au milieu du cercle, et chaque femme se présentait devant elle pour danser. Les nations avaient leurs danses particulières; la sienne se bornait à un petit mouvement de pied mesuré; mais il lui fallait tenir tête toute la journée aux danseuses qui venaient la provoquer : en se retirant, elles jetaient dans son tablier une pièce d'argent. Quelques-unes murmuraient une espèce d'épithalame, interrompu par les refrains du chœur ; d'autres battaient des mains en les approchant de leur

visage ; d'autres, se courbant et dansant autour de la mariée, remuaient les hanches avec une agilité surprenante ; et il y en avait qui, frappant deux calebasses l'une contre l'autre, tournaient avec tant de rapidité sur elles-mêmes, qu'au bout de quelques minutes elles étaient trempées de sueur. Des nègres, à figure grotesque, battaient sur des tambours, et faisaient des éclats de rire à la vue des attitudes comiques des danseurs bouffons. Certains ballets représentaient tous les périodes de l'amour ; mais ces tableaux effrontés n'offraient qu'une volupté sans pudeur. La jeune épouse, vêtue de blanc, la tête penchée, les yeux baissés contre terre, agitait doucement ses pieds, et souriait à peine aux agaceries de ses compagnes. La pluie vint finir le bal, et fit taire les tambours qui commençaient à nous fatiguer l'oreille.

L'habitation de M. Desmarêts domine sur la ville de la Basse-terre, sur la rade et sur un amphithéâtre de collines. La rivière des Herbes et celle du Galion l'embrassent et la fertilisent. Elle est rendue plus riante encore par les soins du maître, l'un des meilleurs hommes et des plus vertueux que je connaisse.

J'ai vu souvent les enfants de ses nègres le suivre en foule à la promenade avec des acclamations de joie, et sauter autour de lui avec l'air du bonheur. Il cultivait dans ses jardins le poivrier, le muscadier, le giroflier, et d'autres arbrisseaux des Indes qui lui avaient été donnés par M. Foulquier. Ce magistrat, alors intendant de la colonie, l'avait enrichie de plusieurs plants étrangers, et ceux-ci réussissaient parfaitement.

M. Foulquier étant venu passer quelques jours à l'habitation, nous fîmes la partie de monter au parc, chez le chevalier de la Salle, son ami. On se mit en route avant le jour. En m'avançant vers les hauteurs, j'étais mouillé par un brouillard très-froid, qui ne laissait voir qu'un espace vaporeux et sans bornes. Bientôt l'aurore se montra dans toute sa beauté; des nuages verts flottaient à l'orient sur un fonds de lilas. La soufrière coupait fortement les couleurs du ciel par la noirceur de ses ombres. De l'esplanade où nous étions, l'œil se plongeait dans la gorge des montagnes qui offraient une vallée charmante. Nous descendîmes le long des rochers par une route étroite et glissante. De larges fougères pendent

comme une chevelure autour de ces mornes sauvages, toujours baignés par les ruisseaux qui suintent de leurs flancs. Jamais le soleil n'a pénétré cet humide enfoncement qui, du pied de son abîme jusqu'au ciel, ne paraît être qu'une masse de verdure. Cette multitude d'arbres et de végétaux de toute espèce, montant, croissant ensemble, nourrissant, soutenant des milliers de tiges grimpantes entortillées autour d'eux, pompe les eaux d'un torrent qui se roule parmi des tas de cailloux amoncelés. Sur les deux montagnes qu'il traverse on est parvenu à jeter un pont de bois qui, dans sa haute élévation, ne présente sous lui qu'un gouffre menaçant, rendu plus sensible par la proximité de ces montagnes. On descend de là dans le parc, qu'on pourrait appeler le nouveau Tempé.

Figurez-vous, madame, tout ce que les poètes ont dit de la vallée de Thessalie ; vous n'aurez qu'une faible image de ce beau réduit. Là sont des groupes de collines élégamment placées les unes sur les autres. Les rayons de la lumière versent un doux éclat sur ces rochers, dont la nature a varié les sites pour le plaisir des yeux. De longs cordons de forêts

les entourent d'un filet de verdure ; et quelquefois, sur un sommet élevé, on voit une maison qui regarde toute la contrée. Là, d'une touffe épaisse de bois, sort le bruit d'un fleuve qu'on ne peut découvrir ; et plus loin, une blancheur aérienne qui se mêle à la teinte bleuâtre des montagnes, vous indique son cours. La température de ces lieux fait oublier la zone torride : c'est réellement un printemps éternel ! Songez qu'au moment où le zéphir du matin me portait l'odeur des orangers, vous étiez en décembre, au coin du feu, tremblante et glacée par les frimats. Le parc est arrosé par la rivière Rouge, dont les bords sont en grande partie inaccessibles par l'immense végétation qui les couvre. Elle descend des mornes de la soufrière et de ses horribles forêts, dont la vue doit inspirer aux voyageurs la frayeur et le découragement. De là, par de hautes cascades qui se roulent à grand bruit sur des monceaux de rochers, elle va se répandre dans une vaste salle de verdure, où la fraîcheur et l'ombre font sentir le frisson des derniers jours d'automne. Elle s'en échappe avec une marche fière et rapide, et se répand dans un canal où son onde est si pure, qu'elle

laisse voir jusqu'au moindre caillou. On entre, à l'autre bord, dans l'habitation de M. Coquille, procureur général : c'est une jolie chartreuse qui sort toute fleurie du sein d'une nature en désordre, et parmi des entassements d'arbres, de nappes d'eaux et de rochers, semblables à l'ancien chaos. Plus loin sont les cîmes de la soufrière, toujours couvertes de fumée ; et d'un autre côté, le paysage plus orné s'étend à perte de vue sur une variété de plantations et de collines. Je fus surpris de trouver dans ce désert les légumes de l'Europe et quelques-uns de ses fruits, tels que la pomme et la fraise. L'ananas croissait auprès de l'œillet ; le raisin, suspendu à des tonnelles, mûrissait parmi les roses et les jasmins. Je doute qu'on pût se plaire dans des lieux aussi retirés ! J'éprouvais un sentiment pénible en parcourant ces bois sauvages qu'il ne faut voir qu'un instant. Je me trouvais comme abandonné, loin de la société des hommes, loin des consolations de l'amitié, seul avec une nature inculte et barbare. Tous ces arbres ne me disaient rien. C'étaient les bamboux aux feuilles tremblantes, le cachiman et l'acomat élevés comme de grands chênes, le latanier,

le palmiste et le papayer inclinés sur les eaux, le mapou, le mombain, l'arbre-trompette, distingués par leur figure et leur écorce, et le figuier maudit, dont l'énorme tronc pousse une multitude de branches qui se terminent en filets, pendent jusqu'à terre, y prennent de nouvelles racines, et font d'un seul arbre une forêt entière. Auprès de ces ombrages, une croix de bois protégeait huit ou dix tombes couvertes de mousse. On n'y voyait point d'inscriptions ; l'orgueil ne cherche point de pareilles solitudes. Je m'assis sur une de ces pierres sépulcrales, d'où mes regards se promenaient vaguement autour de moi. Le silence de la nuit, la lune qui m'éclairait d'un jour pâle, et l'austérité du lieu, m'invitaient à rêver. Je me repliai sur moi-même, et je regrettai des années perdues dans l'agitation d'une vie tumultueuse, en songeant qu'après tant d'efforts pour atteindre au bonheur, c'était-là que tout devait aboutir. Mes réflexions auraient été plus loin ; mais je me sauvai bien vîte auprès de mes compagnons, que je trouvai dans la gaieté d'une orgie, et j'oubliai mes idées noires. Nous passions les matinées à dessiner les vues les plus agrestes. M. Foul-

quier faisait venir des provisions de la ville. Après un ou deux déjeûners, on dînait largement, et le jeu remplissait la soirée. La fraîcheur de l'air, quand le soleil était couché, me forçait quelquefois de m'approcher du feu où les nègres cuisaient leur manioc. Nous étions dans la saison pluvieuse, et quoique sous le tropique on n'ait point d'hiver, on y éprouve, dans les montagnes, un froid sensible pendant certaines nuits de décembre : les arbres se dépouillent alors pour reprendre de nouveaux feuillages, et la nature suit à-peu-près sa marche ordinaire.

Nous quittâmes le parc dans un temps de pluie. Le chemin que nous prîmes était jadis le seul praticable avant la construction du pont ; c'est un petit sentier frayé sur la cîme des montagnes, à cent cinquante pieds au dessus du torrent. Les arbres qui s'élevaient du fond des abîmes jusqu'à nous, paraissaient aussi âgés que le monde ; leurs troncs étaient revêtus d'une mousse blanche et pendante, qui leur donnait l'air imposant de ces vieillards représentés dans les temples avec de longues barbes. Je m'étais séparé de mes guides ; la nuit me surprit, et je m'égarai. Les éclairs

commençaient à luire, et je voyais avec inquiétude les approches d'un orage. Après avoir longtemps erré avec un jeune nègre qui ne connaissait pas mieux que moi ces déserts, j'aperçus une lumière dans le fond des montagnes : j'y dirigeai ma course, et j'arrivai à la porte d'une cabane où je fus reçu par un vieillard plus qu'octogénaire. De beaux cheveux blancs lui tombaient sur les épaules; il était au milieu de sa nombreuse famille, dont la misère me parut extrême. Cependant tout ce monde était gai : le bon homme donnait l'exemple de la joie. Cette petite cabane, éloignée de tout commerce, était gouvernée par ses propres lois. Les enfants cultivaient le champ paternel, qui fournissait en abondance des patates, des bananes et du manioc : les filles faisaient le travail de la maison; un peu de coton, recueilli parmi les rochers, était filé par leurs mains : le père ne portait pas un vêtement qui n'eût été fait par elles. Pour les ouvrages les plus pénibles, ils avaient un nègre, et c'était leur seul domestique, ou plutôt il faisait partie de la famille. La nourriture de ses maîtres était la sienne : on le choyait, on craignait de le fatiguer; souvent,

pour le soulager, les enfants faisaient sa tâche. J'ai vu depuis ce temps des maisons opulentes, où trois cents esclaves gémissaient sous le fouet d'un commandeur : je me suis hâté d'en sortir ; et j'aurais voulu passer ma vie dans cette chétive solitude, où la misère donnait la main à la bienfaisance. Quand la pluie eut cessé, je pris congé de nos hôtes, qui me prêtèrent généreusement leur nègre pour me conduire.

Ce voyage fut suivi d'une navigation que je fis, avec la même société, sur la côte occidentale de l'île. Une pirogue nous attendait dans la rade, et nous nous embarquâmes au déclin du jour. Huit nègres ramaient en chantant, sur une mer calme, où la vue était récréée par la variété des campagnes voisines. En passant devant le quartier du Baillif, je vis les débris d'une tour bâtie autrefois par le P. Labat, pour protéger les possessions de son couvent. Ce voyageur célèbre avait laissé dans l'île, au commencement du siècle, un domestique noir qui vivait encore il y a quelques mois. Quatre ou cinq piliers situés un peu plus loin sur le rivage, sont, dit-on, les restes de la maison de M. Boisseret, premier propriétaire de la Guadeloupe. Il s'était bien

placé ; car rien n'est plus beau que cette côte, où la montagne Saint-Louis se présente en amphithéâtre avec toutes les richesses de la nature. Chaque petite colline a son habitation qui la couronne d'un bouquet d'arbres, et tout ce qui l'entoure n'est qu'un champ de cannes. La douceur de cette verdure, qui ressemble à celle du printemps, flatte singulièrement la vue. On aperçoit dans un coin du tableau la ville de la Basse-terre, les bâtiments de la rade ; et dans le fond de l'horizon, les Saintes, la Dominique et Marie-Galante. Le quartier des Vieux-Habitants est un pays plat, désert, humide et mal-sain : l'œil ne découvre aucun site qui le console de cette triste uniformité. Le Val-de-Lorge n'est pas plus riant : ce sont des terres brûlées qui bordent le rivage, et dans plusieurs parties il est couvert de morceaux de rochers noirs, qui paraissent avoir été arrachés des montagnes par les secousses des tremblements de terre, des ouragans et des feux volcaniques. Mais, madame, arrêtez-vous, de grâce, devant l'Anse-à-la-Barque. Voyez deux collines charmantes qui se regardent sur la rive ; une autre qui se présente de face au milieu de la scène,

et décline insensiblement jusqu'à la mer ; au pied de cette dernière, sur une même ligne, une vingtaine de maisons d'un étage, simples, mais bien bâties ; et derrière elles, des cocotiers et des palmistes qui donnent à ce paysage un air américain. Représentez-vous toujours dans l'éloignement ces masses de montagnes bleuâtres et vaporeuses qui me suivent dans toute ma route, et répandent sur mon petit hameau je ne sais quoi de solitaire et de romantique. Ne croyez-vous pas être au moment de la découverte de cette jolie baie? Ne vous peignez-vous pas Colomb et ses compagnons, après tant de fatigues, jetant des regards amoureux sur ce rivage? C'était là, sans doute, que la première barque européenne aborda. Avec quel plaisir on dut puiser de l'eau dans le ruisseau si limpide et si clair de ce bois de raisiniers! car il faut vous dire que nos eaux sont les plus belles du monde : elles se filtrent parmi tant de cailloux, qu'elles y acquièrent la transparence et la pureté du cristal. En poursuivant ma route, je vis dans la mer un grand nombre de roches calcinées qui, dans les ombres du soir, me parut de loin comme un chapitre de moines. Elles sont

placées en cercles, et s'élèvent à huit ou dix pieds de la surface de l'eau : les unes sont courbées, d'autres debout ; d'autres ressemblent à des personnages assis et conversant ensemble. La mer, qui battait autour d'elles, les rendait plus noires par la blancheur de son écume, et le bruissement des flots était comme le murmure confus d'une assemblée. Mais ce qu'il y a de plus frappant, est un rocher jeté au milieu des eaux, qui présente deux grottes merveilleuses, et telles qu'on en pourrait imaginer, pour nos théâtres, dans une superbe décoration. Il paraît que cette masse de pierres a été détachée des montagnes, comme tous les débris dont la côte est hérissée, depuis le Baillif jusqu'à Bouillante. Le volcan qui produisit cette grande explosion eut peut-être son foyer dans une enceinte entourée de roches brûlées, et couverte aujourd'hui par la mer. Il y a sur le rivage deux sources bouillantes où le mercure s'élève dans le thermomètre à soixante-quinze degrés. Tout cet amas de décombres répandus dans un espace de plusieurs lieues, se montre sous un aspect affreux. En voyant ces tristes ruines, on ne peut s'empêcher de réfléchir que les

mêmes révolutions nous menacent encore, et que nos jeunes créoles dansent sur des abîmes.

La vue de ces volcans éteints m'avait donné l'idée de monter sur la soufrière ; et dès que je fus à la Basse-terre, j'entrepris cette course. Un nègre instruit des chemins me servit de guide : un autre portait mes vivres et mon bagage. Je pris ma route par Houel-Mont, et j'allai jusqu'au pied d'un piton nommé Tarade, où la nuit me força de m'arrêter. Mes nègres, pour me loger, construisirent une cabane avec des branches d'arbres ; ils allumèrent du feu pour écarter les moustiques : je mis dehors mes provisions, et mon souper fait je m'enveloppai dans un manteau ; je me couchai sur un lit de feuillage, et je dormis jusqu'au matin. Au premier rayon de l'aurore, je montai sur le noyau de Tarade, et je traversai des bois hérissés de liannes que mon guide était quelquefois obligé d'abattre à coups de hache, pour me frayer un passage. Nous arrivâmes ainsi à la rivière Déjeuné où je fis halte. Le panier de provisions fut encore visité. Le thermomètre était alors à treize degrés : je le plongeai dans l'eau, et quoiqu'elle fût très-froide, elle se trouva plus

chaude que l'air d'un degré et demi. Je continuai de marcher vers un morne dont la pente est extrêmement rapide. On ne peut le gravir qu'à l'aide des mangles, des balisiers et des liannes courantes dont il est couvert. Mon pied glissait sur une terre grasse dont les quartiers, en s'éboulant, m'entraînaient avec eux. La crête où je parvins ne présente qu'un passage étroit, entouré d'effroyables précipices. La rivière Noire, qui forme la séparation du parc avec la montagne Saint-Claude, coule dans la profondeur de ces gouffres, et en augmente l'horreur. Nous arrivâmes à midi dans une grande savanne, qui s'étend jusqu'à la naissance de la soufrière. Tout ce terrain est revêtu d'une mousse verte et jaune, de petits mangles, de fougères de toute espèce, de figuiers maudits, et d'ananas de montagnes dont les feuilles, rassemblées en entonnoir, contiennent plusieurs pintes d'une eau très-pure et très-légère. Il fallut m'arrêter quelque temps pour attendre le nègre chargé de mes paniers, et je m'amusai à chercher des plantes. Enfin je montai la soufrière : mais mon guide, à qui j'avais dit de me conduire aux soupiraux du volcan, prit une fausse route,

de sorte qu'après deux heures d'une marche très-pénible, il me fit retourner sur mes pas, et côtoyer l'autre partie de la montagne. Une forte brise du nord nous porta un grain violent, qui nous suivit jusqu'à l'entrée des cavernes, où j'arrivai baigné de pluie et brisé de fatigue : mes habits étaient trempés. La nuit tombait autour de moi sur ces horribles solitudes, et je n'eus que le temps d'y jeter un coup-d'œil. Ce que cette vue a d'affreux est au-dessus de l'expression. Les ombres du soir, dans les hachures des mornes, semblaient comme les fantômes de ceux qui avoient été ensevelis dans ce bouleversement de la nature. L'entrée des cavernes est un amas de ruines entassées, élevé de près de quarante pieds au dessus du sol. Il faut descendre à travers ces énormes décombres, dont la masse est ébranlée par le mouvement qu'on lui donne. Un nègre me précédait avec deux flambeaux. Je vis à mes côtés des éboulements de terre glaise ; d'autres quartiers pendaient aux voûtes, à demi détachés par la filtration des eaux, et tout près de s'ébouler. Je restai dans cette première salle sous une roche qui me mettait à l'abri des décombres, et je ré-

solus d'y passer la nuit, malgré la remontrance de mes guides. Ils allèrent chercher du bois, dont j'avais grand besoin pour me sécher. Nous entretînmes le feu tant qu'il put durer: mais le bois, pénétré par la pluie, avait beaucoup de peine à s'enflammer, et donnait plus de fumée que de chaleur. Le froid de l'air devint piquant, et l'humidité le rendit plus sensible. J'étais souvent mouillé par les eaux qui tombaient de la voûte sur la pierre dont j'avais fait mon lit, et leur fraîcheur me glaçait. Ajoutez à cela le triste et long gémissement des vents, qui roulaient dans ces souterrains comme des voix plaintives. Quand le foyer fut éteint, et mon cortége endormi, j'essayai de m'assoupir; mais après une heure de mauvais sommeil, je fus réveillé en sursaut par un bruit épouvantable. J'imaginai d'abord que la caverne s'écroulait. J'appelle mes nègres, qui ne répondent pas: je les crois morts. L'esprit encore frappé de rêves conformes à ma situation, je me lève: un second bruit se fait entendre. Figurez-vous, madame, les bondissements du tonnerre dans les échos des montagnes: tel fut l'effet de ce fracas produit par la chûte de quelques rochers dans les

gouffres du volcan. Un chien qui m'avait suivi en heurla d'effroi. D'autres éboulements se firent encore auprès de moi. Je sortis précipitamment, je montai sur les décombres, et j'allai m'asseoir sur un morne voisin. De là, je parcourus des yeux ce pays de désolation. Les étoiles jetaient un éclat brillant; mais le ciel et l'océan étaient d'un brun obscur. Je ne pouvais marcher dans les ténèbres qui me couvraient, et il m'eût été dur de passer la nuit à contempler les astres. Ainsi, tout réfléchi, je me moquai de ma frayeur, et je retournai dans mon gîte où je ne tardai pas de m'endormir. Le matin à mon réveil, je ne vis pas mes nègres; je criai : l'écho seul m'entendait. L'inquiétude m'avait déja saisi, quand ils arrivèrent le dos chargé de diablotins qu'ils avoient tués avec des bâtons dans les crevasses de la montagne. Les oiseaux furent plumés, rôtis et mangés sur le champ. Je repris alors le chemin des cavernes, et j'entrai dans la première salle. La terre en est unie, et trempée par les eaux qui tombent de la voûte en abondance; elle me parut avoir quarante-cinq pieds de long sur vingt-cinq de large. La seconde n'est qu'un monceau de terres glaises, sur

lesquelles il faut grimper avec effort pour pénétrer plus avant. L'entrée de la troisième est étroite et d'un accès difficile ; j'y trouvai beaucoup de terres glaises éboulées ; la voûte était lézardée, colorée de cristaux blancs et verts, et légèrement imprégnée d'une odeur de soufre. La quatrième salle se termine comme un four ; les parois en étaient aussi couvertes de sels vitrioliques. On n'arrive à la dernière que sur des amas d'énormes pierres de granit et de terres calcaires, revêtues de cristallisations et de stalactites. Je me faisais précéder par le nègre qui portait les flambeaux. Je marchai ainsi l'espace de cinquante toises : mais je fus bientôt obligé de m'arrêter. Je sentais s'accroître la vapeur sulfureuse, et elle devint si forte, que j'en étais suffoqué. Le thermomètre s'élevait à trente-deux degrés : les eaux qui tombaient de la voûte étaient brûlantes. La sueur coulait de mon visage et de tout mon corps, comme de grosses larmes, et mes habits furent mouillés dans un instant. Je m'approchai cependant d'une pente rapide qui aboutissait à une fondrière : j'y jetai des pierres, qui mirent un assez long intervalle dans leur chûte. Je commençais à ne plus respirer ;

mes lumières s'affaiblissaient au point que je ne pouvais distinguer la colonne de mercure dans le thermomètre. Je retournai bien vîte en arrière, après avoir regardé une dernière fois le magnifique tableau que j'avais sous les yeux. L'effet de ces cavernes, à la clarté des flambeaux, est celui d'une grotte magique, illuminée par enchantement. Je ne pouvais me lasser d'admirer cette riche décoration de sélénites attachées aux voûtes, qu'elles peignaient de toutes les couleurs ; ces granits brillants, ces pyrites d'un jaune pâle qui se présentaient sous des formes variées. Ma vue était éblouie par le jeu de la lumière reflétée sur tant de corps éclatants, et sur ces groupes de cristaux dont les facettes la multipliaient de toutes parts.

C'est dans le voisinage de ces cavernes que réside sans doute le démon du volcan : c'est-là qu'il unit l'argile au principe igné répandu dans toute la nature, et qu'il en tire la vapeur acide, dont l'alliance avec ce même principe lui donne le soufre. C'est-là qu'après avoir savamment combiné le soufre et les métaux, il les décompose, les embrâse, et produit ces explosions rapides dont son domaine est ébranlé. Les esprits sulfureux qui s'exhalaient

autour de moi, m'annonçaient le travail intérieur de ses fourneaux, et je n'étais pas en sûreté près d'un génie si malfaisant. Je sortis de son antre, et je m'avançai vers le sommet de la montagne, en m'aidant des pieds et des mains, et me suspendant à la mousse des rochers qui sont à pic. J'arrivai ainsi jusqu'au plateau. Il est séparé par une ouverture qui le parcourt dans son étendue, et qui peut avoir depuis vingt jusqu'à trente pieds de profondeur. J'y vis une bouche de quinze pieds de long sur quatre de large; elle répandait une forte odeur de soufre. J'y fis tomber une pierre que j'entendis, quelques secondes après, retentir dans la caverne d'où je sortais. Je parvins enfin au piton de la montagne. Le ciel était pur; le soleil frappait sur tous les objets; une scène superbe et majestueuse me présenta, dans un cercle rapproché, toutes les beautés d'un immense horizon. Je parcourais d'un coup d'œil trente lieues d'espace. Les Antilles semblaient comme des rochers épars dans l'étendue de l'océan: des nuages se jouaient à mes pieds, et brillaient des couleurs de l'arc-en-ciel. La Guadeloupe ne m'offrait qu'un amas de montagnes pelées, de

mornes coupés par des hachures, et chargés de forêts noirâtres jusqu'aux bords de la mer, où elle s'entourait d'une fraîche verdure. Presque toute l'île me parut sauvage, et je ne vis de cultivé que sa lisière.

Je continuai de marcher sur le plateau, dans un terrain blanc comme de la marne, et parmi des pierres calcinées dont la chaleur me brûlait les pieds. Le rocher résonnait en beaucoup d'endroits, et il était criblé de trous. Les plus grands pouvaient avoir dix pouces de long sur six de large. Je vis autour de leurs bords un amas de cristaux et d'aiguilles, formées de la fleur du soufre qui s'était sublimé sur toutes ces parois. J'y lançai une pierre qui fut renvoyée avec violence. J'y tins un bâton enfoncé pendant quelques moments, et je l'en retirai couvert de parties sulfureuses. Le bruit qui sortait de ces bouches ressemblait à celui d'une forge ; des arbrisseaux brûlés les bordaient encore, et j'en conclus qu'elles étaient ouvertes depuis peu de temps. J'observai aussi qu'un grand nombre avait gagné le haut de la montagne, et mes nègres me dirent que les soupiraux étaient autrefois dans des lieux plus bas. Le soufre en avait obstrué

plusieurs qui s'éteignaient; d'autres exhalaient encore de la fumée. Toute cette partie du sol est volcanisée; mais je n'en vis point sortir de flamme.

Je descendis le morne en me laissant glisser sur la mousse; et après une marche difficile à travers des mangles et des figuiers maudits, dont les racines et les filets embarrassaient la route, je parvins aux sources du Galion: elles sont chaudes et soufrées. Quelques-unes tombent en cascades et précipitent leur cours avec une grande rapidité. J'y plongeai le thermomètre, et la plus forte chaleur le fit monter à soixante-treize degrés. Elles se réunissent dans un bassin de substances métalliques, et elles y déposent un lit de soufre durci par les eaux. Les sédiments sont d'un très-beau rouge, de couleur de rose, de gris-de-fer, d'abricot, et de jaune plus ou moins foncé: les eaux ont de la saveur et de la limpidité.

Je commençais à être fatigué: la nuit s'approchait, et il était temps de songer au retour. Je repris la route de la Basse-terre; mais l'obscurité trompa mes guides; ils m'égarèrent dans les bois, et me firent passer dans des chemins affreux, au travers d'un canal et

de gros arbres abattus par l'orage. La pluie tombait par flots : je ne marchais qu'à la lumière des éclairs, les plus beaux que j'aie jamais vus : tout l'horizon en était couvert ; l'air, le ciel et la terre semblaient électrisés. Le bruit du tonnerre, multiplié par les échos des rochers, faisait un tumulte effroyable. J'entendais crier autour de moi les branches fracassées par le vent, et je trébuchais à chaque pas sur une terre inondée. J'arrivai enfin dans le bourg, au milieu de la nuit, bien fatigué de cette course, car j'avais fait tout le voyage à pied.

A peine étais-je retourné à la Pointe-à-Pitre, que le commandant de la Désirade me proposa d'aller voir son gouvernement. La curiosité m'entraîna, et nous nous mîmes dans un bateau pour traverser à-peu-près dix-huit lieues de mer. Je crus faire cette route en quelques heures, et nous en passâmes trente-six à louvoyer, dans l'espace de cinquante lieues, sur des vagues très-agitées. Je fus malade jusqu'au moment où je débarquai dans cette petite île, dont la seule vue me consola de toutes mes peines. C'est un groupe de montagnes qui, d'un côté, semblent coupées

à pic, près de leur sommet, et de l'autre s'abaissent jusqu'à la mer par une pente alongée. Elle a douze lieues de tour, et se divise en haute et basse-terre. La partie basse comprend les quartiers de la Baie-Mahaut, du Souffleur, de la Grande-Anse et des Galets. Ces deux-ci sont moins bons que les autres, parce que les premiers cultivateurs s'y fixèrent et appauvrirent le sol, déja stérile et sablonneux.

La basse-terre n'a point de fontaines ; on n'y boit que de l'eau du ciel, recueillie sur les toits ou dans les puits. Sur les hauteurs, il y a deux sources dont l'habitant fait usage : deux autres coulent au bord de la mer, sous de très-hauts escarpements, et sont perdues pour lui. La côte est bordée de cayes à fleur d'eau dans les quartiers dont j'ai parlé ; dans les autres, elle est inaccessible. La passe de la Baie-Mahaut et celle du Souffleur sont étroites et dangereuses. La mer y roule au vent, et s'y brise avec violence. Le Galet et la Grande-Anse en ont de plus faciles. Cette dernière est entourée, à cent cinquante toises du rivage d'un cordon, de récifs qui laisse une ouverture de trente toises. C'est par cette entrée que nous fîmes notre descente dans l'île, à la vue de

quatre à cinq habitants qui étaient sur le rivage. Deux jours de vomissement et de diète m'avaient accablé, et je vis la terre avec transport. Les mornes de la Grande-Anse qui s'élèvent brusquement sur la plaine, et qu'on a, pour ainsi dire, sur sa tête en arrivant, me frappèrent vivement dans le crépuscule du matin. Tout ce que j'avais lu des îles sauvages de la mer du sud me revint à l'esprit. Je crus voir Juan-Fernandès ou Tinian, et je songeais à m'évertuer pour me fournir des choses nécessaires à la vie. Nous en avions déja une partie; car, outre une provision de jambons, le commandant avait fait mettre dans son bateau un ameublement complet. L'aspect de cette île charmante, et son air pur, me réjouirent. Nos nègres dressèrent à la hâte une cuisine en plein champ. Nous nous fîmes remettre la clef du gouvernement qu'on eut grand' peine à trouver: elle était chez une vieille mulâtresse, couturière, boulangère, marchande de modes, et mère d'une jolie enfant. Nous prîmes possession du palais. C'est une petite case composée d'une salle et deux chambres, où notre joyeux commandant trouvait encore le moyen d'exercer l'hospitalité, quoique sa place ne lui

donnât qu'un titre sans profit. Il y reçut la visite de l'état-major, composé d'un capitaine et de son lieutenant. Celui-ci était un gros homme de bonne humeur : son embonpoint faisait honneur au pays. On débuta par des coups d'autorité pour en imposer aux séditieux ; et quand il n'y eut plus de guerre intestine, nous commençâmes à mener une vie paresseuse et tranquille, telle que je l'aimais. Le souvenir du peu de temps que j'ai passé dans cet hermitage me sourit encore. Au point du jour on allait se plonger dans la mer, et respirer avec délices le premier souffle du matin. Au retour, on déjeûnait; on lisait, on se reposait jusqu'à midi; on avait pour sa table des volailles et des moutons d'une qualité parfaite : le jeu succédait au dîner : dans la soirée, on montait à cheval, et la promenade terminait ces journées fainéantes, pendant lesquelles il ne m'est point arrivé de penser et d'écrire une ligne. Cette végétation me semblait si douce, que j'y fus d'abord tout accoutumé. Je me rappelais bien quelquefois qu'il y avait des arts dans le monde ; mais ils se trouvaient si loin de moi, que le mieux était de n'y point songer. Je crois que j'aurais pu m'accommo-

der de ce genre de vie. Cependant, lorsqu'aux approches de la nuit je me trouvais seul sur le rivage, où je voyais les flots mourir à mes pieds ; quand je marchais près de la triste verdure qui le couvre, et que j'entendais le bruit des vents se mêler à celui des vagues, j'étais comme effrayé de ma solitude : elle ne m'offrait plus que l'image d'une nature gémissante, et je sentais que l'homme a besoin de la société.

Le bourg principal est composé d'une quinzaine de cases. On voit sur le bord de la mer où elles sont situées quelques seines étendues. L'habitant vit du produit de sa pêche : son indolence, jointe à la stérilité du sol, ne lui permet pas de se livrer à la culture des terres qui pourraient le nourrir. A peine trouve-t-on dans l'île huit ou dix plantations de coton ; cet arbrisseau, qui ne demande aucun soin, croît librement parmi les rochers, et enrichit quelques insulaires, dont le plus aisé peut avoir soixante nègres.

En parcourant les mornes, j'y reconnus les traces d'un volcan éteint : tout y est brûlé, couvert de talc, et de pierres de chaux en partie calcinées. Ces roches grisâtres, crevas-

sées et creusées en bassins, par petits espaces multipliés à l'infini, sont autant de réservoirs où la pluie se dépose, et procure une boisson saine aux cantons qui n'ont point de sources. Quand on frappe sur les pierres de la montagne, elles rendent un son clair et perçant comme celui d'un fer battu, et les mornes entiers ont un timbre sonore qui produit un effet étrange quand le vent s'y engouffre. Je descendis dans plusieurs cavernes, produites sans doute par l'explosion du volcan. La tradition assure que les Caraïbes s'y réfugièrent quand ils eurent été chassés des autres îles. Une de ces cavernes a soixante pieds de longueur; on l'appelle la Voûte-à-têtes, parce qu'on y trouva, il y a quarante ans, des têtes et des ossements humains, rangés sur des bancs de pierre, et noués avec des fils de coton. On ajoute que plusieurs étaient d'une grandeur démesurée. Je ne vis que des os d'enfants dans ces souterrains, et la chaleur m'en fit sortir promptement. Quelques endroits sont couverts d'une mousse pareille à celle que j'avais remarquée sur la soufrière de la Guadeloupe. En côtoyant la mer, je traversai des bois de mancenilliers, dont le suc

empoisonnait jadis les flèches des sauvages. L'île me parut n'être qu'un noyau de montagne. Toutes les terres basses qui l'entourent semblent avoir été formées avec le temps par les alluvions de la mer : c'est partout un sable blanc comme celui du rivage ; et dans le quartier du Souffleur, les rochers eux-mêmes sont des couches amoncelées de cailloux, de sable et de coquillages marins. Il n'y a de bois que dans les plaines ; et l'espèce en est petite, maigre, et peu chargée de feuillage. Dans la route que je fis jusqu'à la Baie-Mahaut, je ne rencontrais que des mapoux, arbre triste, sec, rabougri, dont la tige est toujours dans la nudité de l'hiver : des monceaux de raisiniers bordent le rivage de toutes parts : on trouve dans quelques endroits le baume de copahu et le gayac. D'énormes paquets de raquettes s'élevaient en gerbes du milieu des raisiniers, des mamains et des mapoux ; les caratas, dont les longues feuilles sont chargées d'épines et rassemblées en bouquets d'artichaux, poussaient à une grande élévation des flèches charnues et droites comme des cierges. La terre était tapissée d'un gramen jaune et presque desséché. Quelques parties

de plaines offraient le chiendent et d'autres plantes médicinales, telles que l'herbe à charpentier, le petit baume, la verveine, le pourpier et la chicorée sauvage. Sur la pente des premières collines, un ruisseau coulait entre des touffes d'acacias qui répandaient une odeur suave. Après une route amusante faite sur les hauteurs, d'où l'on voyait la mer battre le pied des rochers, nous arrivâmes chez un habitant dont la maison est dans la position la plus heureuse. Aucun navire ne vient d'Europe dans nos colonies sans passer à la vue de ce réduit, qui serait, en temps de guerre, une vigie bien précieuse. On découvre de sa terrasse Marie-Galante, la Dominique, la Guadeloupe, et quelquefois la Martinique. Le possesseur de cette solitude était un vieillard, respecté dans l'île pour son caractère et sa fortune. Tout présentait chez lui l'image des premiers temps, de ce bel âge d'or qu'on ne trouve plus dans la corruption de nos siècles modernes. La fraîcheur des vents alisés m'y faisait sentir un air aussi tempéré que celui de nos provinces méridionales. Quelques lits étaient toujours destinés aux étrangers par ce nouveau Philémon, dont la Baucis aimait à

seconder le zèle hospitalier. Leur fille, douce et jolie, me parut digne d'être une des bergères de Théocrite. On ne s'attend pas à trouver tant d'agréments dans un désert.

Nous fûmes voir dans ce quartier le terrain des malades : c'est un enclos de soixante arpents, que le gouvernement abandonne aux ladres et aux lépreux. Quoiqu'ils soient séparés des habitants par une lisière de caratas, ils se répandent souvent dans les campagnes voisines quand la faim les chasse de leur retraite. Cinq ou six de ces malheureux étaient horriblement défigurés. Je vis un nègre dont les oreilles pendaient en boucles sur ses épaules; un autre n'avait plus de doigts à ses mains; plusieurs portaient sur tout le corps une croûte hideuse en forme de grappes. Le reste était plus sain, et jouissait d'une existence assez douce. Ils vivent dans l'indépendance et dans une extrême paresse, n'ayant d'autre soin que de planter des patates et de les recueillir. Leurs cases sont dispersées dans les bois; une source y coule à travers des racines de gayac, et leur fournit une tisane naturelle dont un bon nombre se guérit. J'allai visiter ensuite un habitant, dont la maison était remarquable : il y

avait dans tous les coins des amas de patates et d'igniams destinés à nourrir sa famille. Près de là, trois ou quatre paillasses étendues sur la terre servaient à les coucher ensemble : des pistolets, des fusils et des sabres étaient suspendus contre les murs. On voyait, d'un autre côté, des instruments de pêche : des cruches de vin présentaient leur large ventre aux besoins du maître. Dans une chambre voisine, sa femme, quatre filles, deux petits garçons et sept ou huit négrillons grouillaient pêle-mêle, nu-pieds et presque en chemise : ses filles, âgées de seize à vingt ans, passaient la journée à coudre, et n'osaient jamais s'éloigner de leur Carbet. J'étais peut-être le premier homme qu'elles eussent vu depuis longtemps. Le vieux patriarche croyait à la magie : souvent il faisait mettre à genoux ces pauvres créatures, et leur attachait au cou des sachets remplis de sel pour les garantir des sortiléges. Je ne sais pas comment, avec autant de frayeur des magiciens, il pouvait être aussi gras : son corps était un colosse, surmonté par une tête énorme où régnait, depuis les yeux jusqu'au menton, la barbe la plus noire et la plus épaisse qu'il y eût sous les tropiques. J'ache-

vai ma tournée chez un vieillard qu'on appelait le docteur. Il avait employé toute sa vie à rassembler des recettes dans un manuscrit; mais son recueil ne put l'aider à sauver un de ses nègres qui venait de s'ouvrir le ventre dans un accès de jalousie.

Le dimanche suivant on descendit au bourg: la messe fut célébrée par les notables du lieu; elle consistait en quelques litanies, après lesquelles la revue des troupes se fit sur la place. Cinquante hommes, armés de fusils, se rangèrent en haie devant le commandant, les uns sans habits et sans chapeaux, les autres sans bas et sans souliers. Une troupe de belles insulaires, mises dans leurs atours, assistaient à la parade. Je comptai une douzaine de femmes de toutes les couleurs, depuis le blanc jusqu'au noir. J'appris ce jour-là que l'île n'avait point de curé, mais qu'il en venait un de la Guadeloupe, au temps de pâques, pour administrer aux habitants les sacrements de l'église. Hors de cette époque ils vivent comme des sauvages. Ceux qui s'en vont dans l'autre monde n'ont, à leur chevet, ni prêtre, ni médecin, ni notaire; les malades meurent ou guérissent, comme il plaît à Dieu, et de mé-

moire d'homme il n'y en a pas un qui ait été tué par les remèdes. La nature seule fait les frais de la cure, et le patient ne s'en trouve pas plus mal. Ce qu'il y a d'heureux, c'est que l'air de cette Thébaïde est le plus sain des Antilles, et qu'on n'y ressent aucun des maux dont elles sont affligées.

Vous avez desiré, madame, une relation de mon voyage : vous êtes obéie ; mais ayez un peu d'indulgence : ne donnez point à cette lettre une attention bien sérieuse. Je n'ai fait que passer dans nos colonies ; et des notes prises, pour ainsi dire, en courant, doivent être lues de même.

FIN.

LA NOUVELLE
CLÉMENTINE,
OU
LETTRES
DE
HENRIETTE DE BERVILLE.

Nunc scio quid sit amor. . . . .
. . . . .
Improbus ille puer, crudelis tu-quoque mater!
VIRG.

AVIS PRÉLIMINAIRE.

CES Lettres ne sont point le fruit de l'imagination. Tous les détails en sont vrais : l'événement qui les termine est arrivé en 1772. Il pourra révolter quelques lecteurs délicats ; mais s'il est une seule mère qu'il corrige, l'Editeur a rempli son but.

LA NOUVELLE CLÉMENTINE.

LETTRE PREMIERE.

HENRIETTE A ÉMILIE.

Que sont devenus, mon Emilie, ces jours heureux que nous avons passés au couvent? Où sont les jeux de notre enfance, nos plaisirs purs, notre joie franche, et le charme qui accompagnait ces premières jouissances? Mon amie! j'ai tout perdu. L'âge du bonheur est déja fini pour moi. J'entre dans une carrière douloureuse, dont les bornes s'étendront peut-être aussi loin que ma vie.

En sortant du cloître, je crus renaître un instant. L'air si doux de la liberté que je commençais à respirer, le tableau d'un monde enchanteur, des amusements nouveaux, tout conspirait à me séduire. Mon ivresse dura peu, tu le sais; je reconnus bientôt l'illusion

de ces plaisirs. La campagne semblait me promettre des objets plus faits pour mon cœur; j'ai trouvé partout le même vide, le même dégoût. Que vois-je autour de moi ? Une nature muette, d'ennuyeux déserts ; rien n'y parle à mon ame. Je ne sais quelle sourde inquiétude me suit même au sein de nos fêtes villageoises. J'ai vu le temps où le paysage que j'habite m'aurait charmée ; mais les goûts changent, et je commence à m'apercevoir que j'y suis seule.

D'où vient donc ce mal-aise qui me fait fuir le monde, et soupirer loin de lui ; chercher la solitude, et m'y déplaire ; rêver sans objet, m'attrister sans cause ; qui me rend distraite, indifférente, et me met sans cesse en contradiction avec moi-même ? O ma chère ! que cet état me pèse ! Que n'es-tu près de moi ! combien nos cœurs se plairaient à s'épancher ! Viens consoler ton Henriette ! Laisseras-tu passer la belle saison sans revoir les bosquets de Trénel ? Les pluies du printemps sont écoulées ; une fraîcheur délicieuse embellit nos campagnes, et la verdure est dans tout son éclat : viens ! j'ai besoin d'une amie. Oui, d'une amie ; c'est le mot, n'est-ce pas ?

Nous parlerons de notre premier âge, et je jouirai du moins de ma félicité passée, puisqu'il ne m'en reste plus d'autre.

LETTRE II.

A LA MÊME.

Je ne te verrai donc point ! tu ne peux quitter une tendre mère ! mais nous nous écrirons, et je te confierai mes peines. Oh ! si j'étais menacée de quelque orage ! Tu m'effraies. Dès qu'une fille s'ennuie, dis-tu, elle n'est pas loin d'aimer. Je n'ose descendre dans mon cœur ; je crains d'y découvrir une faiblesse.... Il faut pourtant te faire un aveu. Séligny est ici depuis huit jours. A son abord, je n'ai pu me défendre d'une secrète émotion : je crois même que j'ai rougi. Oui, en vérité, j'ai rougi ! Que je m'en veux d'être si timide !... Après tout, c'est votre faute : qu'aviez-vous besoin de le préconiser ? Voilà, mademoiselle, à quoi vous m'exposez avec vos louanges ! On se prévient pour un objet sans le connaître : l'imagination l'embellit, et quand il paraît, l'illusion demeure.

Nous voyons souvent madame de Méry ; c'est une jeune veuve, aimable, étourdie, inconséquente : elle a des grâces, de la gaîté, beaucoup de caprices : c'est ce qu'on appelle, dit-on, une jolie femme.

Nous avons encore la baronne de Norton et sa fille. Celle-ci paraît fraîchement sortie du couvent. Ce sont de ces figures fades, dont il ne reste aucune idée quand on les quitte. Sa mère a le geste mâle, la voix haute, l'air fier et dur, parle beaucoup, n'écoute point, répond quand il lui plaît, vous mesure du coin de l'œil, et promène avec dédain une large tête qui s'enfonce dans ses deux épaules. La nature s'était proposé d'en faire un homme ; mais l'ouvrage n'a pas été fini.

Te citerai-je Mercourt, qui se déchaîne contre toutes les femmes qu'il a connues ? Quelle mal-adresse ! En vérité, les hommes qui nous décrient, entendent bien peu les intérêts de leur amour-propre !

Tu vois que je ne manque pas de société. Que me faut-il donc ? je l'ignore : mais peut-être le saurai-je trop tôt !

LETTRE III.

A LA MÊME.

Je ne suis point si prévenue en faveur de ton ami que tu te l'imagines. J'ai déja commencé à lui trouver des défauts ; preuve que je l'observe de sang-froid. Ce n'est point le dépit qui me fait parler : hélas ! il n'en est peut-être que plus à craindre ; et je l'aime beaucoup mieux depuis que je l'admire moins.

Souvent il m'entretient de ses voyages. Avec quelle avidité je l'écoute ! Je frémis quand il peint les dangers qu'il a courus. Je le suis dans chaque pays. Vante-t-il les charmes de ses habitantes ? je voudrais alors qu'il n'eût tenu à personne dans le monde. Quelquefois je lui demande en riant s'il n'a jamais aimé : il s'en défend, je ne sais pourquoi ; et je ne sais pourquoi moi-même j'ai fait cette question.

Il lui est venu dans l'idée de m'apprendre le dessin : tu rirais de voir le maître avec l'élève. Séligny dirige mon crayon, et ce moment n'est pas celui où je suis le plus tranquille.

S'il arrive à ma sœur de nous quitter, je deviens déconcertée, timide aussitôt que nous sommes seuls. . . . . Tout cela m'alarme; je ne suis point en paix. Ah! mon amie, aurais-tu deviné?

LETTRE IV.

A LA MÊME.

Quel sentiment délicieux j'éprouve en commençant cette lettre! elle te peindra ma joie; je renais au bonheur. C'est en vain que je voudrais me le dissimuler; Séligny m'est cher. Ce n'est point de l'amour qu'il m'inspire; c'est une amitié tendre fondée sur l'estime. Tout ce qui m'environne me peint la sérénité d'un beau jour : je jouis avec transport de chaque objet. Une matinée de printemps me charme; je me promène avec délices dans ces bois qui me semblaient déserts; leur solitude n'a plus rien qui m'attriste; j'y porte un autre moi-même, et son image embellit la nature. Comment un penchant si doux pourrait-il être funeste? Cela n'est pas concevable.

Cependant je crains. . . . je crains madame

de Méry.... Ne voilà-t-il pas déja les soupçons qui m'agitent, la jalousie qui me dévore? J'avais donc tort de me croire heureuse!

Je ne sais pas même dissimuler. Il m'est arrivé cent fois de me trahir. Je pâlis ; mes yeux se baissent ou se détournent ; souvent des larmes s'en échappent, et mon émotion est trop visible pour qu'on puisse s'y méprendre. Juge si des femmes l'ignorent! En vérité, je crois qu'elles ont vu que j'aimais avant que je m'en doutasse moi-même.

Penses-tu qu'il ait été lié jadis avec madame de Méry? Es-tu bien informée? Je ne la trouve pas si séduisante. Elle a je ne sais quoi de libre et de décidé qui doit repousser un cœur honnête ; mais si elle plaît, ses défauts sont un charme de plus.

LETTRE V.

A LA MÊME.

Eh bien! j'ai suivi tes conseils. Tu crois que Séligny, trompé par ma froideur, a paru s'en affecter ; qu'il a marqué de l'inquiétude ;

qu'il a cherché à s'éclaircir ? Tu t'abuses. Il a passé tout un jour sans me parler. J'étais si outrée, que le soir j'ai eu mille attentions, mille égards pour Mercourt, que je déteste. J'ai même affecté de lui sourire au moment où des pleurs allaient s'échapper de mes yeux.

Ce matin j'ai rencontré Séligny : je l'évitais ; il m'arrête et me présente une lettre. Une lettre à moi ! Qu'avons-nous de particulier à nous dire ? J'aurais dû la refuser. O mon Emilie ! d'où vient donc l'étrange ascendant que cet homme a pris sur moi ? d'où vient suis-je si faible auprès de lui ? Tu ne saurais croire à quel point il m'en impose ! J'ai reçu sa lettre d'une main tremblante et comme à la dérobée, tant j'étais confuse ! A l'instant un froid mortel s'est répandu sur mon cœur. J'ai voulu lui rendre ce fatal écrit ; il venait de s'éloigner. Faut-il t'avouer ma honte ? Au fond de l'ame j'étais charmée d'avoir sa lettre ; en la recevant, je brûlais de l'ouvrir : je me tourmentais à deviner ce qu'elle contenait. Quelle enfance ! jamais je ne me suis trouvée si ridicule ! Mais juge de ma surprise : voici ce qu'on m'écrit.

LETTRE VI.

SÉLIGNY A HENRIETTE.

Un vain espoir m'avait séduit, mademoiselle ; oui, j'osais me flatter.... Mais dois-je vous avouer l'idée que j'avais conçue de vos sentiments, et que j'embrassais avec toute la joie d'un cœur qui obtient ce qu'il desire ? Vous vous êtes bientôt empressée de la détruire. Je me vois arracher du sein des illusions les plus douces ; et, comme si vous vouliez me punir d'avoir été trop heureux, vous me marquez plus de rigueur que vous n'avez jamais eu d'indulgence. C'est une cruauté. Si l'on n'aime pas, du moins ne devrait-on pas haïr. Je pars, accablé de ma disgrâce ! Eh ! comment pouvais-je espérer de vous mériter ! Esprit, beauté, talent, fortune, vous avez tout ; et moi je n'ai d'autre bien que mon amour : mais je vous voyais, et j'étais consolé. Un seul de vos regards me rendait le plus heureux des hommes.... Vous avez déchiré le voile, et je suis retombé dans mon néant. Ah ! pour-

quoi vous ai-je connue ? Pourquoi me suis-je livré à tous les sentiments qui m'entraînaient vers vous ? Ils sont beaucoup trop tendres pour mon repos.

Je suis donc condamné à passer ma vie dans les regrets !... Oubliez-moi, mademoiselle : oubliez un infortuné. Que mon idée ne trouble point vos plaisirs. Vous êtes faite pour aimer : puissiez-vous trouver un cœur qui soit digne du vôtre ! Qu'il sera heureux le mortel qui saura vous toucher ! Pour moi je dois renoncer à ce bonheur. Combien je vais regretter de ne plus voir renaître ces moments qui s'écoulaient dans le sein de la confiance !... Adieu, mademoiselle ! je ne vous reverrai plus, mais votre image me sera toujours chère. Je la porterai partout avec moi : c'est un bonheur du moins que le sort ne pourra me ravir.

LETTRE VII.

HENRIETTE A SÉLIGNY.

Je ne devais point m'attendre à votre lettre ; je devais m'attendre encore moins, monsieur, aux plaintes que vous me faites, à des aveux qui m'offensent, à des soupçons qui me surprennent. Je n'ai jamais connu la haine : c'est un sentiment trop pénible, et qui répandrait l'amertume sur ma vie. Eh ! quel motif aurais-je de vous haïr ? Vous ne m'en donnez aucun, et je vous supplie de le croire. Quant à l'amour, il ne m'est pas moins étranger ; j'ignore s'il est essentiel à mon bonheur, et si je suis née pour le connaître. L'amour n'est doux que lorsqu'on trouve un cœur qui rend tendresse pour tendresse ; et si j'aimais, je sens que je voudrais être aimée sans partage. Mais c'est se flatter d'un vain espoir ; la plupart des hommes n'ont pour but que de satisfaire leur vanité en multipliant leurs conquêtes.... Vous ne leur ressemblez point, monsieur, je le veux croire. Ah ! ne leur res-

semblez jamais ! ne vous amusez point de la sensibilité des femmes. Telle, sous des dehors légers, cache souvent une ame tendre et capable de s'attacher. Si vous ne vouliez que l'éprouver, cet amour, dont vous feriez un jeu cruel, deviendrait le malheur de sa vie. Passez-moi cet avis désintéressé ; c'est la seule manière dont je me vengerai de vos reproches.

Il était inutile, je crois, de m'annoncer votre départ et de m'adresser des adieux. Vous êtes libre de nous quitter quand il vous plaira ; rien ne vous arrête ici que votre goût. Je conçois que vous auriez tort de rester dans un hameau ; vous êtes né pour un plus grand théâtre. Partez donc.... je me garderai bien de vous retenir ! Mais oubliez ce que vous appelez mes rigueurs, et ne voyez dans ma conduite que l'ouvrage de ma raison. C'est un aveu que je vous dois, pour détruire les impressions fâcheuses qui pourraient vous rester ; vous ne les méritez point, et je ne sais pas être injuste.

LETTRE VIII.

HENRIETTE A ÉMILIE.

Je t'envoie une copie de ma réponse. A présent qu'elle est partie, je suis fâchée de l'avoir écrite. Il la trouvera dure. Oui, je l'ai maltraité, ma chère. Ce n'est pas ainsi qu'on écrit quand on aime. Il partira, je le prévois : il n'aura point eu l'adresse de distinguer, à travers mon dépit, les expressions de l'amour. Il me parlait de son infortune avec tant de confiance ! il n'était heureux qu'auprès de moi, il m'aimait ! le ciel nous avait destinés l'un pour l'autre ! Que de rapports entre nos sentiments ! Combien de fois nous est-il arrivé d'ouvrir la bouche pour exprimer la même idée ! O mon amie ! je sens qu'il faudra le pleurer. Je m'étais fait une si douce habitude de le voir ! quand il était absent, je m'en occupais ; il semblait que je ne pusse exister sans lui ou sans son image. Quelle privation je me prépare ! O mon dieu ! s'il partait.... mais s'il m'aime, il doit rester.

Madame de Méry nous quitte, et j'éprouve une secrète joie de son départ. D'où vient le sentiment qui m'afflige ? Ah ! que l'amour m'avilirait à mes yeux, s'il était quelqu'un au monde qu'il me forçât de haïr !

LETTRE IX.

SÉLIGNY A M. DE MURCÉ.

O MON bienfaiteur et mon ami ! j'ai besoin de vous écrire ; j'ai besoin de répandre mon cœur dans le vôtre. Depuis que je suis chez madame de Berville, je ne me reconnais plus. Quelle révolution s'est faite en moi ! qu'est-ce que j'éprouve ? O ciel ! je crains de me l'avouer. Il est donc vrai que j'aime ! Jusqu'ici j'avais des goûts, et non des sentiments. Mon cœur s'usait sans se fixer : de là cette pénible incertitude, cette froide indifférence sur toutes les scènes de la vie, cette mélancolie qui me rendait insipides la possession, le séjour, l'habitude.... Quelle différence ! aujourd'hui tout m'intéresse, m'attendrit. Deux mois d'une félicité pareille à celle que je goûte, et je con-

sens à souffrir deux siècles de tourments. Loin de Henriette, que le monde me paraît frivole! Je ne suis occupé que d'elle; je ne suis bien qu'auprès d'elle : un seul instant où je la perds de vue est un tourment pour moi. Oui, vous ne pourriez vous empêcher de l'aimer si vous l'aviez vue. Elle a la physionomie la plus douce, la plus touchante. Il y a dans ses traits quelque chose de céleste : c'est une sérénité angélique qui donne l'idée d'un bonheur sans mélange. Sa voix. . . . On dit que la voix d'une amante est la plus douce de toutes les harmonies; mais celle de Henriette s'insinue avec volupté dans votre ame, et vous croyez toujours l'entendre. Ajoutez à cela une modestie si noble; elle baisse avec tant de grâce ses longues paupières, elle rougit d'un air si ingénu, qu'on ne peut la voir sans être touché.

Nous avons fait, ces jours passés, une promenade sur une petite rivière qui baigne les murs du parc : elle court à travers une longue allée de peupliers et de frênes qui forment des deux côtés une voûte impénétrable au jour. Nous trouvâmes sur le rivage une troupe de villageoises qui dansaient au son de la flûte. Nos dames se mirent de la fête, et je sentis

dans cette occasion combien l'art quelquefois peut embellir la nature. Toutes vives, toutes légères qu'étaient ces villageoises, leur danse me parut froide et sans grâce : il fallait voir Henriette ! il fallait voir la molle souplesse de ses mouvements, cette négligence aisée qui plaît sans y prétendre, cette variété de formes, de positions, de tableaux qui présentent la beauté sous les aspects les plus riants!

Nous fûmes reconduits jusqu'à notre barque, et ce départ fut un triomphe. Henriette, pendant la route, me parut triste et rêveuse. Le calme du soir, et l'obscurité formée par l'ombre des arbres, favorisaient sa mélancolie. J'étais auprès d'elle; je l'observais; nous gardions le silence, et j'étais heureux. Je ne desirais rien; ma jouissance était complète.

Un accident nous troubla : je me tenais sur le bord de la barque, et par un mouvement qu'elle fit, je manquai d'être renversé dans l'eau. Henriette effrayée jette un cri, me tend les bras, et s'éloigne aussitôt avec dépit. Toute la soirée elle eut du chagrin ; me marqua une politesse froide, affectée, se plaignit d'une indisposition, et se renferma dès que nous fûmes arrivés. Henriette alors me détesta sû-

rement, et je venais de l'éprouver si tendre! Se peut-il que, d'un moment à l'autre, le cœur essuie des révolutions si bizarres!

LETTRE X.

HENRIETTE A ÉMILIE.

J'AI de l'humeur, ma bonne amie; j'en ai contre Séligny; j'en ai contre moi-même. Hélas! je crains bien que mes folies ne m'aient trahie, et qu'il n'ait remarqué combien il m'intéresse: je ne lui pardonnerais pas d'avoir fait cette découverte. Ce matin encore il m'apportait des fleurs, suivant son usage: je les ai refusées. Ce refus l'a surpris. Et pourquoi, s'il vous plaît? Parce qu'ils ont tous l'orgueil d'imaginer qu'on ne peut leur résister. Il m'a remontré doucement que je lui faisais quelquefois la grâce d'accepter ses bouquets. Je lui ai demandé fièrement si cette grâce était une loi. L'hypocrite a vu que j'étais décidée; il s'est retiré d'un air triste.... Et moi, faible cœur! je l'ai rappelé.... Oui, je l'ai rappelé; j'ai pris les fleurs. Comment faire? Il paraissait

si chagrin ! Ah ! quelle raison ! Ce n'est pas là se défendre, je le sens bien. Mais tenez, ma chère, quand il est près de moi, tous les projets que j'ai conçus s'évanouissent : il a le talent de me persuader le contraire de ce que je voulais. Un moment de sa présence détruit des plans qui m'avaient coûté des nuits entières à former, et je suis toute surprise de penser comme lui. Pour vous mettre au fait, vous saurez qu'il a d'abord l'art de parler comme moi ; qu'ensuite il m'insinue adroitement des objections légères et faciles à combattre ; que bientôt il grossit les obstacles, et qu'à la fin je suis forcée de convenir qu'il a raison. Que direz-vous de pareilles ruses ?

LETTRE XI.

A LA MÊME.

Nous arrivons du château de madame Norton, où nous avons passé la journée. C'est un bâtiment gothique. Le maître est un homme sec, élancé, qui a toujours l'air de juger ses vassaux. Il vous fait la description d'un tour-

nois, comme s'il y eût assisté lui-même; vante beaucoup les anciennes modes, et conserve encore dans ses habits le costume du dernier siècle. Il m'a menée dans tous les coins de son habitation. Peins-toi de longs appartements, où l'on voit pour tous meubles des tapisseries à grands personnages, et des fauteuils à franges? Dans une de ces salles que M. Norton appelle sa galerie de tableaux, j'ai remarqué douze ou quinze figures aussi roides que lui: ce sont ses aïeux. J'ai voulu voir la bibliothèque; j'y ai trouvé peu de littérature moderne, et pas un roman. J'en ai marqué ma surprise au baron, qui m'a déclaré son horreur pour ces livres, en termes si clairs, que je ne me suis plus avisée d'en parler. On a passé dans le parc, et nous y avons fait cinq ou six tours avec un silence qui ajoutait encore à la dignité de notre marche. J'ai su qu'on se promenait tous les jours jusqu'à une certaine distance du château, et qu'il n'était jamais arrivé qu'on allât plus loin. La cloche sonne, nous rentrons pour dîner. Je vois arriver un grand garçon bien décontenancé, bien gauche, qui ne paraît qu'à table, et à qui je n'ai pas entendu prononcer une parole: mais en

revanche il m'a bien examinée; j'ai cru que ses regards stupides ne cesseraient de me parcourir.

Le soir, pour s'égayer, on s'est permis des petits jeux innocents qui m'ont causé un mortel ennui. Les tristes gens! Je crois qu'ils n'ont jamais ri de leur vie! Ils ne font rien comme tout le monde : leurs plaisirs mêmes ont un air grave, empesé, qui repousse la joie. Que cette journée m'a paru longue! Je me suis demandé la cause de cette tristesse involontaire, et j'ai rougi de l'entrevoir. O mon amie! il nous manquait un homme près de qui tous les lieux m'auraient charmée. Séligny n'était point avec nous : son idée n'a cessé de me poursuivre. On a voulu me faire chanter, j'ai refusé : on m'a pressée, j'ai répondu par des pleurs. Qu'aura-t-on pensé de moi? J'ai honte d'avoir été si faible! mais je me trouvais dans une disposition mélancolique, et tu sais qu'il est des moments où le moindre sujet fait sortir nos larmes qui ne demandent qu'à couler.

Mes distractions ont frappé tout le monde : je paraissais m'ennuyer, me déplaire. Eh! qu'importe? Il était trop vrai que je ne pouvais me contraindre. Quoi! pour un seul jour

d'absence être au supplice! Que sera-ce donc, grand Dieu ! s'il faut nous séparer pour jamais ? Cette idée est affreuse.... Près de rentrer au logis, il m'a pris un battement de cœur, un frissonnement dans tous les membres, qu'il me serait plus aisé d'expliquer que de peindre. J'avais sur la poitrine un poids énorme : à mesure que j'avançais, je tremblais de rencontrer celui que je cherchais de tous mes yeux ; chaque personne que j'apercevais causait un ébranlement dans mon ame. Il a paru : j'allais m'écrier ; j'ai eu la force d'étouffer ma joie. Mais l'effet que sa présence a produit sur moi n'est pas croyable : je ne me reconnaissais plus ; ma gaîté renaissait ; mon sang circulait sans peine ; j'avais retrouvé mes forces.... Ah mon Emilie ! jamais je ne triompherai de cet amour !

LETTRE XII.

A LA MÊME.

QUE je vais rendre Séligny jaloux ! Il faut qu'il ait son tour : il ne sera point dit qu'il m'aura chagrinée impunément. Le fils du baron, ce lourd personnage dont je t'ai parlé, est venu d'un air embarrassé, me dire.... Mais comment répéter ce qu'il m'a dit ? Au premier mot d'amour, j'ai répondu par un éclat de rire qui l'a fort déconcerté, je t'assure. Depuis ce temps il lui prend des accès de timidité qui m'amusent.

Dans les fréquentes visites qu'il nous fait, il vient s'asseoir auprès de moi, et reste une heure entière à me contempler, sans ouvrir la bouche. Je souris, il sourit : je me lève, il se lève : je retourne à ma place, il retourne à la sienne. Souvent au bout de deux ou trois heures je quitte mon ouvrage, et je paraîs toute étonnée de le trouver là. Je voudrais l'éconduire ; mais cet homme est d'une patience qui met la mienne en défaut : rien ne le fâche.

Ne voilà-t-il pas mon importun qui m'apporte un gros bouquet de roses! Je lui crie de loin que les fleurs m'incommodent. Il va les jeter. Serait-il parti? Non, le voilà qui rentre. Je vais paraître fort occupée à écrire; je ne le verrai point.... Je crois qu'il a la hardiesse de regarder ma lettre! Je le voudrais. Oh! s'il la lisait, il serait bien puni. Il me fait des questions, point de réponses. Sans doute il va se retirer de dépit? Point du tout: il soupire, et s'assied à l'autre bout de la chambre. Qu'il y reste; je ne veux plus m'en occuper. Il lui convient bien d'avoir de l'amour! Ce sentiment délicat est-il fait pour lui? Que son entretien me déplaît! Que ses manières me choquent! Je le trouvais moins odieux avant qu'il s'avisât de m'aimer: du moins je ne le regardais pas. Aujourd'hui je remarque en lui mille défauts. Où es-tu, Séligny? où sont tes tendres soins? où sont tes prévenances flatteuses, tes expressions touchantes? Quelle folie à Norton, d'oser te disputer mon cœur! Je jure d'avance une haine éternelle à tout homme qui chercherait à me plaire; je ne veux aimer que toi.... Mais pourquoi suis-je forcée de me taire? pourquoi le cœur d'une mère est-il fermé

à mes tendres épanchements ? Si je l'osais, j'irais embrasser ses genoux, lui déclarer cette fatale passion qui me tourmente, la conjurer de sauver sa fille ; mes larmes couleraient dans son sein. Mais ce serait l'irriter encore ! O ma chère ! ô mon unique amie ! de noirs pressentiments m'annoncent que mes beaux jours sont passés. Je viens d'ouvrir sous mes pas un abîme d'infortune, et je ne vois dans l'avenir que des sujets de peines.

LETTRE XIII.

A LA MÊME.

C'EN est fait, je ne veux plus m'occuper de lui ; je le bannirai de ma pensée : il le faut ; je le dois. Qu'il parte ! ah ! qu'il s'éloigne ! Je frissonne encore du danger que j'ai couru hier. A la chûte du jour, je m'étais retirée dans un bosquet ; je rêvais. J'étais dans un de ces instants où le cœur est porté à s'attendrir ; je sentais couler mes larmes quand Séligny parut. Je ne sais s'il est une voix secrète qui nous annonce nos destinées ; mais je fus

saisie, à sa vue, d'une frayeur subite. Je voulais lui dire de s'éloigner; je n'en eus pas la force. Avec quel art il sut calmer mes craintes! Comme il rappelait par degrés la confiance dans mon ame! et quelle douceur insinuante il mêlait à ses discours! Je lui parlai de madame de Méry : ce nom le fit rougir. Il m'avoua qu'autrefois il l'avait connue : mais il me la sacrifiait; il n'aimait que moi; son bonheur dépendait des sentiments que j'aurais pour lui. Je l'écoutais avec un trouble que chaque instant semblait accroître. Ma rougeur, mes yeux baissés me trahissaient sans doute. M'aimez-vous? ajouta-t-il en me pressant contre son sein. Je ne pus lui répondre, mais je le repoussai d'une main tremblante. Il s'empare de cette main, la porte à sa bouche, et la couvre de baisers. Une flamme inconnue coule dans mes veines : je m'écrie. Son transport redouble : il s'enlace dans mes bras, et je sentis sur ma bouche l'impression de la sienne.... O mon amie! que devins-je? Ma vue s'obscurcit, mes genoux plièrent, et je tombai sans force aux pieds du séducteur. Il me relève. Un nouveau feu qu'il allume sur mes lèvres me rappelle de ma faiblesse : l'indignation me soutient

contre son audace. J'étais glacée de frayeur, agitée comme la feuille. Je m'appuyai contre un arbre, et je l'accablai des reproches les plus durs. Il se prosterna pour me fléchir. Homme lâche! dis-je en moi-même, l'humiliation ne te coûte rien : tu sais t'avilir pour mieux tromper. Je m'éloignais ; il me retint. Ses yeux étaient mouillés; j'en fus émue. Que dis-je? Ah Dieu! je vis l'instant où j'allais me jeter dans ses bras. Je détournai la vue; je lui défendis de me suivre, et je m'échappai.

A peine fus-je rentrée, que je sentis une oppression violente : je me soulageai par un torrent de larmes. Depuis ce moment, je n'ai pas quitté ma chambre; je suis malade; j'ai le cœur navré, l'esprit en désordre; je crois que j'ai la fièvre. On a paru deux fois à ma porte, mais je ne répondrai point; j'y suis résolue. Qu'on ne me voie plus! qu'on me laisse! qu'on parte! que j'oublie jusqu'au nom du perfide!

LETTRE XIV.

SÉLIGNY A HENRIETTE.

C'est un homme assez malheureux pour vous avoir déplu, qui vient porter à vos pieds son repentir et ses regrets. Je suis loin de vouloir m'excuser : ce n'est point ma justification que je demande ; c'est ma grâce que j'implore. J'abjure, et je voudrais retrancher de ma vie le moment de délire où j'ai pu offenser la vertu. Je ne vous dirai point qu'il est des fautes qu'on doit pardonner à l'amour, et que si j'avais moins aimé, peut-être je serais moins coupable. Je n'opposerai point de raisons au ressentiment qui vous enflamme. Punissez-moi, mademoiselle, mais cessez vos plaintes ; je ne puis les entendre : elles retentissent dans mon ame. Est-ce à moi d'augmenter la source de vos larmes, moi qui devrais vous consoler ; moi qui devrais vous offrir, contre les rigueurs d'une mère, tous les secours de l'amitié ? Hélas ! mon unique soin eût été de les adoucir : un instant d'erreur a renversé mes projets. Déja vous ne voulez plus me voir ; tout accès

m'est interdit. Vous fuyez ma présence : elle vous est odieuse. Eh bien ! je vous satisferai, injuste ! Oui, vous serez satisfaite ! Vous êtes bien vengée par mes remords. Mais achevez de m'accabler : ordonnez-moi de renoncer à vous. J'attends mon arrêt : il m'apprendra si je dois vivre.

LETTRE XV.

HENRIETTE A SÉLIGNY.

Vous avez manqué, monsieur, à tous les procédés de l'honneur, de la bienséance et de la probité la plus commune. Pour vous faire concevoir l'horreur de votre conduite, il me suffira de la remettre sous vos yeux, et je vous laisserai le soin de vous juger vous-même.

Quand vous vîntes ici, vos dehors annonçaient les mœurs les plus pures. J'y fus trompée la première, et je vous avoue que l'estime m'inspira par degrés des sentiments plus tendres. J'aimais à vous croire une ame supérieure à toutes les faiblesses, et je portais auprès de vous la douce sécurité de l'innocence. Etait-ce

un piége que vous vouliez me tendre? Je n'ose me livrer à cette affreuse idée. Cependant vous vous êtes lassé d'une réserve pénible. Imprudent! vous avez détruit le culte que j'aimais à vous rendre : au lieu de la divinité que j'adorais, je n'ai plus vu qu'un homme vulgaire, esclave de ses passions, emporté par un aveugle instinct, et prêt à lui sacrifier tout ce que le monde entier est convenu de respecter. Et vous osez vous flatter d'aimer ! Connaissez mieux l'amour : il sait honorer dans l'objet chéri, jusqu'à sa faiblesse : loin de l'entraîner vers l'abîme, il l'en détourne, et le soutient s'il le voit près d'y tomber.

Il faut croire, monsieur, que vous avez connu des femmes qui ne vous ont point donné de mon sexe une idée bien avantageuse. Voyez à quoi vous a servi leur commerce : à profaner l'asyle de l'hospitalité, à payer d'ingratitude une famille imprudente qui vous ouvrait son sein. Ah! si vous étiez père! si vous aviez une fille, une sœur dans le même péril!... Comment cette idée ne vous est-elle pas venue? Comment n'a-t-elle pas repoussé jusqu'au fond de votre ame les noires impressions du vice? Plus je réfléchis sur votre audace, plus je vous

trouve coupable. Votre lettre même est un nouvel outrage : vous demandez grâce du ton d'un homme qui n'en a pas besoin. L'orgueil perce à travers vos excuses : vous présumez que l'amour justifie un attentat contre l'innocence, comme s'il l'eût même permis ! comme si un véritable amour n'était point timide et respectueux ! Non, vous n'aimez point, ingrat ! Non, vous m'avez trompée ! Je n'en veux pour garants que ces téméraires efforts par lesquels vous prétendez me prouver votre amour. Et voilà donc l'homme que je voulais choisir dans mon cœur ! l'homme en qui je voulais mettre ma confiance, et qui devait être mon consolateur ! Comme il abuse de l'abandon fatal où je suis ! Avec quel art, pour me rapprocher de lui, il me fait sentir le besoin de ses secours ! et c'est ainsi qu'il se justifie ! Mais qui t'a dit que tu me sois nécessaire ? N'ai-je pas pour me consoler, le ciel et mon cœur ?... Je me trompais.... Cruel ! tu m'as ravi leur appui pour me forcer d'être à toi : tu es venu m'ôter la paix de l'innocence ! tu as mis la honte sur mon front, et le repentir dans mon cœur.... Et maintenant, où fuir ? où me refugier ? Dans les bras d'une mère ? ils me sont fermés : la

seule amie qui me reste est loin de moi. Je n'ai plus d'asyle au monde : je suis abandonnée de la nature entière ; en proie aux tourments de ma flamme, mon cœur est déchiré par la douleur et consumé par l'amour. La lettre que je t'écris est baignée de mes larmes.... O Séligny ! Séligny ! je n'ai plus d'espoir qu'en toi. Viens rassurer ton Henriette ; viens lui jurer de la respecter : fais qu'elle n'ait plus à rougir de t'avoir aimé !

LETTRE XVI.

HENRIETTE A ÉMILIE.

Séligny ne paraît point s'alarmer des visites de Norton. Je vois qu'il le croit peu redoutable, et je frémis de sa sécurité. Je commence à soupçonner des projets de mariage : nos deux mères ne se quittent plus. On ne cesse de me parler de l'odieux personnage, de son château, de sa noblesse. Oh ! si Séligny soupçonnait.... Mais je me garderai bien de l'en instruire.

Ce qui m'étonne, c'est que madame de Berville soit encore à s'apercevoir de notre amour :

il aurait dû frapper les yeux d'une mère ; mais la mienne s'est toujours moins occupée de ses enfants que d'elle-même. Il est dangereux, mon amie, de livrer une jeune fille à ses premières idées. Son imagination s'exerce alors sur tous les objets. Si elle ne trouve pas une société dans sa mère, elle ne tardera pas de s'en choisir une, et tu juges quel en est le fruit ! Des peines, des inquiétudes, et tôt ou tard de longs regrets. Je vois d'ici se former un orage qui ne tardera pas à éclater. Madame de Berville est violente, emportée : si ses yeux s'ouvrent, tout est perdu.

Je voudrais éloigner Séligny, je voudrais qu'il restât.... Me voilà replongée dans le chagrin : des larmes involontaires coulent de mes yeux. Eh ! comment ne pas pleurer, quand je vais le perdre, quand je n'ai pas même l'espoir de le revoir ! Ainsi passe le bonheur ! ainsi périt tout ce qui est sujet aux lois de la nature ! Nous ne retrouverons plus l'enchantement de nos premières amours ; nous ne retrouverons plus nos tranquilles amusements, nos soirées délicieuses, nos entretiens charmants. Avec quelle amertume je porte ma vue sur l'avenir ! Oh ! quel tourment que celui d'aimer !

LETTRE XVII.

HENRIETTE A SÉLIGNY.

Il faut nous séparer, mon ami! Le ciel ne permet plus que nous soyions heureux. Je viens d'essuyer, à votre sujet, la scène la plus vive. Ma mère est informée de votre amour: il est temps que vous partiez. Oui, partez; laissez-moi seule m'opposer à l'orage. On me persécute; mais rassurez-vous: rien ne pourra me contraindre à former des nœuds que j'abhorre.

En nous aimant, nous remplissons les vues du ciel. Notre amour est son ouvrage; je le sens à la félicité dont il m'a fait jouir.

Quel plaisir j'avais à vous ouvrir mon ame! Une heure passée auprès de vous dans cette douce intimité, m'éloignait du souvenir de mes peines; vos paroles séchaient mes larmes; la persuasion était sur vos lèvres, et vous me faisiez croire au bonheur. O Séligny! vous allez me quitter; vous allez vivre loin de moi, loin de votre Henriette: de nouveaux soins

vont vous occuper; ils pourront vous distraire au moins. Que de cœurs vous allez charmer! Au milieu de tant de périls, mon ami ne succombera-t-il pas? La reconnaissance est un sentiment si doux, si naturel à votre ame! Elle peut vous inspirer un sentiment plus tendre.... Mais de quoi vais-je m'alarmer? d'un fantôme que mon imagination produit. Toi m'oublier! Non, jamais. Combien de fois tu vas te rappeler l'histoire de nos amours, leur naissance, leurs progrès! Va donc, mon bien-aimé! va sous la sauve-garde du ciel protecteur de la vertu! Emporte avec toi mes regrets, mes vœux, mon bonheur et ma vie. Laisse ton Henriette en proie à sa douleur, laisse-la gémir dans son désert, te chercher à toutes les heures du jour, te voir dans chaque objet, te retrouver dans ses songes, et n'embrasser qu'une froide image.... Car, pourquoi vous le dissimuler? je sens qu'en vous perdant, je vais tout perdre; il semble que votre ame fasse partie de la mienne; et l'on veut les séparer! O mon Dieu! pardonne au murmure que j'élève contre ta providence; pardonne, si j'ose t'accuser d'être injuste; mais non, tu ne l'es pas; non, j'avais tort de me plaindre.

Voyez, Séligny, voyez si les décrets du ciel ne sont pas supérieurs à nos vues bornées : vous ne pouviez rester plus longtemps auprès de votre amie ; il aurait fallu nous quitter, et peut-être il eût été trop tard ; bénissons le ciel que notre séparation n'ait pas été précédée d'un malheur plus funeste encore. Nous sommes vertueux, j'ose le dire, et notre amour est innocent : vous allez emporter ce sentiment délicieux : vous n'aurez à reposer vos pensées que sur des souvenirs consolants. O mon ami ! si nous avions été coupables ! si le murmure de nos sens avait étouffé dans nos cœurs la sainte voix de la raison, j'ignore quel asyle vous eût sauvé du repentir ; mais mon asyle à moi, n'eût été que dans la tombe. Eh ! comment soutenir les regards de la vertu, quand on n'est plus digne d'elle ?

Un jour, je l'espère, un jour nous verrons naître l'aurore d'une félicité sans bornes. Qu'il nous sera doux alors de songer à tous nos malheurs passés ! Ils laisseront dans notre esprit la trace que laisse un rêve pénible au moment du réveil. Adieu, Séligny ! adieu ! je te jure encore un amour immortel, et ce serment ne sera point vain.

LETTRE XVIII.

SÉLIGNY A M. DE MURCÉ.

Je suis maintenant à deux lieues de Henriette : ce départ bouleverse toutes mes idées ; c'est elle-même qui m'a ordonné de la quitter : je ne sais que penser de ce qui m'arrive.

Hier, jour de ma sortie, j'allai visiter pour la dernière fois ce parc rempli des monuments de mon amour ; je m'arrêtai sur un belveder ; là, dans mon transport, je m'écriai : C'est ici que j'ai vu fuir les plus doux instants de ma vie ! Voilà tous les lieux que je parcourais avec mon amie ! Adieu, belle solitude ! adieu, je ne vous reverrai plus !

A ces mots, je restai morne, immobile, et l'œil attaché sur les fenêtres de Henriette. Enfin, je la vis paraître : Cécile, sa jeune sœur, était auprès d'elle, et la soutenait sur son bras. Je l'abordai d'un air consterné. Elle fit un mouvement à ma vue, me regarda fixément, jeta un profond soupir, et détourna la tête sans proférer une seule parole. Nous fîmes quel-

ques pas sans rompre ce silènce; elle s'arrêta près d'un bosquet, me prit la main, et me conduisit au même lieu où, dans un instant d'ivresse, j'avais osé ravir le premier baiser de l'amour. Là, levant une main vers le ciel: Jure ici, me dit-elle, jure-moi, à la face de ce ciel qui nous entend, de me garder ta foi. J'en fis le serment; elle reprit avec fierté: Et moi, je te donne ma main; sois mon époux; jamais ton Henriette n'en aura d'autre. Elle me tendit les bras: je m'y précipitai; je la pressai contre mon cœur. Dieu! qu'ai-je fait? Elle ne dit que ces mots, cacha son visage dans le sein de sa sœur, et s'évanouit. J'étais à genoux devant elle; je tenais une de ses mains que je collais sur mes lèvres. Elle se réveilla; mon nom s'échappa de sa bouche; elle en rougit. Laissez-moi, Séligny, au nom de Dieu! laissez-moi! Pourquoi n'êtes-vous point parti? Fallait-il nous revoir? Ici ses pleurs commencèrent à couler. Je la conjurais de se calmer, et j'employais les expressions les plus tendres. Elle m'écoutait tristement, la tête penchée sur son sein. Tout-à-coup, me voyant faire un mouvement, elle crut que j'allais m'éloigner; elle me saisit le bras; Cher Séligny, demeure! ne

me quitte pas encore ; attends que mon cœur soit plus ferme ; qu'il puisse supporter notre séparation. Où vas-tu ? loin de moi. Où pourras-tu trouver le bonheur, quand ton amie est dans les larmes ? Ses sanglots l'interrompirent. Moi, que je te quitte, Henriette ! Ah ! est-ce ton ami qui l'exige, cette séparation affreuse ? Si ta mère l'ordonne, viens, suis-moi ; viens sous les auspices de l'amour. Le ciel est juste ; il protégera deux amants vertueux. Eh ! pourrait-il t'abandonner ? Viens ; je suis jeune, j'ai du courage ; je cultiverai la terre ; elle pourra suffire à nos besoins. Vous êtes un insensé, me dit Cécile ; retirez-vous : et sans me laisser répondre, elle entraîna sa sœur. Quand je me sentis arracher Henriette, je me prosternai, fondant en larmes, baisant la trace de ses pas. Elle se retourna pour me voir encore, fit un cri, me tendit les bras, et disparut.

Le soir, je reçus de sa part une boîte. J'y trouvai le gage le plus cher à mon amour : c'était son portrait. Je le baisai mille fois, je lui parlais comme s'il eût pu m'entendre ; je l'accusais de cruauté ; je lui faisais mille serments de tendresse éternelle. Au moment de mon départ, je me présentai à la porte de

Henriette : Cécile me dit qu'elle était indisposée, que je ne pouvais la voir ; j'insistai, elle fut inflexible. Enflammé de dépit, je la quittai brusquement, je montai à cheval et je partis.

A dix pas de la maison, je me retournai pour la voir encore : en songeant que j'étais séparé de Henriette, j'élevai mes mains vers le ciel, j'invoquai la mort, et me livrai au plus violent désespoir. Mille sentiments amers venaient m'assaillir à la fois. Je ne voyais plus que de loin, et comme un vain songe, ce brillant espoir dont je m'étais bercé : je prévoyais que Henriette allait m'échapper ; je regardais son portrait, je le couvrais de larmes et de baisers ; je lisais sa lettre, et, m'interrompant comme si elle eût été présente, je lui jurais d'aller l'arracher à ses indignes parents.

Après ces premiers accès de fureur, je suis tombé dans un profond accablement ; mon cheval, dont j'abandonnais les rênes, m'a conduit au hasard : que m'importait le lieu que j'allais habiter, dès que je n'y devais point voir Henriette ! J'étais si absorbé dans mes pensées, que je m'aperçus à peine qu'un orage

m'avait surpris dans ma route ; mes habits étaient trempés, je ne voyais point d'asyle : la nuit s'avançait. Je me suis arrêté sur un côteau garni d'un bouquet d'arbres, et j'ai été contraint d'y attendre le jour. La nature était conjurée contre moi : l'obscurité rendue plus épaisse par la lueur des éclairs, le bruit des vents, les éclats du tonnerre que les montagnes voisines renvoyaient en mille échos, la pluie qui tombait par torrents, tout ajoutait à l'horreur de ma situation. Dès que le jour a paru, j'ai gagné le premier gîte d'où je me hâte de vous écrire.

Telle est, mon cher Mentor, l'infortune de votre ami : elle est au dessus de toute expression. Enveloppé de mes noires idées, je marche à grands pas dans ma chambre. Tous ces objets que j'ai perdus repassent devant moi : je me trouve auprès de Henriette ; je ne puis me persuader que je l'ai quittée : mon départ me semble un songe. Quelquefois je veux monter à cheval, et retourner à Trénel. L'idée de Norton vient m'échauffer encore : le seul nom de cet homme auquel on me sacrifie me rend furieux : je me forge mille chimères. Je brûle de lui disputer le trésor qu'il m'enlève ; la

jalousie vient mêler à mes regrets ses poisons dévorans; la haine, le dépit, la vengeance, toutes les passions fermentent dans mon cœur.

LETTRE XIX.

HENRIETTE A ÉMILIE.

Il est parti! Il est parti! Quand j'ai voulu le rappeler, il était déja loin; il m'avait déja fui pour toujours. Je t'écris dans la chambre qu'il occupait. Je le vois; je l'entends; il est là; il ne me sort point de l'esprit.

Qu'il est désert ce parc, où je l'ai vu si souvent! comme tout y est morne et froid! Mon amie, l'enchanteur qui embellissait ces lieux les a quittés!

Nous avons fait aujourd'hui sur l'eau une promenade projetée depuis longtemps. Que je m'y suis déplu! il n'était point de cette partie, et j'ai pensé toute la journée qu'il devait en être. Je me suis rappelé celle que nous avions faite ensemble sur ces mêmes bords.... Hélas! il faudrait l'oublier ce temps le plus

doux de ma vie ! Je m'en veux d'en être si souvent occupée ; mais ce souvenir me poursuit sans cesse, et je me surprends toute baignée de larmes.

J'ai abandonné le clavecin depuis son départ ; j'étais charmée de jouer les airs qu'il aimait ; pour qui jouerais-je à présent ? il ne m'entend plus. Oh ! que tu me trouverais changée ! Rien ne peut me distraire ; les soins qu'on me rend m'importunent ; je cherche la solitude, et elle m'effraie. J'ai pourtant bien besoin d'être seule pour pleurer en liberté.

Tu vas juger de ma folie. Ce matin, ma sœur répétait une de ces romances que Séligny se plaisait à chanter ; mes larmes l'ont interrompue. Cet air me rappelait des moments, des lieux, des circonstances dont le souvenir me sera toujours cher.

Quand Norton me parle de son amour, son embarras me peint le trouble enchanteur de Séligny ; sa voix étouffée me rappelle celle de mon amant, et je pleure comme une insensée.

Cette nuit, le sommeil se refusait à mes yeux. Je suis descendue au jardin. Je ne sais si j'avais l'imagination frappée de pensées lugubres, ou si le ciel en effet daignait m'éclairer

sur l'avenir, mais j'ai cru entendre auprès de moi quelques soupirs: j'ai cru distinguer la voix de Séligny.... Oh! mon amie! il me disait un éternel adieu. Le même son s'est répété plusieurs fois: tout mon cœur en a frémi. Que signifie ce présage? serions-nous séparés pour jamais!

LETTRE XX.

SÉLIGNY A HENRIETTE.

Eh bien! vous espériez être heureuse loin de moi! êtes-vous satisfaite? votre bonheur est-il pur? Norton jouit-il de son triomphe? possède-t-il la foi que vous m'aviez donnée? O souvenir qui me désespère! ô jours dont j'ai trop peu connu le prix! Comme la nature me paraissait belle! comme la félicité se répandait autour de moi! Qu'on m'eût alors proposé toutes les fortunes de la terre, avec quel dédain j'eusse repoussé ces offres; hors de toi je ne voyais, je ne connaissais rien.

Un jour, tu t'en souviens peut-être, un jour je te peignais le bonheur d'une union bien

assortie ; tu étais émue de mes tableaux ; tu me disais que jamais l'intérêt ne déciderait ton choix. Je n'ai point de richesses à t'offrir, le ciel m'a donné pour toute fortune un courage à l'épreuve des revers, une fierté mâle et incapable de s'avilir par des bassesses ; il m'a donné surtout un cœur fait pour t'aimer, un cœur dont tu ne retrouveras plus le modèle ; voilà mes biens, ils sont à toi : pourrais-tu les rejeter ?

Si vous m'aimiez, Henriette, dites, m'auriez-vous banni ? Quand on a les mêmes penchants, redoute-t-on d'être ensemble ? Deux infortunés se consolent ; en partageant leur peine, ils la soulagent. Ah ! croyez-moi, vous avez beau me fuir, vous m'appartiendrez un jour. A quoi sert toute la résistance humaine contre les lois souveraines de la nature ? Viens donc, ame de ma vie ! viens t'unir à moi. N'es-tu pas mon épouse ? n'avons-nous pas été liés à la face du ciel ? Dieu n'a-t-il pas entendu nos serments ? Ose te rendre à la nature ; allons respirer sous un ciel plus doux ; cherchons des lieux où l'amour ne soit pas un crime, où la foi soit respectée, où la bienfaisance ouvre un asyle aux époux persécutés,

Que me fait le climat ? Tous les lieux me plairont avec toi, et loin de nos tyrans.

Il est dans le nouveau monde une île délicieuse : elle semble avoir été destinée à servir de retraite à deux amants. C'est une terre enchantée où se réunissent toutes les merveilles de la nature. Là, dans des solitudes fleuries, au milieu d'un printemps éternel, nous vivrons pour nous, tranquilles, indépendants, riches des biens que le ciel prodigue à l'homme sauvage et content ; ce voyage nous sera facile ; je t'attends, viens, suis-moi.... Mais je connais tes scrupules, amante faible et irrésolue ! tu ne sais qu'obéir et trembler sous ton despote. Eh bien ! vas donc présenter ta tête au joug odieux qui t'est préparé, vas te jeter dans les bras de Norton ; mais crains de me trouver aux autels, et d'y voir couler tout le sang de mon rival !

LETTRE XXI.

HENRIETTE A SÉLIGNY.

Homme ingrat ! quel temps vous choisissez pour me faire des reproches ! c'est le moment où j'essuie pour vous les persécutions les plus cruelles ! Connaissez celle que vous outragez. Apprenez qu'on menace de m'ensevelir dans un cloître, si je n'épouse Norton ; mais je demeure inébranlable. Tu peux compter sur ma promesse, je la scellerais de mon sang. J'écris à la dérobée ; on m'observe, je crains d'être surprise. Plaignez-moi, cessez d'être injuste, et n'affligez plus l'amante la plus tendre. Mes yeux sont obscurcis par les pleurs ; ah ! du moins n'en faites pas couler de plus amers.

Je n'ai pas besoin de réfléchir sur la proposition que vous me faites, toute séduisante qu'elle est : le ciel sait que le plus cher de mes vœux est de vous posséder. Demandez-moi que je vous sacrifie mon repos, mon bonheur, ma vie : vous le pouvez, ils sont àvous ; mais laissez-moi ma vertu. C'est la

seule consolation, hélas ! qui s'élève au fond de mon ame désolée ; et quand je me pourrais résoudre à fuir avec vous, que ferions-nous, Séligny, sans asyle, sans amis, poursuivis par les lois, maudits par une mère, et livrés à tous les fléaux de l'humanité? Non ; mon ame est plus fière, mes pensées sont plus dignes de vous. Ce n'est pas par ce moyen que je veux faire rougir une mère de sa haine pour son enfant ; ne lui donnons point le plaisir odieux d'être justifiée par ma conduite. N'est-ce point déja trop d'être malheureux, sans vouloir nous rendre coupables ?

Quant à Norton, est-il digne de votre vengeance? Réfléchissez-y bien, Séligny ; on ne doit punir qu'un rival aimé.

LETTRE XXII.

SÉLIGNY A M. DE MURCÉ.

QUE d'infructueuses démarches! que d'allées et de venues pour un objet que je ne peux plus revoir. Henriette est perdue pour moi! sa mère me l'a ravie! toutes mes informations, toutes mes courses n'ont servi qu'à accroître l'incertitude où je suis plongé. Les barbares! ils vont la sacrifier : ils la feront mourir, monsieur! Est-ce donc ainsi qu'on prétend ramener un cœur comme le sien? J'irai chez madame de Berville; je lui demanderai compte de sa fille : il faudra qu'elle m'apprenne quel cachot l'enferme, ou j'aurai recours aux lois. Les lois sont l'appui de l'opprimé; tout citoyen est sous leur garde, et la puissance paternelle leur est soumise. Il est injuste, il est révoltant qu'une femme puisse au gré de ses caprices tyranniser sa fille. Cette fille est un dépôt qui lui est confié par l'état, et c'est un crime d'en abuser. Je connais madame de Berville, je connais cette

marâtre à qui la nature ne s'est jamais fait entendre. Elle mettra le poignard sur le sein de l'infortunée, pour la forcer de se livrer. Et je ne volerais pas au devant du coup qui la menace ! Chère et généreuse Henriette ! C'est pour moi qu'elle souffre, et je serais tranquille ! Non, j'irai l'arracher de sa prison. Si mes efforts sont vains, ne vous attendez plus à me revoir. Je fuirai les hommes ; je traînerai dans les déserts une vie empoisonnée par la douleur ; j'irai dans quelque île éloignée porter le souvenir de mon amante.... Je ne vois plus qu'avec horreur ce jour qui éclaire des coupables ; je suis étranger dans le monde : l'orgueil et l'intérêt en sont les dieux. Le plus saint des contrats, l'union la plus auguste, est un vil marché où le plus offrant l'emporte. On sacrifie à des titres vains, à des richesses d'opinion, la paix, l'estime, l'amitié, la confiance ; et parce qu'on s'est moins occupé d'assortir les cœurs que les fortunes, on fait des malheureux qui se détestent, et qui maudissent tous les jours de leur vie le lien de fer qui les a réunis. Que je méprise ce monde avare et lâche ! O mon ami ! vous n'aurez jamais à rougir de votre élève ; je serai tou-

jours digne de vous, digne de la vertu; mais l'amour fait mon destin, et je prévois qu'il fera ma perte.

LETTRE XXIII.

M. DE MURCÉ A SÉLIGNY.

Vous avez raison de crier à l'injustice. Il est inoui qu'une mère enferme sa fille pour l'éloigner de vous, pour rendre le calme à ses sens, pour ôter toute voie à la séduction. C'est un crime qui mérite toute la sévérité des lois, et vous ferez bien de les invoquer : les tribunaux ne pourront vous entendre sans être émus de vos plaintes. Vous ferez bien encore d'aller chez madame de Berville, lui demander compte de sa fille : elle vous le doit ce compte, par l'intérêt que vous prenez à sa famille, et elle ne manquera pas de vous exposer les motifs de sa conduite.... Insensé! votre lettre me fait pitié! je n'y retrouve plus cette raison qui paraissait jeter quelques lueurs dans la nuit des passions : elle m'alarme sur votre état, et je crains que l'amour n'achève

d'éteindre en vous ces faibles étincelles que j'avais pris soin d'y nourrir. Que les hommes sont injustes! qu'ils sont inconséquents! Mettez-vous à la place de cette mère, et jugez-vous. Est-ce à vous, monsieur, qu'elle doit sa fille? La blâmerez-vous de préférer un homme dont le rang et la fortune lui conviennent? Il serait digne d'une tête exaltée, comme la vôtre, d'aller vous mesurer avec Norton, de faire un éclat scandaleux qui compromît votre amante, et qui vous perdît tous deux. Mais qui êtes-vous pour aller imposer des lois chez madame de Berville? pour vouloir en chasser quelqu'un qu'elle a honoré de son choix? Est-ce là le prix de l'hospitalité? est-ce ainsi que vous payez vos hôtes des égards qu'ils ont eus pour vous? Prenez-y garde, monsieur, non pour vous, mais pour Henriette: si vous lui persuadez même de fuir avec vous, (ce qui serait le comble de la démence,) que deviendrez-vous, frappé de la malédiction d'une mère qui demandera vengeance au ciel contre le séducteur de sa fille? Eh! ne croyez pas que votre amour vous console: il faut laisser aux romans ces folles illusions. Quand la voix impérieuse du besoin

se fait entendre, quand l'infortune aigrit l'ame, quand on est entouré du désespoir, du remords et des terreurs de l'avenir, croyez-vous qu'on soit porté vers la tendresse ?

Je ne dis rien de vos projets de retraite, c'est le rêve d'un cerveau malade. Vous rougirez, après la fièvre, des discours que vous teniez dans l'accès ; s'ils étaient le fruit de vos réflexions, si vous pouviez, de sang froid, renoncer à l'amitié, aux humains, à l'espoir d'être utile; si vous pouviez m'abandonner, moi qui ai pris soin de votre enfance, qui vous ai chéri comme un fils, qui ai versé pour vous tant de larmes..... homme dénaturé! cette lettre serait mon dernier adieu.

Mais n'est-il pas temps de s'éveiller? Que signifient toutes ces courses, et pourquoi ne pas laisser en paix cette victime qui vous échappe? Je vous invitais à revenir à moi : vous m'avez longtemps éludé ; trop de nœuds vous attachaient ; aujourd'hui qu'ils sont rompus, qui vous arrête encore?

O mon fils! mon cher fils! revenez à votre père : venez dans le sein de l'amitié chercher des secours contre l'amour ; mes bras vous sont toujours ouverts ; je vous consolerai, j'a-

doucirai vos peines, je fermerai votre blessure. Vous craignez peut-être un censeur qui vous gêne; mes principes vous effarouchent : mais étouffez une passion sans espoir; osez penser, agir en homme; occupez-vous de vos devoirs, ils sont sans nombre; rendez un citoyen à l'état, rendez-vous à vous-même, et vous ne craindrez plus la vérité.

LETTRE XXIV.

HENRIETTE A SÉLIGNY.

Du couvent de ***

COMMENT vous faire parvenir cette lettre? et quel est mon dessein en vous écrivant? Je ne vous reverrai jamais : je suis condamnée à vivre, à mourir ici. Chaque jour resserre ma chaîne, et je n'ai plus d'espoir de la briser. Vous dont l'ame honnête avait mérité tous mes sentiments, ô Séligny! que faites-vous maintenant? où êtes-vous? connaissez-vous mon sort? Hélas, vous ignorez combien je souffre! le ciel seul en est témoin : c'est devant lui que j'épanche mon cœur ulcéré par

la douleur ; c'est à lui que j'adresse ma plainte, et ce ciel est impitoyable ! Le brillant avenir qui s'offrait à mon esprit séduit, a disparu comme un rêve. Ton image même, ton image adorée, n'est plus qu'un fantôme qui se perd dans la nuit de mes songes. O mon ami ! tu n'es plus ici pour me consoler ; tu es peut-être bien loin ; tu me cherches peut-être.... Va, tu n'es pas le plus à plaindre. Ta liberté ne t'est point ravie ; tu n'as point à respecter la main qui te frappe ; tes murmures ne sont pas un crime.... Mais, moi ! que mon état est digne de pitié ! parmi de pieuses solitaires qui cachent le fiel dans leur cœur, au milieu des haines, des jalousies, des intrigues ! Et cependant il faut vivre avec ces passions qui se nourrissent dans le silence du cloître ! il faut essuyer les sermons de ces froides vestales ! Et toi, mon ami, tu viens me tourmenter aussi ! Ton idée qui me poursuit, et ma religion qui m'épouvante, et mon Dieu qui m'appelle, et ma mère qui me menace, tout se réunit pour déchirer ma blessure ! Oh ! qu'elle est impuissante cette religion contre le délire des passions ! Non, je n'écouterai point sa voix ; non, je ne serai point parjure à mon

amant. On ne m'a laissé que le choix de prendre le voile ou d'épouser Norton. Ah! je connais un moyen qui me sauvera des persécutions. Je te perdrai, Séligny! nous serons séparés, du moins dans ce monde! Je le vois, mon ami, il faut que je renonce à l'espoir d'être un jour ta compagne; cette seule idée m'arrache des torrents de larmes, et je sens mon courage prêt à m'échapper. Mais, du moins, ton Henriette ne sera point à d'autre qu'à toi; elle portera dans la tombe un cœur dont tu reçus les prémices, et dont les derniers soupirs seront encore pour toi. Je n'appartiendrai plus alors qu'à l'être souverainement bon qui fera grace à ma faiblesse, et ne me punira point du malheur d'avoir aimé. Mon cœur alors se délassera de ses longues fatigues; il se consumera doucement, et ses cendres conserveront encore les étincelles de ce feu dont il brûla pour toi. J'ai longtemps desiré de te revoir pour te dire un éternel adieu, et mourir dans tes bras; c'eût été ma consolation. Le ciel me la refuse, et je l'en bénis: tu ne m'aurais pas rendue à la vie, et le spectacle de mes douleurs eût empoisonné la tienne. Oh! combien j'ai souffert depuis que tu m'as quittée!

D'effrayants symptômes semblent m'annoncer que j'ai vécu. Je n'ai fait qu'entrevoir le bonheur, et il faut y renoncer ; il faut rompre tous les nœuds qui m'attachaient à la vie. Il est donc pénible de mourir ! je ne le croyais pas.... Adieu ! adieu ! souviens-toi quelquefois d'une amie qui ne desirait de vivre que pour te rendre heureux ; il faut nous quitter....

Déja je ne suis plus à rien, mon faible cerveau se trouble, mes sens s'altèrent, mon esprit s'éteint ; je meurs, je m'échappe à moi-même. O Séligny ! tu n'as plus d'Henriette ! Une moitié de moi-même m'a déja laissée ; l'autre va la suivre. Les cruels l'emportent ! ils sont parvenus à m'ôter le peu de raison qui me restait. D'affreux fantômes m'environnent ! Le voilà ce Norton ! ce monstre ! il m'aborde, il ose me presser d'être à lui ! et ma mère !... O mon Dieu ! je n'ai pas même l'asyle de la nature ! ses bras refusent de s'ouvrir à mon infortune ; elle m'a bannie de son cœur. O Séligny ! Séligny !... il faut donc tout pleurer à la fois.

LETTRE XXV.

LA SUPÉRIEURE DU COUVENT DE*** A MADAME DE BERVILLE.

Nous vous rendons une infortunée qui n'est plus en état de nous entendre, et qui a moins besoin de nos secours spirituels que de ceux du médecin. Nous ne forçons point les volontés : notre maison est l'asyle de la piété, et non pas la prison du désespoir ; et nous ne savons pas lutter contre la vocation. Sans prétendre vous éclairer sur vos devoirs, madame, nous croyons qu'il serait à propos de suspendre des rigueurs qui, peut-être, ont été portées trop loin.

Nous vous exhortons à ménager cette ame sensible et profondément affectée ; son délire mérite toute la pitié d'une mère : vos soins la sauveront, si quelque chose peut la sauver encore ; mais nous avons lieu de craindre que le coup mortel ne soit porté. Si vous la perdiez, ce serait un grand malheur ; elle eût fait l'ornement du monde . . . . Nous vous en parlons

les larmes aux yeux. Au milieu de ses peines, jamais on n'a conservé plus de résignation, plus de vrai courage. Sa douceur nous charme; sa piété confond la nôtre. Elle a, dans ses accès, une énergie de pensée, une vigueur d'expression, une éloquence qui nous étonnent. Vous ne l'avez point connue, madame, ou vous auriez un cruel reproche à vous faire.

Nous vous offrons nos vœux pour cet enfant, qui emporte les regrets de toutes ses compagnes. Nous allons conjurer le ciel de rendre le calme à son ame, et de chasser les nuages dont sa raison est offusquée. Puissent nos prières n'être point vaines et tardives!

LETTRE XXVI.

CÉCILE A ÉMILIE.

Ma Sœur nous est rendue. Mais, hélas! ce n'est plus elle! Son corps ne semble se mouvoir que par ressorts; ses traits sont dérangés; une froide langueur les a flétris: elle n'a plus qu'une idée confuse des personnes qu'elle a

connues. Le seul objet de sa fatale erreur l'occupe toute entière ; elle l'appelle, elle croit le voir ; elle observe d'un air inquiet tous ceux qui l'approchent, et cherche à reconnaître parmi eux Séligny. Mais ce qui l'affecte encore plus, ce qui sans doute a causé son délire, c'est l'idée de Norton. Elle n'entend prononçer son nom qu'avec un sentiment de terreur. Quand on en parle, son visage s'enflamme, ses yeux s'égarent, tout son corps frissonne. Rendue à elle-même, elle sent toute l'horreur de son état, et n'en est que plus à plaindre. Ces intervalles de raison la plongent dans une douleur muette, concentrée. Elle arracherait alors des larmes au cœur le plus dur.

Dans un de ces moments, elle nous a parlé des dangers de l'amour ; et elle ajoutait, en me serrant la main : « Souvenez-vous de moi, « ma sœur, pour ne jamais aimer. Je recon-« nais l'erreur qui m'a séduite, et je ne crains « plus de l'avouer. J'aimais, j'aime peut-être « encore ; mais bientôt je n'aimerai plus. »

Quand madame de Berville s'est présentée pour la voir, elle a pâli, rougi, tremblé. Jamais impression d'effroi ne fut plus forte.

Madame, a-t-elle dit en soupirant, *vous voyez votre ouvrage!* Ma mère s'est détournée pour cacher les premières larmes peut-être qu'elle ait versées sur ses enfants. Elle l'a nommée plusieurs fois sa fille, ce qui ne lui était pas encore arrivé; elle l'a même serrée dans ses bras. Henriette, qui n'avait pas encore goûté les plaisirs de la nature, pénétrée de reconnaissance, et frappée d'un sentiment nouveau, s'est jetée aux pieds de sa mère et les a mouillés de ses pleurs. Madame de Berville l'a relevée, et s'est éloignée sur le champ.

Ma sœur me voit la plume à la main; elle me demande à qui j'écris: je vous nomme; elle gémit. Cette chère amie! dit-elle, que je voudrais la voir! mais quand elle viendra.... oh! oui, quand elle viendra, il ne sera plus temps.

LETTRE XXVII.

A LA MÊME.

Séligny, qui rode depuis deux jours autour de la maison, m'a fait demander une entrevue. Je l'ai trouvé pâle, abattu; il m'a fait pitié. J'aurais hasardé de l'introduire, mais on me l'avait expressément défendu. Après l'avoir instruit de l'état de son amie, je suis rentrée. Dans mon absence, Henriette avait gagné ses femmes. Elle s'était levée, achevait sa toilette, et se disposait à sortir. Elle m'a souri. Suis-je encore jolie? crois-tu que je plaise à Séligny? Je me suis prêtée à son erreur, et je l'ai félicitée sur l'éclat de son teint. Cela suffit, m'a-t-elle dit à demi-voix : veux-tu me suivre? et elle s'est avancée vers la porte. Je l'ai retenue. Où voulez-vous aller? — Le voir. — Mais où est-il? — Je n'en sais rien. — Etes-vous sûre de le trouver? — Non. Je le chercherai, fût-il au bout du monde; (en disant ces mots elle pleurait,) je le chercherai, puisqu'il m'évite. Pourquoi n'est-il pas ici? Il sait que je meurs, et il ne vient pas me

fermer la paupière! — Ses forces lui manquaient, elle s'est appuyée sur mon bras, et a tenu longtemps sur ses yeux un mouchoir qui s'est baigné de ses larmes. Je l'ai ramenée près de son lit, où elle s'est précipitée avec un mouvement de désespoir. — Il ne viendra donc pas?... je ne le reverrai jamais! je l'ai quitté pour l'éternité! — Et elle répétait sans cesse : Quoi! je ne le verrai plus!

Le pasteur est entré. Dans le premier moment, elle a cru voir Séligny : elle s'est écriée, et a volé dans ses bras. Mais reconnaissant sa méprise, et frappée de ce vêtement noir, de cet air grave et lugubre, elle l'a repoussé. — Que demandez-vous ici, monsieur? êtes-vous ce Norton, ou quelqu'un de ses émissaires? Le pasteur, avec l'éloquence la plus douce, la plus insinuante, a rappelé ses esprits égarés.

Ses accès deviennent moins fréquents. Le médecin nous donne des espérances; il dit qu'il n'est pas impossible de la sauver; mais il n'est pas secondé. Madame de Berville, depuis son apparition, ne s'est pas remontrée une seule fois : elle semble oublier sa fille, et sa haine poursuivra l'infortunée jusqu'au tombeau.

LETTRE XXVIII.

A LA MÊME.

La fatigue m'a assoupie cette nuit pendant quelques heures. A mon réveil.... ô ciel ! je n'ai plus vu ma sœur ! son lit était désert, sa chambre abandonnée. Tremblante d'effroi, je cours, j'appelle les gens, je les interroge : on pleure, on garde le silence, personne ne veut m'instruire. Enfin un vieux domestique, nourricier de Henriette, me dit en sanglotant, que madame l'a emmenée.... Où ?... je n'ose poursuivre.... O ciel ! ma sœur ! la fille de madame de Berville dans une maison de force ! j'en ai tressailli d'horreur. Je me suis fait répéter deux fois les mêmes paroles ; deux fois tout mon sang s'est glacé dans mes veines ! L'affreuse maison est à quelques lieues de Trénel : j'ai proposé au nourricier de m'y conduire ; il tiendra des chevaux prêts ; nous partirons demain avant le jour....

Au moment où j'écris, j'entends du bruit : on entre : c'est Séligny ; c'est lui-même. Il

s'avance brusquement; je l'arrête. — Osez-vous entrer dans des lieux dont l'accès vous est interdit? Qu'y venez-vous chercher? il n'y a plus personne. Henriette.... — N'est plus ici! — Il me regarde. — Henriette n'est plus ici! Que dites-vous? où peut-elle être?... Mais non, je ne vous en crois point; c'est un artifice. Eh! pourquoi me la cacher? — et me prenant la main: Venez, Cécile, conduisez-moi; que je la voie encore! Il m'entraînait; madame de Berville paraît; il court à ses pieds. — Henriette! madame, Henriette! qu'en avez-vous fait? Je ne vous quitte point que je n'aie appris son sort. — Relevez-vous, a repris fièrement madame de Berville. Allez, jeune insensé! allez voir le beau fruit de vos amours. Votre Henriette est maintenant digne de vous: elle est renfermée parmi les folles de son espèce qui se laissent tromper par un séducteur. — Séligny est resté frappé comme d'un coup de foudre. O monstre! a-t-il dit. Il lui a lancé un regard terrible, s'est précipité vers la porte, et a disparu.

ÉMILE,

COMÉDIE.

[Le théâtre représente une salle meublée avec goût et propreté, mais sans recherche. Au lever du rideau, sur une petite table auprès de laquelle madame Dorval et sa fille sont assises, on doit voir quelques tasses, une théière, etc. Le déjeûner vient de finir : il est à peu près neuf heures du matin.]

SCENE I.

M.me DORVAL, SOPHIE.

M.me DORVAL.

EH BIEN ! de nos amis a-t-on quelque nouvelle ?

SOPHIE.

Aucune.

M.me DORVAL.

Il faut leur faire une bonne querelle.
Tout un jour sans venir ! je ne sais que penser.
Par un billet du moins ils pouvaient s'excuser ;
Emile est si bien né, son Mentor est si sage !
N'as-tu pas envoyé quelqu'un à leur village ?

SOPHIE.

Ils avaient, en partant, promis de revenir ;
Je ne sais plus d'un jour qui peut les retenir ;
Ils n'ont point fait encore une aussi longue absence.

M.me DORVAL.

Emile m'a semblé sortir pas complaisance;
Il paraissait surtout te quitter à regret,
Autant que j'ai pu voir.

SOPHIE, avec un faux air d'indifférence.

Cela m'étonnerait.

M.me DORVAL.

Comment! je vous croyais parfaitement ensemble!
Je ne l'assure pas, mais, à ce qu'il me semble,
Emile obéissant n'a plus de volonté;
On dirait un captif sous ton joug arrêté:
A ton ordre il s'élance, il vole, il a des ailes.
Il n'eût pas déja pris quelques chaînes nouvelles?

SOPHIE, de même.

Je ne sais.

M.me DORVAL.

Qui peut donc t'empêcher de l'aimer?

SOPHIE.

Moi l'aimer! est-ce un vœu que je puisse former?
Négligée, oubliée... et... que sais-je? peut-être...
Ah! qu'Emile me laisse, et qu'il reste son maître.

M.me DORVAL.

Pourquoi dissimuler un penchant que je voi?
Je ne puis t'en blâmer, il est digne de toi.
Je te l'ai dit souvent, je le répète encore:
Aime, et consulte-nous; fais un choix qui t'honore.
Si quelqu'un sait te plaire, et s'il est vertueux,
Il suffit, mon enfant, il est riche à nos yeux.
La fortune se perd, mais la personne reste:

vrance prochaine; je lui parlais de Séligny: elle restait froide, muette, inanimée. Enfin elle m'a pris la main, et s'approchant du soupirail, elle m'a dit : Regarde-moi. — Je l'ai regardée ; elle m'a fait peur. Elle était pâle, décharnée, mourante. J'allais sortir pour lui chercher du secours : elle m'a retenue. — Les morts n'ont besoin de rien, et tu vois que je suis dans mon tombeau. Séparée des vivants, je n'ai de société qu'avec mes bourreaux : du moins, quand je serai dans la terre, ils me laisseront en paix. — Comment puis-je achever? je ne vois plus ce que j'écris: mes larmes baignent ce papier. On est venu nous avertir qu'il fallait nous séparer. Elle s'est jetée dans mes bras en poussant des cris déchirants; elle s'attachait à moi de toute sa force, et me conjurait de ne la point quitter. Le voyez-vous, disait-elle, ce Norton qui me poursuit? et elle se pressait, avec épouvante, sur mon sein. La voix terrible des geolières s'est fait entendre ; elle a frémi, son regard mourant s'est levé avec effort vers le ciel, et un faible soupir est sorti de sa bouche. Ma sœur, s'est-elle écriée, si vous le voyez, dites-lui que je meurs pour lui!

J'ignore ce qui s'est passé : on m'a traînée hors de sa vue : j'ai perdu le peu de connaissance qui me restait, et quand j'ai repris més sens, les murs de l'effroyable prison étaient entre elle et moi.

LETTRE XXX.

A LA MÊME.

COMMENT vous écrire ? ah mademoiselle ! plaignez-moi..... Ma sœur, ma compagne ! mon amie ! Henriette ! tu n'es plus.... tu n'es plus au milieu de ce monde qui ne t'a point connue, au milieu des cruels qui t'ont donné la mort ! tu dors maintenant à l'abri de leur haine : ton ame n'est plus en proie aux tourments de l'amour ; tes yeux ne versent plus de larmes.... Va ! je te félicite ; je ne peux plaindre que les infortunés qui te survivent.

LETTRE XXIX.

A LA MÊME.

O MADEMOISELLE ! j'arrive de l'horrible prison : j'ai l'ame encore déchirée de cet affreux tableau. Le seul aspect des geolières m'a fait frémir. Je ne vous dirai point par où elles m'ont conduite : je ne voyais rien ; à chaque pas je sentais mon cœur défaillir. On m'a laissée sous une voûte où le jour n'entrait que par une étroite ouverture. J'ai entendu des gémissements ; je me suis avancée : j'avais peine à distinguer les objets ; j'ai étendu mes mains vers une ombre qui semblait s'approcher de moi. Je lui ai dit d'une voix tremblante : Henriette, est-ce vous ? est-ce vous, ma sœur ? je suis Cécile. A l'instant je me suis sentie pressée dans les bras de l'infortunée. Sa tête s'est appuyée sur mon sein ; sa bouche y est restée collée, et ses larmes, qui coulaient par torrents, m'ont inondée. Nous nous sommes tenues longtemps muettes, immobiles, dans les bras l'une de l'autre. J'ai rompu le silence :

Dans quel lieu, dans quel état je vous vois, ma sœur ! oh ! que vous devez souffrir ! Elle m'a fait toucher ses bras; ils étaient chargés de chaînes et tout meurtris. Tu vois comme on me traite, a-t-elle dit; eh bien ! ces maux-là ne sont rien encore comparés aux tortures que je sens dans mon cœur. Il est là, (mettant la main sur son sein) il est là, le cruel qui m'abandonne : il n'en sortira qu'avec ma vie. Mais qu'elle est longue cette vie ! qu'elle tarde à finir ! — Les sanglots me suffoquaient, j'étouffais : je voulais parler, et ne le pouvais; mais je tenais ses mains, que je couvrais de larmes et de baisers. Elle m'a montré sa couche; c'était un mauvais lit de paille : un vase d'eau et un morceau de pain noir étaient auprès. Alors soulevant ses mains, qu'elle a laissé tomber sans force : Oh ! qui m'eût dit que ce genre de vie, un jour, me serait réservé ? que du sein du bonheur et de l'aisance je tomberais dans cet abîme de misères et d'infortunes ? (Ses pleurs coulaient de nouveau.) Les insensés ! ils m'apportent des aliments, comme si j'avais besoin de vivre ! Ah ! qu'ils me donnent du poison !... Je la suppliais de se conserver; je lui faisais entrevoir l'espérance d'une déli-

time. Ton tourment approche ; il est déja dans ton cœur. Mais que dis-je ? Le repentir est-il fait pour toi ? Non : je te prépare un autre supplice. Tu me trouveras partout sur tes pas : je t'environnerai des clameurs de tout un peuple : j'attirerai sur toi le mépris et les opprobres ; je dirai à la foule épouvantée : Le voilà, le monstre qui a tué sa fille ! et l'on te fuira comme on fuit l'assassin ; et tu rentreras dans ta maison solitaire que tes amis déserteront ; et quand ils l'auront quittée, ils secoueront la poussière de leurs pieds ; et tu chercheras des consolations sans en pouvoir trouver ; et dans ta vieillesse affreuse, délaissée de l'univers, tu n'auras point la douceur de te sentir presser dans les bras de tes enfants, de recevoir leurs tendres soins, d'en être soulagée dans tes infirmités. Mais l'ombre pâle et sanglante de ta fille s'offrira devant toi, elle te reprochera sa mort ; elle t'accusera devant le ciel ; et tu commenceras à sentir le ver déchirant du remords ; et les craintes de l'avenir rempliront d'effroi tes derniers moments ; et tu mourras dans le désespoir !

FIN DU TOME PREMIER.

LETTRE DERNIERE.

SÉLIGNY A M.me DE BERVILLE.

Enfin, vous triomphez, et votre fille est dans le tombeau ! Il ne vous reste plus qu'à sacrifier encore une victime, et vous n'entendrez plus prononcer le nom de mère, qui vous est odieux. Rassurez-vous, madame, on ne croira jamais que vous l'ayez porté.

Ce que je ne conçois pas, c'est que vous ayez pu mettre au monde cette fille douce et sensible. Il était donc un instant où vous avez dépouillé votre naturel féroce pour donner la vie à cette infortunée ! Comment ne l'avez-vous pas étouffée en naissant ? vous auriez une fois du moins produit le bonheur d'un seul être !

Mais il n'est pas en vous de faire le bien. Je vous ai étudiée, je vous ai suivie ; j'ai vu la conduite la plus bizarre, unie au caractère le plus cruel. Etiez-vous digne du nom de mère, vous qui m'avez abandonné votre fille avant de me connaître ? vous qui laissiez deux jeunes

gens dans une solitude, livrés à toute l'inquiétude de leur âge, et dans des moments dangereux sans doute, si la vertu de Henriette n'avait été sa sauve-garde? vous qui prépariez vous-même leur penchant, en armant la nature de tous les moyens qui la déterminent? vous qui, après les avoir mis dans la nécessité de s'aimer, les avez séparés quand l'avarice vous a présenté un appât plus séduisant? Etiez-vous mère, vous qui avez traîné votre fille dans un cloître, dans l'affreuse alternative de ce choix, ou un hymen qu'elle abhorrait, ou une vocation forcée? Etiez-vous mère, grand Dieu! vous qui, après avoir égaré sa raison, l'avez rejetée loin de vous comme un objet d'opprobre? vous qui avez fait taire les entrailles maternelles, et qui l'avez abandonnée à la pitié publique? O femme dénaturée! si les lois humaines n'ont pas établi de châtiments contre la tyrannie d'une mère, la justice divine a les siens, et tu ne pourras leur échapper! Tremble! la vengeance est lente à descendre; mais elle arrive enfin, et plus elle a tardé, plus ses effets sont terribles. Elle a déjà frappé ton complice; Norton est mort; j'ai versé tout son sang en sacrifice aux mânes de ta vic-

ARISTE, séchement.

Emile, de sang-froid voulez-vous bien m'entendre?
Je prends pitié des pleurs que je vous vois répandre.
Dans ces gémissements, dans ce trouble confus,
Je cherche mon élève, et ne le trouve plus.
Maintenant amolli dans une vie oisive,
La beauté le gouverne et l'amour le captive.
Il est venu vers vous, cet enfant plein d'attraits,
Timide, souriant, vous dérobant ses traits,
Couvrant ses trahisons des jeux de l'innocence :
Vous l'avez dans vos bras reçu sans défiance;
Enivré, transporté vous ne m'écoutiez pas
Quand mon expérience annonçait vos combats.

ÉMILE.

Le ciel semblait ouvert dans les yeux de Sophie,
Et je croyais y voir le bonheur de ma vie.

ARISTE.

Oui, l'on veut être heureux : c'est le premier desir,
Le seul qui reste en nous jusqu'au dernier soupir;
Mais ce bonheur, Emile, on s'use à le poursuivre,
Et sans l'avoir atteint on achève de vivre :
Nous le voyons de loin comme un phare trompeur,
Qui semble en l'attirant fuir le navigateur.
Ami, lorsqu'attestant la suprême puissance,
Je te reçus d'un père au jour de ta naissance,
Quand je vouai mes jours pour embellir les tiens,
Savais-je où mon serment étendait ses liens?
Qu'il soit heureux, disais-je, et je suis sûr de l'être!
Mon espoir avec toi parut toujours s'accraître.
Quand l'âge dans ton sein fit germer la raison,

Je parvins à t'armer contre l'opinion;
J'écartai de ton cœur, quand il devint sensible,
L'attrait des passions souvent irrésistible:
J'étais fier de mes soins, et je m'applaudissais
De prolonger pour toi cette innocente paix.
Mais tu touchais, Emile, à cet instant d'orage
Où l'art s'oppose en vain à la fougue de l'âge;
Un ennemi nouveau commence à s'élever;
Cet ennemi, c'est toi: je ne puis t'en sauver.
Indépendant du sort, enfant de la nature,
Tu sais souffrir les maux que l'infortune endure;
Mais ceux de l'ame encor ne te sont point connus:
Tu vas les éprouver, ils sont enfin venus:
Tu vas connaître l'homme et toute sa misère:
L'humanité sur toi va peser toute entière.
Esclave des desirs, des craintes, des soupçons,
Tu boiras de l'amour les plus mortels poisons.
Quel amas de tyrans, sans altérer ton être,
Peut entrer dans ton ame ouverte au premier maître!
Tu sais souffrir! sais-tu commander à ton cœur?
C'est de là cependant que dépend ton bonheur;
A ses affections ta vie est enchaînée:
Ses vœux sont étendus, mais sa force est bornée.
Vois comme ta pensée a déja pris l'essor!
Tu crains de perdre un bien que tu n'as pas encor.
Si tu l'obtiens, attends de nouvelles alarmes:
Car l'amour se nourrit d'amertumes, de larmes.
Songe, toi qui te plains de l'absence d'un jour,
Quel moment s'il fallait vous quitter sans retour!
Il le faudra pourtant; et cet amour te lie,

TABLE.

Fin de la Table du Tome I.